



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

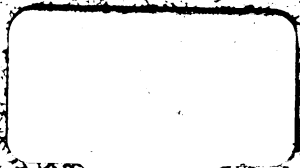
À propos du service Google Recherche de Livres

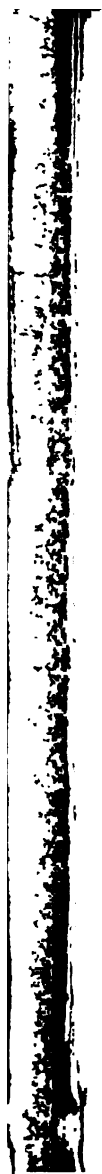
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

69



Ex Museo E. P. Le Fors
De Chessimont.







BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS,

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

*DANS lequel on donne l'analyse raisonnée
des Romans anciens & modernes, François,
ou traduits dans notre langue ; avec des
Anecdotes & des Notices historiques & criti-
ques concernant les Auteurs ou leurs Ouvra-
ges ; ainsi que les mœurs, les usages du temps,
les circonstances particulières & relatives, &
les personnages connus, déguisés ou emblé-
matiques.*

A O U S T , 1775.



A P A R I S ,

Chez LACOMBE, Libraire, rue Christine,
près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

*On trouve aussi chez le même Libraire les Journaux
suivans, port franc par la poste.*

MERCURE DE FRANCE ; il en paroît 16 vol. <i>in-12</i> par an. A Paris,	24 liv.
En Province,	32 liv.
JOURNAL DES SÇAVANS , <i>in-4°</i> ou <i>in-12</i> , 14 vol. à Paris,	16 liv.
Franc de port en Province,	20 l. 4 s.
JOURNAL DES BEAUX-ARTS ET DES SCIENCES , 16 vol. petit <i>in-12</i> par an, à Paris,	13 l. 8 s.
En Province,	18 liv.
LA FRANCE ILLUSTRÉ , OU LE PLUTARQUE FRANÇOIS, 13 cahiers <i>in-4°</i> , avec des Portraits, par M. Turpin, prix,	30 liv.
GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE , à Paris, port franc par la poste,	18 liv.
JOURNAL ECCLÉSIASTIQUE , par M. l'Abbé Dinouart ; 14 vol. par an, à Paris,	9 liv. 16 s.
Et pour la Province, port franc par la poste,	14 liv.
JOURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES , 12 vol. <i>in-12</i> par an, à Paris,	18 liv.
Et pour la Province ;	24 liv.
JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE , <i>in-12</i> , 24 vol. 33 liv. 12 s.	
JOURNAL HISTORIQUE ET POLITIQUE DE GENÈVE , 36 cahiers par an, à Paris & en Province,	18 l.
LE SPECTATEUR FRANÇOIS , 15 cahiers par an, à Paris, 9 l. Et pour la Province,	12 liv.
LA NATURE CONSIDÉRÉE , 52 feuilles par an, pour Paris & pour la Province,	12 liv.
<i>Suite de très-belles Planches in-folio enluminées & non en- luminées, des trois règnes de l'Histoire Naturelle, avec l'explication, chaque cahier broché, prix,</i>	30 liv.
JOURNAL DES DAMES , 12 cahiers, chacun de 5 feuilles, par an, pour Paris,	12 liv.
Et pour la Province,	15 liv.
L'ESPAÑE LITTÉRAIRE , 24 cahiers par an, à Paris, 18 l. En Province,	24 liv.

Nouveautés qui se trouvent chez le même Libraire.

- D**u la Connoissance de l'Homme dans son être & dans ses rapports, 2 vol. in-8° reliés, 12 liv.
 Traité Économique & Physique des Oiseaux de Bass-Cour, in-12, broc, 2 liv.
 Esprit du Grand Corneille, 2 vol. in-8° broc. 4 liv.
 Recueil des Découvertes & Inventions, br. 2 liv.
 Dictionnaire Diplomatique, in-8°, 2 vol. avec figures, broché, 12 liv.
 Dictionnaire Héraldique, figures, in-8° broc. 3 l. 15 s.
 Théâtre de M. de St Foix, nouv. édit. 3 vol. broc. 6 l.
 Théâtre de M. de Sivry, vol. in-8° broc, 2 l.
 Bibliothèque grammat. in-8° broc. 2 l. 20 s.
 Lettres nouv. de Madame de Sévigné, in-12. br. 2 l. 10 s.
 Les mêmes, petit format, 1 l. 16 s.
 Poème sur l'Inoculation, vol. in-8°, broc, 3 l.
 III^e Liv. des Odes d'Horace, en vers, in-12. broc, 2 l.
 Vie du Dante, par M. Ghabanon, in-8°. br. 1 l. 10 s.
 Fables Orientales, par M. Bret, 3 vol. in-8°. 9 l.
 Diogène Moderne, 2 vol. in-8°. broc. 5 l.
 Traité du Rakitis, ou l'art de redresser les enfans contrefaits, in-8°. broc. avec fig. 4 l.
 Éloge de la Fontaine, par M. de la Harpe, in-8°. broc, 1 l. 4 s.
 Éloge de Racine, avec des Notes, par M. de la Harpe, in-8°. broc. 1 l. 10 s.
 Les Muses Grecques, in-8°. broc. 1 l. 16 s.
 Les Odes Pythiques de Pindare, in-8°. broc. 5 l.
 Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV, &c. in-fol. avec planches, broché en carton, 24 l.
 Mémoire sur les objets les plus importants de l'Architecture, in-4°. avec figures, broché en carton, 12 l.
 Les Caractères Modernes, 2 vol. broc. 3 l.
 Mémoire sur la Musique des Anciens, nouv. édit. in-4°. broché. 7 l.
 Lettre sur la Division du Zodiaque, in-12. broc. 12 s.
 Journal de Pierre le Grand, in-8°. broc. 5 l.
 Institutions Militaires, ou Traité Élémentaire de Tactique, 3 vol. in-8°. broc. 9 l.
 L'Agriculture réduite à ses vrais principes, vol. in-12, broché. 12 l.



BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE
DES ROMANS.

A O U S T , 1775.

PREMIÈRE CLASSE.

ROMANS TRADUITS DU GREC ET DU LATIN.

*Du vrai & parfait Amour, écrit en Grec
par Athenagoras, Philosophe Athénien,
contenant les Amours honnêtes de Thé-
gènes & de Charide, de Phérérides & de
Mélanguénie.*

ATHÉNAGORE étoit Chrétien. Il fit une apolo-
gie pour défendre la religion de J. C. Il adressa
cet écrit à l'Empereur Marc-Aurèle & à Commode

A iij

de, son fils. On a aussi de lui un Traité sur la résurrection des morts. Ces deux Ouvrages se trouvent dans la *Bibliotheca maxima Patrum*, & à la suite de la grande édition de S. Justin. Ils ont été traduits en Latin par Conrad Gesner.

L'original Grec du Roman dont nous donnons l'extrait, a été perdu. C'est pour cette raison, sans doute, que le Savant Huet ne craint pas de l'attribuer à Fumée, Seigneur de Gerillé, qui ne s'en dit que le Traducteur, ou à quelque Homme de Lettres attaché au Cardinal d'Armaignac, par qui Fumée fut trompé, en recevant de lui un faux original de sa façon, sur lequel il a travaillé.

L'opinion du Prélat mérite d'être un moment examinée. Des préjugés l'établissent, des préjugés la combattent. D'un côté, on remarque dans l'ouvrage l'affectation avec laquelle les édifices y sont décrits, suivant les règles & les principes les plus détaillés de l'architecture de Vitruve, dont le Cardinal d'Armaignac étoit grand amateur, & qui ont été commentés par Philander, l'un des Commentateurs de ce Cardinal.

D'un autre côté, on observe que ce Roman est rempli de digressions & de descriptions souvent minutieuses, lesquelles, comme on sait, étoient fort du goût des Grecs. De plus, l'Abbé Lenglet

assure qu'il y a dans ce Livre un endroit très-curieux , pour parvenir au but secret de la philosophie hermetique. Cet endroit (que nous n'avons pas cependant trop distinctement apperçu) sembleroit prouver en faveur d'Athénagore , auquel cette philosophie mystérieuse devoit naturellement être plus connue , qu'à Martin Fumée.

Quoi qu'il en soit , ce Roman est intéressant , malgré sa double intrigue ; & les événemens y sont bien amenés. Il est divisé en dix Livres.

Livre Premier.

L'AUTEUR débute par la description du Triomphe de Paul Emile , auquel le Sénat en avoit décerné les honneurs , pour avoir vaincu Persée , Roi de Macédoine. Nous la transcrivons ici toute entière , pour donner une idée de ces sortes de marches triomphales , & de la manière dont les Anciens rendoient ces grands & magnifiques tableaux.

« Déjà le soleil prêt à se montrer sur l'horison , remplissoit le ciel de sa lumière , du côté de l'orient , & faisoit pâlir le feu des étoiles qui brillent pendant la nuit. A peine ses rayons eurent-ils doré la pointe du

Capitole, qu'on vit le peuple s'empres-
ser de toutes parts pour jouir du spectacle qui
lui alloit être offert. Les uns parurent aux
fenêtres, aux portes, & sur les toits des
maisons ; d'autres se répandirent le long
des rues par où devoit passer le Triomphe.
On voyoit les Lieuteurs, portant en main
leurs haches & leurs faisceaux, écarter
ceux de ces derniers qui auroient pu gêner
le passage. Les rues étoient rendues, & les
temples ornés de feuillages & de fleurs si
artistement entrelacés, que l'œil, trompé
par ce mélange, ne pouvoit plus distin-
guer ni la nature des fleurs, ni celle des
rameaux. Chaque citoyen avoit paré les
murs de sa maison de ce qu'il avoit de
plus précieux, & l'on éprouvoit une espè-
ce d'enchantement à la vue des jeunes
femmes & des jeunes filles appuyées sur
les balcons, pour voir passer Paul Émile.
La beauté de leurs visages, & la grâce de
leur maintien, se faisoient remarquer à
travers la pompe étrangère qui les envi-
ronnoit. Leur éclat effaçoit celui des ta-
bleaux attachés de tous côtés sur les tapis
d'or & de poutre.

Les trompettes & les clairons se firent
bientôt entendre. Leurs sons tumultueux

n'avoient rien qui inspirât l'alegresse , & sembloient plus propres à donner l'alarme , qu'à annoncer une fête publique. On eût dit qu'Annibal étoit une seconde fois aux portes de la ville : aussi , plusieurs , naturellement timides , furent-ils saisis de frayeur , & craignirent-ils quelque émotion de la part des soldats du vainqueur ; mécontents de la manière dont s'étoit fait le partage des dépouilles. Mais lorsqu'on vit paroître ceux qui jouoient des instrumens , leur démarche modeste & posée rassurant les esprits , on ne s'occupa plus qu'à considérer la noble ordonnance du Triomphe.

Après les trompettes marchoient deux à deux , d'un pas lent , cent-vingt bœufs , d'une si haute stature , qu'il y avoit un pied de distance d'une de leurs cornes à l'autre , & que le fanon leur tomboit jusques sur le jarret , quoiqu'ils marchassent la tête levée. Ils se jouoient avec leurs queues , qu'ils promenoient le long de leurs flancs , comme ils font en signe de joie , lorsqu'on les mène au pâturage. Le sort qui les attendoit , étoit cependant bien différent , car ils avoient été choisis pour servir de victimes. L'on avoit , à cet effet ,

doré leurs cornes , & orné leurs têtes & leurs dos de longs festons de fleurs. Ils étoient conduits par des jeunes hommes vêtus de robe de lin , ceints seulement au-dessous des mammelles , & ayant les bras & la tête nuds. A leurs côtés marchoient des jeunes garçons de quatorze à quinze ans : leur habillement étoit semblable ; & leur chevelure , à laquelle n'avoit point encore touché le ciseau , flotroit en tresses sur leurs épaules. Ils tenoient en main des vases d'or , d'argent & de vermeil , dans lesquels étoit renfermée l'eau lustrale.

Trois cens soldats choisis venoient après , armés à la légère , le morion en tête , les bras , le col & les jarrets découverts. Ils marchoient sur deux files , & portoient à quatre sur leurs épaules de grands vases d'argent placés sur des brancards. Dans ces vases ciselés , pour la plupart , & au nombre de soixante-quinze , étoit contenu l'or monnoyé pris sur l'ennemi. Ils pesoient chacun six cens mares , & en renfermoient trois cens. Après paroissoient , portées de même , quatre cens couronnes d'or & de vermeil , qui étoient autant de dons faits par les villes de Macédoine. On voyoit ensuite une grande coupe d'or ma-

sif, du poids de six cens marcs, artistement travaillée, & enrichie de pierres précieuses. Des soldats, armés comme les premiers & en grand nombre, portoient des vases antiques, tirés du trésor des Rois de Macédoine. Le buffet d'or de Persée, fermoit enfin cette première partie de la marche triomphale.

A quelque distance suivoit le char de ce Prince vaincu. Ce char étoit tiré par quatre chevaux, & l'on y voyoit son habillement de guerre, & son diadème ou bandeau royal. Derrière, marchaient les enfans de Persée. Leur grande jeunesse ne leur permettant aucune réflexion, ils ne paroissoient point se douter du désastre arrivé dans leur Maison. Cette ignorance où ils étoient de leur malheur, excitoit la pitié, & principalement celle des jeunes femmes & filles Romaines, qui ne pouvoient retenir leurs larmes à la vue de ces enfans réduits à une condition si déplorable, par la faute de leur père. Ils étoient trois, deux garçons & une fille. On voyoit après eux leurs Gouverneurs & les autres Officiers de leur Maison. La contenance de ceux-ci étoit morne, & il étoit aisé de démêler que leur affliction venoit moins

de la servitude où ils étoient tombés, que de l'état dans lequel ils voyoient leurs jeunes Maîtres.

Couvert d'un large manteau noir qui lui enveloppoit tout le corps, venoit enfin Persée lui-même, la tête nue, les mains & les pieds chargés de chaînes de fer. Des Officiers & domestiques qui suivoient ce malheureux Prince, les uns avoient les yeux attachés contre terre, les autres les avoient arrêtés sur lui. On lisoit dans les différens regards de ces derniers, la pitié que les uns lui portoient, & le mépris que les autres avoient pour lui, de ce qu'il avoit mieux aimé se laisser traîner en spectacle, comme une bête de charge, que de se donner la mort, ou de la chercher les armes à la main.

Un jeune homme d'une rare beauté se faisoit remarquer parmi ceux qui venoient ensuite. Sa démarche étoit noble : sa contenance assurée, laissoit voir que son ame n'avoit rien perdu de sa dignité naturelle, & qu'elle se conservoit libre au milieu des fers.

Comme il passoit devant la maison d'Octavius, il fut apperçu par une fille Grecque, que ce Seigneur Romain avoit

envoyée chez lui après la prise de Mélibée, pour y être gardée & servie jusqu'à son retour. Elle ne put s'empêcher de s'écrier : *ô Dieux ! que vois-je, c'est Théogène.* *

Cette jeune Grecque étoit Charide, & c'est son amant que ses yeux venoient de démêler dans la foule des esclaves qui ornoient le Triomphe de Paul Emile. A cette vue, elle demeura immobile de douleur & de surprise. Ses regards suivirent Théogène aussi long-temps qu'ils le purent. Les larmes de Charide commencèrent à cou-

* La Description qu'on vient de lire est tirée d'un Ouvrage intitulé *le Conservateur*, imprimé à Paris en 1756, dans lequel on trouve un Abrégé en bon François du Roman que nous analysons, qui, dans la Traduction de Fumée, est en mauvais Gaulois. Comme cet Abrégé est purement historique, qu'il ne présente que la suite rapide des événemens, sans réflexions, sans détails de mœurs, d'usages, de religion, &c. qui sont néanmoins ce qu'il y a de plus essentiel dans l'Ouvrage, nous suivrons la Traduction Gauloise dans notre Extrait.

ler, quand elle ne le vit plus, & ses cris plaintifs annoncèrent le désespoir où elle étoit, non-seulement d'avoir été séparée d'un objet si cher à son cœur, mais encore de voir ce dernier chargé de chaînes, & conduit en triomphe par un vainqueur insolent.

Elle tomba évanouie sur un lit qui étoit près d'elle. Charide avoit à peine repris ses sens, qu'un certain Capiton, affranchi d'Octave, entra dans sa chambre. Il avoit la garde de la jeune Grecque, & venoit d'entendre ses plaintes; il étoit accouru pour en savoir le sujet. Comme il se persuadoit que le spectacle dont elle avoit été témoin, étoit la cause de l'affliction où il la voyoit, par l'image qu'il lui avoit rappelée des malheurs de sa patrie, Capiton employa toute son éloquence pour la consoler, en lui représentant, entre autres choses, que malgré la grandeur de ses infortunes, elle avoit encore des grâces à rendre aux Dieux de l'avoir fait tomber entre les mains d'un vainqueur tel qu'Octave, qui, loin de la réduire dans un dur & honteux esclavage, lui avoit laissé la liberté, & la traitoit avec tout le respect dû à sa vertu; il l'exhorta à sécher

ses pleurs, & à montrer, par un air de contentement, qu'elle étoit sensible aux bontés d'un maître si généreux. C'est demain, lui ajouta-t-il, qu'il reçoit les honneurs du Triomphe; gardez-vous de troubler, par vos larmes, une fête si belle & si glorieuse pour lui.

La tendre Charide n'en fut pas plus consolée; elle promit cependant tout à l'affranchi, sans le détromper sur le motif de sa douleur, qu'il attribuoit au désastre de Mélibée, sa patrie, conquise par Octave, mais qui avoit une toute autre cause.

Capiton voyant qu'il tâchoit inutilement d'adoucir le chagrin où Charide étoit plongée, se retira, & envoya auprès d'elle une esclave, qui, depuis plusieurs années, étoit dans la maison d'Octave, où elle avoit acquis la confiance de son maître. Mélangénie, c'est ainsi qu'elle s'appeloit, est la seconde Héroïne du Roman que nous faisons connoître; ses aventures & celles de Charide, que ces deux filles se racontent tour-à-tour, en y joignant leurs réflexions particulières, font la matière de cet ouvrage. Charide & Mélangénie aiment toutes deux, & d'un amour égale-

ment honnête. Il semble que l'Auteur n'a multiplié ses Héroïnes que pour prouver , par deux exemples , que les jeunes gens de différens sexes , qu'une première inclination entraîne souvent dans des fautes si graves & si funestes , peuvent allier la passion la plus tendre avec la vertu la plus sévère , & se voir même familièrement avant le mariage , sans néanmoins trahir leur devoir.

Mélangénie aborde Charide avec l'humble condescendance d'une esclave , & s'agenouillant auprès de son lit , la regarde pendant quelque temps en silence , puis le rompant tout-à-coup , elle s'efforce d'adoucir ses peines par la comparaison des états où le sort les a réduites toutes deux. Quelque grands que soient vos malheurs , lui dit-elle , ils n'approcheront jamais des miens. Vous êtes libre , & je suis dans la servitude. Elle lui avoue , cependant , qu'il n'autoit tenu qu'à elle de sortir d'esclavage , qu'Octave lui a plusieurs fois offert cette grâce ; mais que touchée de la douceur d'un maître si humain , considérant , en outre , l'étendue des mers qu'elle auroit à traverser pour regagner son pays ,

ruiné ; d'ailleurs , par les armées Romaines , * elle avoit préféré de demeurer dans sa maison , dont il lui avoit confié le détail.

Mélangénie n'étoit plus jeune ; mais quelques rides que ses chagrins , bien plus que les années , avoient répandues sur son front , n'empêchoient pas qu'elle ne parût encore belle , & faisoient voir seulement qu'elle l'avoit été davantage. Son air , ainsi que ses discours , attendrirent Charide , qui se sentit naître de l'amitié pour elle. Les malheureux s'attachent aisément , parce qu'ils ont besoin d'appui & de consolation. Quoique Charide ne vît encore dans Mélangénie qu'une simple esclave , elle la retint cependant pour souper avec elle ; car on vint la servir dans ce moment. Ainsi , on ne reprochera pas à l'Auteur de ce Roman , de ne faire ni boire ni manger ses Héros.

Ces deux infortunées ne furent pas long-temps ensemble sans se déclarer réciproquement le secret de leur cœur. Cette

* Ce pays étoit Carthage , comme on le verra ci après.

confiance mutuelle les remplit de tendresse & d'intérêt l'une pour l'autre. Charide se jette dans les bras de Mélangénie, lui couvre le visage de ses pleurs, la conjure de la regarder comme son amie, & la presse de lui apprendre qui elle est, où elle a pris naissance, & par quel accident elle se trouve en captivité. Mélangénie remet à un autre jour à la satisfaire sur tous ces points, & l'invite à se livrer au sommeil dont elle doit avoir le plus grand besoin, après l'accablement où elle a été toute la journée, & ayant à se lever de grand matin si elle vouloit voir le Triomphe d'Octave, qui étoit fixé au lendemain. Charide se coucha donc, & Mélangénie fit dresser un lit pour elle dans la même chambre, afin de passer la nuit auprès de son amie & de sa maîtresse; car elle avoit ordre de son maître de servir cette jeune Grecque, & d'en prendre les plus grands soins.

Le Triomphe d'Octave ne fut pas moins pompeux que celui dont Rome avoit été témoin la veille. C'étoit un Triomphe naval, & on ne sera pas fâché, sans doute, d'en trouver ici la description.

Dès que le Dieu du jour sortit radieux

du sein embrasé de Téthys, tout le peuple accourut en foule sur les rives du Tibre, pour jouir du spectacle nouveau qu'on lui destinoit. Les premiers vaisseaux qu'on vit venir de loin, en remontant majestueusement ce fleuve, étoient les vaisseaux Romains qui avoient combattu les flottes ennemies; les armes brillantes des soldats qui étoient rangés sur leurs bords, frappées directement par les rayons du soleil, jétoient un éclat que l'œil pouvoit à peine supporter. Tous les vents avoient retenu leur haleine, excepté le zéphir, dont le souffle favorable enflant les voiles des navires victorieux, les aidait à fendre le courant impétueux du Tibre. Des orchestres distribués dans chacun des vaisseaux, & se relevant successivement les uns les autres, formoient un concert non interrompu de fanfares guerrières, qui inspiroient tout ensemble le plaisir & la terreur. Vennoient ensuite, enchaînés à la queue des galères Romaines, les énormes vaisseaux Macédoniens. Vous eussiez cru voir marcher des colosses ou des pyramides, tant leur grandeur surpassoit celle des navires connus jusqu'alors. Ils étoient tendus des plus riches tapisseries de Persée, & garnis,

des deux côtés, de boucliers, entre lesquels de grandes piques s'élevoient de distance en distance. Octave montoit la galère Capitaine ; il étoit revêtu de ses armes, & assis dans une chaise de vermeil, placée à la poupe, sur un tapis de pourpre. Cette galère étoit garnie de quatorze rames de chaque côté, lesquelles, soulevées toutes en même-temps, & abaissées par ceux qui les gouvernoient, la faisoient avancer avec la même vitesse que les vaisseaux qui vo- guoient à voiles déployées. De riches tapis couvrant la proue, la poupe & les flancs du vaisseau qui portoit Octave, cachoient la manœuvre des rameurs, & ne laissoient voir que le seul vainqueur, qu'on eût pris pour Neptune. A mesure que les navires ennemis arrivoient au port, des soldats, à force de machines, les tiroient à terre, & les transportoient sur des rouleaux dans le Champ de Mars, pour y être un monument éternel de la défaite de Persée.

Cette fête pompeuse dura la plus grande partie du jour. Octave étant ensuite descendu à terre, se rendit au Capitole, & de-là dans la maison où l'attendoit un festin, dont la magnificence répondoit à celle de son Triomphe.

Dans le repas qui se donnoit à la suite d'un Triomphe , l'usage des Romains étoit que le vainqueur fit placer derrière lui un esclave, dont l'office consistoit à badiner son maître par les railleries les plus piquantes , & à lui tenir , pendant que les conviés l'accabloient de complimens , les propos les plus capables de lui échauffer la bile. Le but de cette louable coutume , étoit d'apprendre au Triomphateur à se vaincre lui-même par sa modération , après avoir triomphé des ennemis de l'Etat par sa valeur , & d'empêcher qu'il ne se livrât trop à l'orgueil.

Octave ne s'oublia point au milieu de tant d'honneurs ; il n'oublia pas non plus sa captive , laquelle étoit toujours dans les plus vives alarmes sur le sort de sa pudeur , craignant que le Général Romain ne voulût enfin user envers elle des droits de sa victoire ; mais elle fut pleinement rassurée sur cet objet le lendemain. Octave vint la trouver dans sa chambre , après lui avoir fait annoncer sa visite par Mélangénie ; s'excusa sur ce qu'il n'avoit pu la voir la veille , & lui dit que , bien loin d'avoir sur elle aucun dessein injurieux à sa vertu , il la regardoit comme sa propre fille , &

n'auroit jamais pour elle que des sentimens de père. Ces traits de continence héroïque, étoient familiers aux Chefs des armées Romaines.

Octave ignoroit encore qui étoit Charide ; tout ce qu'il savoit, c'est qu'ayant été frappé de l'air de noblesse & de la grâce de cette fille, que des soldats emmenaient durant le pillage de Mélibée, il l'avoit tirée d'entre leurs mains, & envoyée avant lui à Rome, pour être gardée & servie, non en esclave, mais en personne libre, jusqu'à son retour. Mélangénie qu'il avoit mise auprès d'elle, n'avoit pu en apprendre davantage à son maître, touchant la condition & la famille de Charide. Elle lui avoit dit seulement qu'elle soupçonnoit fortement cette jeune Grecque d'être éprise de quelqu'un des captifs qu'elle avoit remarqués au Triomphe de Paul Emile.

Après un entretien assez long, dans lequel Charide témoigna à son bienfaiteur tous les sentimens de reconnoissance que méritoit sa générosité, Octave la quitta pour aller au Sénat, où l'on devoit délibérer sur le sort des prisonniers. Polycrate, père de Théogènes, s'étoit rendu à

Rome pour racheter son fils. Il plaida si éloquemment la cause de ce malheureux, que des circonstances inévitables avoient entraîné dans le parti de Persée, qu'il obtint sa liberté.

Livre Second.

Tandis qu'Octave étoit au Sénat, Charide, que l'entretien de ce Prêteur avoit tranquillisée, conjure Mélangénie de lui faire le récit de ses malheurs, ainsi qu'elle le lui avoit promis, & cette dernière se rendant à ses desirs, le commença en ces termes :

« Il y a 29 ans que je souffre; car mes malheurs ont gravé dans ma mémoire les momens qui se sont écoulés depuis que Carthage, où je suis née, se vit réduite sous la puissance du peuple Romain, & contrainte de recevoir une paix qui étoit un véritable asservissement. Annibal, pour lors, Prêteur de la ville, portoit à cette nation une haine trop irréconciliable, pour ne pas chercher à secouer le joug qu'elle venoit d'imposer aux Carthaginois. Il tenta de soulever le peuple contre la domination des Romains : mais ses desseins furent

découverts par la jalousie des Grands de la ville, qui craignoient qu'il ne gagnât trop d'autorité sur les Citoyens. Il fut obligé de se sauver de la cité, pour éviter qu'on ne l'arrêtât. Ampsar, son père, son ami & son confident, favorisa sa fuite, & le suivit le lendemain. Annibal se refugia à Ephèse, auprès du Roi Antiochus. »

Mélangénie, qui avoit perdu sa mère, fut confiée par son père, avant qu'il sortit de la ville, à un oncle maternel, nommé Gempson, qui lui restoit. Celui-ci, dans la crainte qu'on ne le soupçonnât d'avoir des intelligences avec Ampsar, si l'on venoit à savoir que sa fille étoit chez lui, la remit entre les mains d'un Jardinier, auquel il la recommanda. Elle n'avoit encore que dix ans, mais la bonne éducation qu'elle avoit reçue, la rendoit déjà capable de réfléchir sur la rigueur du sort qui sembloit l'attendre. On lui avoit appris les langues d'Athènes & de Rome; on ne lui avoit pas laissé ignorer que son père descendoit des Rois de Numidie; elle se voyoit abandonnée de tous ses parens, sans espérance de les revoir jamais ;

&c

& réduite à la compagnie d'un Jardinier & de sa femme, société peu faite pour une fille de son rang. Elle passe deux ans dans cet état, sans entendre parler d'Ampsar ni de Gemphon, dont elle se croit entièrement oubliée. Dans cet intervalle, elle fait connoissance avec un nommé Phérécide, fils d'un des plus riches Négocians de Salamins; cet étranger étoit venu à Carthage, pour apprendre le commerce; il alloit souvent se promener dans le jardin où il voyoit travailler Mélangénie comme une simple Jardinière. Leur liaison se forme peu-à-peu, & produit dans leurs jeunes cœurs l'amour le plus violent. La fille d'Ampsar se résout à se laisser enlever par son amant, après lui avoir fait promettre, toutefois, qu'il n'usera des droits d'époux que lorsque leur mariage aura été célébré à Salamine, où ils devoient se rendre l'un & l'autre, ce que Phérécide lui jura par Junon. « Ces assurances réciproques, dit Mélangénie, furent confirmées par un baiser. Il me sembla, dès ce moment, que j'étois changée en Phérécide, & que lui & moi n'étions plus qu'une même personne. »

Avant de s'engager leur foi par ces ser-

1775. Août.

B

mens mutuels , nos deux amans s'étoient instruits de leur naissance, de leur condition , de leur fortune.

Mélangénie remet une lettre à la fille du Jardinier chez qui elle demeueroit , pour la rendre à ce dernier ; elle lui marquoit qu'un homme étant venu lui apprendre qu'Ampfar s'étoit retiré dans les bois Maurusiens , & desiroit voir sa fille, elle avoit suivi cet homme qui devoit la conduire au lieu où étoit son père. Elle prioit ensuite le Jardinier d'être sans inquiétude , s'il ne la voyoit pas retourner chez lui , que ce seroit un signe qu'elle auroit été retenue par son père. Mélangénie sort du jardin par une porte qui donnoit sur la mer , se jette dans une barque qui l'attendoit , & se rend au vaisseau qui doit la transporter à Salamine avec Phérécide.

Après quatre jours de navigation , ils débarquent dans l'Isle de Crète , autrement appelée *Dyctinne* , à cause d'un temple qu'on y voyoit élevé à l'honneur de Dyctinne ou Diane. Nos voyageurs s'y arrêtent quelques jours ; Mélangénie en profite pour aller faire ses prières & ses offrandes à cette Déesse , à laquelle elle

avoit été vouée par sa mère. C'est de tout temps que les hommes se sont cru en droit de disposer du cœur & de la destinée de leurs enfans; de tout temps qu'on a cru plaire à la Divinité, en s'enchaînant soi-même, ou les autres, à ses autels. Mélanguénie rend à Charide toute l'histoire qui regarde l'érection du temple de Diane dans cette Isle, histoire qu'elle tient d'une des Religieuses attachées au culte de cette Divinité, dont elle lui fait aussi le portrait, ainsi que la description des jeux qu'on célébroit aux fêtes de Diane. Elle en étoit à cet endroit de son récit, lorsqu'Octave entre dans la chambre de Charide.

Ce Prêteur sortoit du Sénat, & venoit pour instruire sa prisonnière de ce qui avoit été décidé, par rapport à ceux des ennemis qui étoient tombés au pouvoir des Romains; il lui apprend que la liberté est rendue à tous, à l'exception du Roi Persée, & des principaux Chefs de son armée. Charide témoigne une grande joie de cette nouvelle, d'autant plus que la restriction que le Sénat a mise à sa grâce, ne regarde aucun de ses parens. Elle découvre ici à Octave qui elle est. “ Je

m'appelle Charide , lui dit-elle ; mon père , nommé *Antocles* , avoit le gouvernement de *Mélibée* , & s'est rendu recommandable par sa sage administration. Il y a tout lieu de croire que s'il eût vécu , il auroit , par sa prudence , préservé notre ville du désastre qui lui est arrivé ; mais il est mort , il y a dix ans , & il y en a cinq que j'ai de même perdu ma mère. Ils m'ont laissé de grands biens , tant en terres qu'en meubles précieux. *Perfée* me donna un de mes parens pour tuteur , & peu de temps après notre ville fut livrée au pillage de vos soldats ; j'ignore la perte que j'aurai faite , mais je n'oublierai jamais que je vous dois la conservation de mon honneur , que je mets au-dessus de la liberté même. »

Charide ne dit pas un mot à *Octave* de celui des prisonniers qui l'intéressoit le plus ; elle n'osa même prononcer le nom de *Théogène* devant lui , dans la crainte qu'il ne devinât son amour pour ce jeune Grec. Le mystère qu'elle en fit au Général Romain , fut cause qu'elle perdit l'occasion de le voir ; car il avoit obtenu sa liberté , & vint le lendemain , avec *Polycrate* , son père , en remercier *Octave* ,

puis s'embarqua le même jour pour se rendre à Athènes.

Livre Troisième.

Cependant, Charide étoit toujours inquiète sur le sort de Théogène ; parce qu'étant Athénien , il pouvoit n'avoir pas été compris dans l'amnistie que le Sénat n'avoit accordée qu'aux Macédoniens ; mais ses alarmes étoient bien tempérées , par l'espérance qu'elle avoit de retourner bientôt à Mélibée. Elle se flattoit que tous ses biens n'auroient pas été la proie des vainqueurs , & qu'il lui en resteroit encore assez pour racheter la liberté de son amant. Cette pensée la remplit de joie ; elle fait part à Mélangénie de ce projet , & de celui qu'elle a de la délivrer elle-même de servitude , ne desirant rien plus ardemment que de partager avec elle sa fortune & son bonheur , afin de passer ainsi le reste de ses jours dans le sein de l'amour & de l'amitié. En attendant , elle la prie de continuer à lui raconter ses aventures , auxquelles elle prend le plus vif intérêt. Mélangénie obéit.

Nous l'avons laissée dans l'Isle de Crète

avec Phérécide. Ce dernier y apprit quelques Anecdotes curieuses , entre autres , l'origine des Fables du *Minotaure* & d'*Europe*. Un Prêtre de l'Isle lui assura que selon de vieux registres qu'il avoit consultés , *Minotaure* n'étoit autre qu'un fils de *Minos* , Roi de Crète , & de *Pasiphaé* , dont cette dernière étoit accouchée après s'être abandonnée à un nommé *Taurus* , beau jeune homme qu'elle aimoit ; que la ressemblance de ce fils avec *Taurus* , son véritable père , avoit engagé les peuples à lui en donner le nom , qu'on joignit à celui de *Minos* , son père putatif ; que ce Prince ayant été envoyé ensuite en Phénicie , en avoit enlevé de force une fille nommée *Europe* ; & que c'étoit sur ces faits simples & naturels que les Poètes , qui aiment à tout déguiser , avoient bâti les Fables du *Minotaure* & de l'enlèvement d'*Europe*.

Mélangénie se remet en mer ; elle es-
 suie une violente tempête qui la rejette
 sur les côtes d'Afrique ; description de
 cette tempête ; explication du tonnerre ,
 les uns en attribuent le bruit au mouve-
 ment du char de Jupiter , lorsqu'il se pro-
 mène sur les nues , & croient que l'éclair

qui le précède n'est que le foudre que ce Dieu fait briller dans sa main ; d'autres plus raisonnables , sans doute , expliquent ce phénomène par la collision de deux nuées chargées de vapeurs inflammables , lesquelles , poussées par des vents contraires , se choquent & s'électrifient. Quand la tempête fut passée , le maître du vaisseau découvrit la côte de Cyrène , dangereuse par les pyrateries que les Cyréniens exercent dans ce parage. Histoire de ces peuples. Il sont voisins des Carthaginois , & ont été long-temps en guerre avec eux , à cause des limites de leurs possessions. Pour les régler une bonne fois , ils convinrent que deux Cyréniens & deux Carthaginois partiroyent le même jour & à la même heure , les uns de Cyrène , les autres de Carthage , & que l'endroit où ils se rencontreroient , serviroit de borne aux deux Provinces. Les coureurs Carthaginois firent plus de diligence que leurs rivaux , & pénétrèrent bien avant dans le territoire des Cyréniens. Ces derniers prétendirent que ceux de Carthage étoient partis avant l'heure indiquée , & demandèrent que la course fut recommencée , & à d'autres conditions. Ces conditions étoient , qu'on

prendroit pour limites le lieu où s'arrêteroient les coureurs des deux nations, en se soumettant d'y être égorgés & inhumés. Elles furent acceptées par les Carthaginois, contre l'attente des Cyréniens, qui ne les avoient proposées que dans l'espérance de les voir rejeter. Deux frères, nommés *Philéniens*, se dévouent à la course fatale, la poussent encore plus avant dans le pays ennemi; & quelques offres que leur fassent les Cyréniens pour les engager à rétrograder, ils les refusent constamment, demandant que leurs tombeaux soient creusés à la place où ils se sont arrêtés, ce qui s'exécute sur le champ. Deux autels furent dressés depuis au même lieu par les Carthaginois, pour immortaliser la gloire de ces deux patriotes, dont le zèle pour leur pays est supérieur même à celui des Horaces que Rome a tant vantés.

Le vaisseau qui portoit Mélangénie & Phérécide, ne fut point attaqué par les Cyréniens; il alla relâcher à Bérénice, autre ville maritime d'Afrique, bâtie jadis par les Grecs. On y séjourna quelque temps pour s'y approvisionner de vivres. Cette ville étoit très-commerçante. Il s'y

faisoit , sur-tout , un grand trafic de lions , qui étoient d'un naturel si doux , qu'on les promenoit dans les rues , attachés par une simple leſſe , ſans qu'ils fiſſent de mal à perſonne. Nos amans ſortent de la ville pour aller ſe promener & voir les travaux de la campagne. Promenade fatale , qui devint pour eux l'époque de la plus cruelle ſéparation. Ils furent attaqués près d'un bois d'oliviers , par une troupe de voleurs , qui bleſſèrent d'abord Phérécide , & le mirent hors de déſenſe. Mélangénie s'évanouit. Les brigands les avoient déjà liés en croupe l'un & l'autre ſur leurs chevaux , & regagnoient le bois , lorsqu'ayant aperçu deux Cavaliers bien mis dans la plaine , ils coururent à eux pour les attaquer de même. Mais ces derniers ayant été joints auſſi-tôt par pluſieurs autres de leur compagnie , obligèrent les voleurs à prendre la fuite. Mélangénie tomba de deſſus le cheval qui l'emportoit , mais ſon amant diſparut , & depuis cette funeſte rencontre , elle n'en a plus entendu parler. Les Cavaliers auxquels elle étoit redevable de ſa délivrance , eſcortoient un Ambaſſadeur , que le Roi de Naſomène envoyoit d'Égypte au temple de Jupiter Am.

mon. Ils l'emmenèrent à dessein de la présenter à leur Chef ; mais ce Seigneur ayant fait vœu de ne parler à aucune femme avant que sa maison eût été remplie, refusa de la voir, & se contenta d'ordonner qu'on prît soin d'elle. Mélangénie, pour s'attirer plus de respect de la part de Sophonax (c'étoit le nom de l'Ambassadeur) & des gens de sa suite, se fit passer pour une fille vouée à Diane dès son enfance. Cette déclaration mit son honneur à couvert pendant toute la route, qu'elle fut obligée de faire avec eux jusqu'au terme de leur pèlerinage ; car l'Ambassadeur Égyptien ne voulut point l'exposer à retourner seule à Bérénice, étant bien-aïse, d'ailleurs, d'avoir avec lui une Religieuse de Diane, dont les prières & la pureté ne pouvroient que lui rendre Jupiter favorable.

Voilà donc Mélangénie au milieu des déserts arides qu'il faut traverser pour arriver à ce temple fameux consacré à Jupiter, appelé *Ammon*, à cause qu'on ne peut arriver au lieu où il est révéé, que par des campagnes immenses couvertes de sable ; *Ammon* venant d'un mot Grec, qui veut dire *sable*, *sabloneux*. Nos péle-

rins furent douze jours entiers à faire ce trajet , exposés aux plus grandes chaleurs , & dans la crainte continuelle d'être engloutis par les montagnes de poussière que le vent du midi élève dans ces contrées lorsqu'il y souffle ; tourmentés , d'ailleurs , par la soif , & effrayés par la vue des ossemens desséchés d'hommes & d'animaux , qu'ils rencontroient à chaque pas. Enfin , ils arrivent dans la Province des Ammoniens. Ils croient entrer dans les Champs-Élysées. Ils sont étonnés de trouver au milieu des déserts les plus horribles , un canton que la nature semble avoir pris plaisir à embellir. Ils ne doutent pas que ce ne soit le séjour d'un Dieu. Les habitans en sont doux , affables , prévenans ; ils ont un Roi , auquel les étrangers ont coutume d'aller rendre hommage au sortir du temple où ils se rendent en arrivant , & où ils déposent leurs offrandes & leurs présens ; Sophonax y est admis avec toute sa suite ; aussi-tôt il voit s'avancer , du fond du temple , les Prêtres & les Prêtresses de Jupiter , sur deux lignes , ces dernières chantant des hymnes à l'honneur de leur Dieu , les premiers portant dans des vases d'or des parfums allumés , qui répandoient la

plus agréable odeur. Tous se prosternent le visage contre terre, devant l'autel de Jupiter, qui étoit dressé au milieu du temple, & fermé de rideaux ; mais qui, dans ce moment, étoient tirés, & laissoient voir le sanctuaire à découvert. Parut ensuite le Grand-Prêtre, porté, à cause de sa vieillesse, dans une chaise d'ivoire, par quatre de ses Religieux. Il fait approcher l'Ambassadeur Égyptien, & ayant appris de lui le sujet pour lequel il venoit le consulter, il lui dit d'un air de Prophète, qu'il peut rassurer son Roi sur le songe qui a causé ses alarmes, qu'il n'aura jamais rien à craindre pour sa Couronne & son Empire, *tant qu'il fera cas de celle qui renferme en elle toutes les vertus.* (Il vouloit, sans doute, désigner la sagesse, qui est, en effet, la gardienne la plus sûre de tous les Rois.) Jamais oracle ne fut plus vrai.

Sophonax, après cette réponse de l'interprète de Jupiter, prie l'une des Prêtresses de vouloir bien se charger de Mélangeie, tandis qu'il ira faire la visite au Roi des Ammoniens. Elle est reçue à bras ouverts par ces Religieuses, qui la conduisent dans l'intérieur de leur maison, com-

me étant consacrée à la chaste Diane. Elle y tombe malade. Sophonax qui devoit la reconduire à Bérénice, est obligé de partir sans elle. On juge assez quel dut être son désespoir, quand elle apprit que son libérateur s'en retournoit sans l'emmener avec lui. Elle perdit toute espérance de revoir jamais son cher Phérécide. Elle s'arma cependant de courage, & se résolut à oublier sa patrie, ses patens, son amant & elle-même. C'est le meilleur parti qu'une fille puisse prendre dans un Couvent.

Elle ne pensa plus qu'à apprendre la langue des Religieuses avec lesquelles elle étoit condamnée à passer le reste de sa vie, afin de mieux profiter de leurs entretiens, dans lesquels elle prétend avoir puisé plus de lumières & de connoissances qu'elle n'eût pu faire dans ceux des plus savans Philosophes. Mélangénie interrompit ici son histoire, pour aller faire servir à dîner à sa maîtresse.

Livre Quatrième.

Peu d'heures après, la Carthaginoise vint retrouver Charide, & lui voyant les

yeux encore mouillés des larmes que lui avoit fait répandre le récit de ses malheurs, « Je ne puis, Madame, lui dit-elle, attribuer l'attendrissement où je vous vois, qu'à l'extrême sensibilité de votre ame, & à l'amitié que vous daignez me marquer, c'est à elle, sans doute, que je dois l'intérêt que vous prenez au sort d'une infortunée..... Hélas! quel cœur seroit assez dur pour n'en être pas touché? lui répondit Charide, votre destinée, d'ailleurs, ajouta-t-elle, a tant de rapport avec la mienne, que c'est, en quelque sorte, mes propres malheurs que je pleure, en pleurant les vôtres. »

Charide commence le récit de ses aventures. Elle est restée orpheline à l'âge de 13 ans. Héritière de très-grands biens, dont on confie l'administration à un de ses parens, nommé Eustène. Dans ce temps, Théogène, âgé de 18 ans, fils de Polycrate, riche citoyen d'Athènes, fut obligé de s'exiler de cette ville, pour une querelle qu'il avoit eue avec d'autres jeunes gens de ses amis. Il s'étoit retiré à Mélibée, patrie de Charide. Il assiste à une fête qu'on y célèbre à l'honneur de Minerve, où les jeunes Mélibéennes for-

moient différentes danses ; il y apperçoit Charide , & est vivement frappé de sa beauté ; cette dernière , remarque aussi Théogène , & sa figure fait sur elle la même impression. Ils se cherchent des yeux dans la foule ; leurs regards se rencontrent mille fois , & toujours avec une nouvelle émotion ; en un mot , sans s'être encore parlé , ils se sentent déjà épris l'un pour l'autre de la plus forte passion. Il ne s'agit plus que de trouver les moyens de se confirmer de bouche ce que leurs yeux se sont dit mutuellement. Le jeune Athénien suit Charide jusques chez elle après la cérémonie , pour reconnoître sa demeure. Il logeoit chez un oncle nommé Trasibule , qu'il avoit à Mélibée , & qui en connoissoit les principaux habitans ; il lui demande à qui appartient une telle maison qu'il lui désigne , c'étoit celle où il avoit vu entrer Charide ; Trasibule lui dit qu'elle est à un nommé Eustène , tuteur d'une jeune orpheline très-riche , laquelle demeure avec lui. « Ce seroit , ajoute-t-il , un excellent parti pour vous , mais la haine que les Mélibéens ont portée de tout temps aux Athéniens , ne me permet pas de songer à vous procurer une pareille alliance. »

Théogène lui déclare que cette jeune personne est précisément celle pour laquelle il a pris le goût le plus violent ; il le conjure de lui faciliter les moyens de lui parler. Trasibule connoît Eustène, & a des affaires de commerce avec lui. Il promet à son neveu de le mener chez ce dernier dès le lendemain.

Cependant, Charide n'étoit plus connoissable, depuis que l'amour avoit maîtrisé son cœur. Elle paroissoit triste & rêveuse. Elle n'avoit point remporté, comme de coutume, les prix de la danse & du chant, à la fête de Mimerve : elle n'y avoit été occupée que de Théogène. Tout le reste lui étoit devenu indifférent. Nicosie, femme d'Eustène, pour tirer sa pupille de l'état de langueur où elle la voit, l'engage à aller, avec deux filles qu'elle avoit, au temple de Junon, & de demander à cette Déesse du soulagement à sa peine, en la priant de lui donner un bon mari. Rien de plus propre à dissiper la tristesse & l'ennui d'une fille, que de lui parler d'établissement. Charide obéit ; sa prière à Junon fut trop fervente pour n'être point exaucée ; en rentrant chez elle, on lui remet une lettre de Théogène. Elle

contient une déclaration d'amour la plus tendre & la plus respectueuse. Elle lui annonce qu'elle verra son amant le lendemain ; qu'on juge de la joie que lui cause cette lettre ! Théogène se rendit en effet chez elle , accompagné de Trasibule , lequel prétexta quelques affaires à discuter avec Eustène. Tandis qu'il s'entretenoit avec ce dernier , son neveu renouvelle à Charide la déclaration qu'il lui a déjà faite par sa lettre. Les deux amans conviennent d'un lieu où ils pourront se voir librement , ce sera dans la maison d'une voisine , nommée Pamphilie. Cette voisine , persuadée qu'ils ne se recherchent que dans de bonnes vues , se prête à leurs arrangemens. Ils se fréquentent & se voyent de cette manière pendant un an. Leur mariage étoit prêt à se conclure , lorsque Théogène est obligé de sortir de Mélibée. Avant de se séparer , nos deux amans se rendent au temple de Junon , & devant l'autel de cette Déesse , se promettent un amour éternel. Depuis ce moment , Théogène fut perdu pour Charide , jusqu'au jour où elle le vit parmi les prisonniers au Triomphe de Paul Emile. Enfin , dans un souper qu'elle fait avec

Octave & plusieurs Sénateurs Romains, elle apprend que Théogène est en liberté.

Livre 5 & 6.

Mélangénie reprend la suite de ses aventures, auxquelles Charide prend un intérêt d'autant plus vif, qu'elle croit toucher à la fin des siennes. Son amie achève de lui faire le détail de tout ce qu'elle a appris touchant le fameux temple d'Ammon, pendant le séjour qu'elle y a fait. Ce temple a été bâti par Bacchus, au retour de son expédition dans l'Inde, lequel s'étant trouvé engagé avec son armée dans ces sables, n'en sortit qu'en suivant la trace d'un béliet, qui le conduisit dans ce canton délicieux. C'est en mémoire de cette faveur singulière qu'il croyoit tenir de Jupiter, qu'il fit représenter ce Dieu avec la tête d'un béliet. Les Prêtres qui lui sont consacrés ne font aucun sacrifice d'animaux; aussi ne mangent-ils point de chair; ils vivent dans l'abstinence & dans la contemplation des choses célestes. Ils ne communiquent à personne les secrets de leur théologie, mais il est certain qu'ils ne re-

connoissent qu'un seul Dieu dans l'Univers , & tiennent que la pluralité des Dieux ne doit son origine qu'à la diversité des images que les peuples grossiers se sont faites des divers attributs de la divinité. C'est apparemment en ceci que consiste le secret de la philosophie hermétique. Tout est mystérieux dans les cérémonies , & jusques dans les habillemens des Prêtres Ammoniens. On ne voit que la seule statue de Jupiter dans leur temple , pour montrer qu'il n'y a qu'un Dieu dans le monde , & cette statue représente un corps humain avec une tête de bélier , ce qui marque que cet esprit invisible se manifeste aux hommes sous telle forme qu'il lui plaît , n'ayant pas plus d'inclination pour l'une que pour l'autre , puisqu'il est le maître de toutes.

A l'égard des Prêtresses d'Ammon , leur vie n'est pas moins contemplative que celle des Religieux , ni moins austère. Elles ne lisent aucun livre. Tout ce qu'elles savent de l'histoire de leur pays , de l'antiquité de leur temple , & touchant les mystères de leur religion , elles l'apprennent dans les entretiens qu'elles ont ensemble , ou dans les instructions que

leur font leurs Prêtres. Elles ne prient jamais le Dieu Ammon pour personne en particulier, pas même pour le Roi de la Province; mais elles lui recommandent, en général, toutes les créatures, persuadées qu'étant le Seigneur de toutes, il les aime d'un amour égal, sans avoir besoin d'être sollicité pour leur faire du bien.

Cependant Mélangénie, malgré la résolution qu'elle a prise de finir ses jours parmi ces saintes filles, sent son amour pour Phérécide se rallumer dans son cœur, l'image de son amant lui revient sans cesse à l'esprit. Le cloître lui devient insupportable. Mais comment en sortir? Comment repasser seule les sables, les déserts affreux dont elle est environnée? Heureusement pour elle les provisions des choses nécessaires au Temple & au Monastère commencent à manquer. Les Prêtres d'Ammon furent obligés d'envoyer quelques-uns de leurs confrères à Memphis pour en acheter de nouvelles. Mélangénie obtient la permission d'être du voyage, prétextant qu'elle a fait vœu d'aller à Bubaste, ville peu éloignée de Memphis, visiter le temple de Diane, vœu pour

l'accomplissement duquel elle est tourmentée toutes les nuits par cette Déesse, qui lui apparôit en songe. Elle part donc avec les Moines Ammoniens. Arrivée à Memphis, elle les quitte pour se rendre à Bubaste, qui est située sur un bras du Nil, bien résolue de ne pas venir rejoindre sa compagnie. Après qu'elle s'est acquittée de son vœu, son premier soin est de chercher dans le port de Bubaste quelque vaisseau qui fasse voile vers l'isle de Chypre, patrie de son amant; car elle n'osoit retourner à Carthage. Elle en trouve un dans lequel elle s'embarque; mais elle est attaquée dans sa route par des Corsaires, qui massacrent tous les hommes qui étoient sur son bord, & n'épargnent que les femmes qu'ils vont vendre à des Marchands de Sardaigne. C'est de cette Isle que Mélangénie fut transportée à Rome avec un grand nombre d'ôtages & d'esclaves, que le Consul Sempronius en avoit emmenés, & où elle fut achetée par Capiton, affranchi d'Octave. « Il y a déjà neuf ans que je suis à Rome, je touche à ma quarante-deuxième année, & je n'avois que douze ans quand nos malheurs ont commencé. » O Dieux ! s'é-

tria ici Charide , puissiez-vous bientôt en voir le terme ! Du moins il ne tiendra pas à moi , ma tendre amie , que vos infortunes ne soient adoucies.

En effet , Charide obtient l'agrément d'Octave pour s'en retourner à Mélibée , & promet bien à Mélangénie , en lui disant adieu , & en l'embrassant , de travailler à la rendre libre , dès qu'elle sera rendue chez elle.

Liv. 7 & 8.

Charide arrivée à Mélibée , ne retrouve dans sa maison que sa seule nourrice , laquelle avoit échappé au désastre ; cette dernière n'a rien de plus pressé que de lui montrer l'endroit où pendant le sac de la ville elle a caché tout l'or , l'argent , & les choses les plus précieuses qu'elle avoit pu rassembler. Charide y trouve de quoi pouvoir récompenser les gens qu'Octave lui a donnés pour la conduire , & les charger de présens pour leur maître , ainsi que pour Mélangénie ; elle y joint pour l'un & pour l'autre des lettres pleines de remerciemens & de témoignages d'amitié. Un billet de Théogène que lui remet la

nourrice , lui apprend que son amant est à Athènes. Elle lui envoie aussi-tôt un exprès avec une lettre. Théogène s'embarque avec ce dernier pour se rendre à Mélibée. Il est pris en chemin par un vaisseau Bizantin ; tout l'équipage est massacré , excepté lui & le courier de Charide , qui se sauve à la nage , gagne la terre , & vient apprendre cette triste nouvelle à l'amante de Théogène. Cette infortunée se met à courir les mers , avec sa nourrice , Adraсте , jeune Grec , avec lequel elle avoit été élevée ; & deux esclaves. Elle vole à Bizance. Adraсте ne tarde pas à découvrir par ses recherches , que Théogène est prisonnier dans cette ville. Il le rachette & l'amène à sa maîtresse. Les transports qu'éprouvent ces deux amans en se revoyant , sont plus aisés à imaginer qu'à dépeindre. Théogène , dans l'excès de son amour , & peut-être aussi par la crainte d'être séparé encore de l'objet de ses vœux , presse Charide de lui accorder enfin le prix de sa constance. Mais elle le refuse. Ce n'est qu'à Mélibée , qu'elle couronnera sa tendresse.

Nos voyageurs se rembarquent. Nouvelles infortunes : à peine sont-ils hors

du port de Bizance , que les vents contraires les jettent jusques dans le pays des Scythes.

En descendant à terre , ils y sont aussitôt attaqués par un détachement de soldats de cette nation. Ils sont conduits à Olbia , & présentés à Domasde , Roi de ces peuples.

Ce Prince étoit en guerre avec les Nomades , qui étoient entrés dans ses États. Il se disposoit à leur livrer bataille : mais selon le barbare usage de ce pays , il falloit pour s'assurer le combat , se rendre le Dieu Mars propice par des victimes humaines. Il étoit , de plus , nécessaire , qu'elles fussent prises sur les ennemis ; si c'étoient des hommes , qu'ils eussent le corps parfaitement sain & entier , & si c'étoient des femmes , qu'elles fussent encore vierges. Au défaut d'ennemis , on prenoit des étrangers. Charide & le jeune Adrasde étoient les seuls de leur compagnie qui se trouvaient propres à cet abominable sacrifice : Théogène avoir été blessé. On alloit les immoler , lorsque Domasde , touché du sort de ces malheureux , qui lui demandoient grâce , ou de périr tous ensemble ,

semble, dit au jeune Athénien qu'il les épargneroit s'il pouvoit lui procurer d'autres victimes, & sur-tout lui amener quelques ennemis. Il lui donne cinquante Cavaliers bien armés, avec lesquels Théogène s'approche du camp des Nomades, & en ramène plusieurs prisonniers, qui sont sacrifiés à la place de son ami & de sa maîtresse. Ce n'est pas tout, le Roi charmé de cette expédition, lui confie le commandement général de son armée, & ordonne qu'on ait les plus grands égards pour Charide, Adraсте, & leur fuite.

Livre 9 & 10.

Pendant que Théogène est occupé à combattre les ennemis de Domasde, Charide est obligée de se sauver avec sa compagnie de la Cour de ce Prince, pour se soustraire à la fureur de l'Officier qui étoit chargé d'elle, & à la passion duquel elle n'avoit pas voulu se prêter. Elle partit la nuit sans rien emporter, laissant seulement dans ses hardes une lettre pour Théogène, qu'elle instruisoit des motifs de sa fuite. Elle se rendit à Mésembrie, ville de Thrace, avec ses compagnons de voyage.

1775. Août.

C

ajouta Phérécide , je tombai de fatigue , & m'endormis au pied d'un arbre ; je crus voir votre ombre en songe , mais c'étoit le démon chargé de veiller à votre conservation , qui me rassura en me disant que je vous retrouverois un jour. Depuis ce moment , je n'ai fait qu'errer de ville en ville , soutenu par cette espérance ; & je vois aujourd'hui l'heureux accomplissement de sa promesse.

Le bonheur de Mélangénie mit le comble à celui de Charide. Ils prirent tous la route d'Athènes, où Phérécide épousa Mélangénie ; & ils ne se séparèrent plus les uns des autres , non plus que du bon vieillard Polycrate , jusqu'à la mort,»

*Les Amours Pastorales de Daphnis & de
Chloé , par Longus.*

On ne fait pas précisément en quel temps vivoit Longus ; les Savans le croient postérieur à Héliodore , Auteur des Amours de Théagène & de Chariclée , lequel étoit du règne de l'Empereur Théodose & de ses fils , c'est-à-dire , du quatrième siècle , ou du commencement du cinquième. On ignore de même le nom de sa patrie ; tout ce qu'on

en fait, c'est qu'il avoit le titre de *Sophiste*, dénomination qu'on ne donnoit qu'à ceux qui se distinguoient par leur goût pour les sciences, les arts & la littérature, & par l'amour de la sagesse, mais qui est devenue une espèce d'injure, par l'abus que l'on a fait des connoissances & du don de raisonner. Il s'est attaché, dans l'histoire de Daphnis & de Chloé, à peindre les commencemens & les progrès de l'amour dans deux jeunes cœurs exempts de préjugés, & non encore corrompus par les leçons du libertinage, ou par la contagion de l'exemple; tels, en un mot, qu'ils sortent des mains de la nature: son style réunit les grâces de la naïveté, avec les charmes de l'élégance. Les tableaux qu'il trace de la vie champêtre, sont agréables; les situations dans lesquelles il place ses héros, sont si naturelles, que quiconque n'a pas les mœurs gâtées, croit y voir l'histoire innocente de son propre cœur.

La première Traduction qui ait paru de ce Roman, est celle qu'en donna en 1559, *Jacques Amiot*, Abbé de Bellozane, devenu Evêque d'Auxerre, & grand Aumônier de France. Depuis cette époque, il a été traduit & imité dans presque toutes les langues. Le savant Evêque d'Avanches, M. Huet, nous apprend que dans sa jeunesse

il avoit entrepris la traduction de cet Ouvrage, avant qu'il en connût le caractère, mais qu'il en fut détourné par les peintures un peu trop libres qu'il y rencontra. Ces peintures sont fort adoucies dans la version de l'Évêque d'Auxerre, & plus encore dans celle d'un anonyme.

En 1569, ce Roman fut imprimé, traduit en vers Latins par Laurent Gambara. Cette Traduction en vers a été souvent réimprimée sans le Texte. Jungermann en a fait une autre Traduction en prose Latine, en 1605, avec le Texte; enfin, Pierre Moll nous en a donné une autre en 1660, avec le Texte & des Notes. Quant à la première édition du Texte Grec, l'Éditeur s'appeloit Columban; elle est belle & rare.

Il y a eu plusieurs éditions de la Traduction de cet Ouvrage en François, par Amiot. On en connoît une qui fut ornée des dessins du Duc Régent, gravés par Audran. On en connoît une autre ornée des mêmes dessins, auxquels on a ajouté l'estampe nommée *des quatre pieds*, dont le dessin est également du Prince que nous venons de nommer, mais qu'il avoit conservée dans son portefeuille, & qui ne fut gravée qu'après sa mort.

La dernière de toutes les éditions Françaises, contient deux Traductions, savoir, celle d'Amiot,

& une moderne, qui est celle de l'anonyme dont nous venons de parler.

Ce Roman, connu de tout le monde, a fourni la Comédie des Amans Ignorans, par Autreau; l'Opéra auquel on a donné son nom; & pourroit être le sujet d'un Poëme intéressant. Il est plein de situations également favorables au sentiment & à la poésie.

Longus a divisé son Roman en quatre Livres, à la tête desquels il a mis une courte Introduction, où il nous apprend qu'étant un jour à la chasse dans un petit bois de l'Isle de Lesbos * consacré aux Nymphes, il y avoit vu une suite de tableaux qui représentoient une histoire amoureuse, qui le frappa, & lui fit naître l'envie de l'écrire; qu'il demanda aux habitans du lieu des détails relatifs à cette histoire, & tous les éclaircissemens dont il avoit besoin, « Ils m'ont fourni, dit-il, la matière de quatre Livres, que j'ai dédiés à l'Amour, aux Nymphes, & au Dieu Pan. Cet Ouvrage, continue-t-il, pourra amuser plusieurs personnes; les amans, qui y reverront avec plaisir une image na-

* Cette Isle étoit probablement la patrie de Longus, comme elle fut celle de Sapho..

turelle de ce qu'ils ont éprouvé en commençant à aimer ; & ceux qui n'ont point encore ressenti les traits de l'amour , auxquels il servira d'instruction. Tant que la beauté régnera dans l'Univers , ajoute-t-il , & que les yeux auront la puissance de voir , on ne se soustraira jamais tout-à-fait au joug du plus charmant des Dieux. Puisse , mon ame , en peignant les passions des autres , en être exempte elle-même.

Livre Premier.

MITYLÈNE est la ville la plus belle & la plus grande de Lesbos. Elle est environnée d'un large canal d'eau de la mer , qui baigne ses murs , tellement qu'on la prendroit plutôt elle-même pour une isle que pour une cité. Un Mitylénien , homme riche , possédoit , à vingt stades de cette ville , une métairie des plus agréables par sa situation. Il en avoit donné le soin à un pauvre Berger nommé Lamon , dont l'occupation étoit d'en cultiver les terres , d'en entretenir les vergers , les jardins , & de conduire les troupeaux de son maître dans les gras pâturages. Il trouva un jour , par une singulière aventure , un enfant

qu'une chèvre nourrissoit. Il avoit été abandonné dans un petit bois, très-épais par la multitude de brossailles & de buissons. Le lierre & la mousse lui formoient une espèce de lit. Souvent la chèvre s'écartoit du troupeau, & laissoit son chevreau pour aller à cet endroit. Lamon, touché de voir le jeune animal ainsi délaissé par sa mère, observa ces fréquens écarts, & la suivit, pour connoître l'objet qui l'attiroit. Quelle fut sa surprise, lorsqu'il aperçut sa chèvre s'approcher doucement d'un enfant, & s'arranger de manière qu'il pût la téter sans qu'elle le blessât avec ses pieds. Lamon s'étant avancé, découvrit un beau garçon déjà fort, & enveloppé de langes, qui, par leur richesse, déceloient qu'il méritoit un meilleur sort. Son maillot étoit couleur de pourpre, & orné de franges d'or; il avoit à côté de lui une petite épée à poignée d'ivoire. Le Berger attend que la nuit soit venue, & emporte l'enfant avec ses hardes chez lui, suivi de la chèvre, qui ne peut se séparer de son cher nourrisson, & à laquelle on laisse le soin de le nourrir, jusqu'à ce qu'il n'ait plus besoin d'elle. Myrtaie, femme de Lamon, prit pour cette inno-

cente créature , autant d'affection que si elle en avoit été la mère ; elle résolut , avec son mari , de l'élever comme leur propre fils , & de lui donner un nom analogue à leur condition. Ils l'appelèrent Daphnis.

Deux ans après, Dryas, autre Pasteur, voisin de Lamon, a une aventure toute pareille à celle de ce dernier. En allant un soir chercher une de ses brebis qu'il voyoit souvent entrer dans une grotte consacrée aux Nymphes, il la trouve allaitant une jeune fille d'une beauté ravissante, ayant une coëffure fort riche, & des bandes brodées en or. Il porte cet enfant à Napé, sa femme, qui se sent aussitôt pénétrée pour elle de la plus vive tendresse ; & de peur qu'on ne l'en croye pas la mère , lui donne un nom commun aux Bergères du pays, celui de Chloé.

Daphnis & Chloé grandirent en peu de temps. La délicatesse de leurs traits, jointe à je ne fais quoi de noble & d'intéressant répandue sur leur visage, faisoit assez sentir qu'ils étoient d'une naissance plus distinguée que celle qu'on leur supposoit ; aussi, les pauvres Bergers qui les avoient

recueillis, s'efforçoient-ils de leur procurer la nourriture la moins grossière qu'ils pouvoient. Ils auroient bien voulu aussi leur donner une éducation plus convenable au sang dont ils sortoient ; mais outre qu'ils n'étoient guère en état de leur enseigner autre chose que le métier de Pasteurs, Lamon & Dryas avoient fait un songe qui sembloit leur ordonner de borner là toutes leurs instructions envers ces deux enfans. Les Nymphes de la grotte où Chloé avoit été trouvée, leur appurent pendant le sommeil ; ils crurent voir ces divinités livrer Daphnis & Chloé à un jeune garçon ailé, qui avoit un carquois attaché à l'épaule, un arc & des flèches en mains. Il parut les blesser tous les deux d'un même trait, & commander à l'un de paître des chèvres, & à l'autre de paître des brebis.

Daphnis & Chloé sont donc initiés dans l'exercice pastoral ; le premier avoit déjà quinze ans, la seconde treize. On leur donne à chacun un troupeau à garder. Ils sont plus satisfaits de cet emploi, que s'ils avoient acquis un Empire. Ils ne tardent pas à se rencontrer dans la plaine, à faire connaissance, à se lier de la plus étroite

amitié, bientôt ils ne passent plus un seul jour sans se voir. Ils mangent ensemble, tantôt au bord d'une fontaine, tantôt à l'ombre de quelque feuillage, les petites provisions de lait & de fruits qu'on leur donne pour aller aux champs. Leurs amusemens sont innocens comme eux. Ils changent quelquefois de troupeau, & alors Chloé garde les chèvres de Daphnis, & Daphnis garde les brebis de Chloé. La première s'occupe à faire de petites boîtes de jonc, pour enfermer des cigales; le second coupe des roseaux, en perce les nœuds, & après avoir assemblé plusieurs tuyaux avec de la cire, s'en forme une flûte, sur laquelle il s'essaie à jouer différens airs, que l'écho répète, & qui charment la jeune Bergère. D'autres fois ils se cachent derrière les buissons épais, ou dans la fougère, pour mieux goûter le plaisir de se retrouver & de se revoir, après s'être cherchés quelque temps, & avoir éprouvé le tourment d'une feinte absence.

C'est par ces jeux simples & journaliers que l'amour dispoit Daphnis & Chloé à lui ouvrir leur cœur. Il vouloit répandre sur eux ses plus doux bienfaits. Pour cette

raison, il les avoit placés dans la condition de Bergers, comme celle qu'il chérit le plus. En effet, c'est sur les Bergers que ce Dieu exerce son empire le plus doux. La vie pastorale semble faite pour les tendres amans. Ils sont trop gênés ou trop distraits dans le sein des villes, & même trop tôt corrompus. Au lieu que dans cet état heureux, tout favorise le penchant que deux jeunes cœurs se sentent l'un pour l'autre.

Le spectacle riant de la campagne, l'air de liberté qu'on y respire, le murmure des fontaines, la fraîcheur des ombrages, le chant des oiseaux, les jeux folâtres des troupeaux bondissans, le silence des bois, rien qui n'augmente leur sensibilité; ils s'aiment long-temps avant qu'ils s'en doutent, & ne connoissent pas le remords, même après avoir cessé d'être innocens.

Daphnis & Chloé brûloient déjà l'un pour l'autre de la plus vive ardeur, & ignoroient ce que c'étoit que l'amour. Ils l'ignoreront encore long-temps. Mais reprenons la suite de leur histoire. Daphnis, en poursuivant un de ses boucs, tombe avec lui dans une fosse que les Bouviers des environs avoient creusée & recouverte

de quelques feuillages pour surprendre les loups. Chloé, témoin de l'accident, accourt de toutes ses forces, & voyant son amant encore en vie, elle va promptement chercher quelque Pâtre du voisinage, pour l'aider à le retirer de la fosse. *Dorcon* lui rend ce bon office, & pour récompense, on lui donne le bouc. *Daphnis* qui étoit couvert de poussière, & qui craignoit que *Lamon* & *Myrtale* ne s'aperçussent de l'accident qui lui étoit arrivé, se rendit à la grotte des Nymphes, pour s'y laver dans la fontaine qui y couloit. Chloé l'y suivit : ce fut-là que cette jeune fille, transportée en voyant la blancheur de sa peau, lorsqu'il sortit du bain, où elle l'avoit contemplé long-temps, ne put s'empêcher de lui sauter au cou, & de le tenir serré dans ses bras. Le Berger n'éprouva pas une moindre émotion. Puis, réfléchissant sur lui-même, « ô ciel ! dit-il, en quel état m'a réduit le baiser de Chloé ! Ses lèvres sont plus vermeilles que la rose, & plus douces que le miel ; cependant, elles m'ont fait plus de mal que la piquûre d'une abeille. J'ai baisé souvent de jeunes chevreaux, de petits chiens, & je n'ai jamais rien senti de pareil. Ce baiser

est un enchantement pour moi ; depuis que je l'ai reçu , je ne cesse de soupirer ; mon cœur palpite ; je meurs ; & je desirer encore d'embrasser celle qui m'a fait tant de mal ! Plaisir cruel ! Étrange maladie , à laquelle je ne puis même donner de nom ! Chloé , sans y penser , n'auroit-elle pas goûté de quelque poison ? Mais non. Comment , seroit-elle encore en vie ? Quel changement soudain s'est fait en moi ! J'entends les chants mélodieux des rossignols , & je ne fais plus retentir aucun air sur ma flûte. Je vois mes chevreaux bondir sur l'herbe , & je reste tranquille. Les fleurs s'épanouissent , & je ne songe pas à en faire un bouquet. Les violettes & les hyacinthes fleurissent , tandis que Daphnis se fane peu-à-peu. Hélas ! peut-être Dorcon va paroître plus beau que moi. » Il n'est pas possible de décrire avec plus de naïveté les premières impressions que l'amour fait sur un cœur.

Depuis ce moment , Daphnis & Chloé se recherchèrent avec encore plus d'ardeur qu'auparavant , & le plaisir qu'ils goûtoient à être ensemble , augmenta. Ils ne pouvoient plus se quitter un moment ; la tristesse s'emparoit d'eux dès qu'ils étoient

séparés. Leurs desirs les rendoient malheureux; encore ignoroient-ils ce qu'ils desiroient; ils savoient seulement qu'ils souffroient, Daphnis pour avoir reçu un baiser de sa Bergère, & Chloé pour avoir vu son Berger dans le bain. Ce ne fut pas la seule fois que cette dernière jouit de cette satisfaction; car Daphnis, moins brûlé encore par les chaleurs de l'été, que par les feux secrets dont il étoit consumé, se précipitoit, sous ses yeux, dans les fleuves & les fontaines, souvent même il avoit quantité d'eau, pour chercher quelque remède aux ardeurs qui le dévorioient; mais inutilement. Il revenoit auprès de sa Bergère, dont le cœur n'étoit pas plus tranquille. Il folâtroit avec elle; souvent il lui enseignoit à jouer de la flûte; mais à peine avoit-elle soufflé dedans, qu'il la lui reprenoit pour en jouer à son tour. Il sembloit qu'il vouloit corriger son écolière; prétexte spécieux! Ce n'étoit que pour baiser à loisir l'endroit que ses lèvres avoient touché; car il n'osoit plus lui donner de baiser à elle-même. Mais l'amour lui préparoit un événement bien plus fatal encore à son repos.

Chloé s'endort un jour au son de la

hôte de son Berger. Daphnis cesse aussitôt d'en jouer, & se met à contempler les charmes de son amante, négligemment couchée à l'ombre : que ces yeux, se disoit-il en lui-même, sont beaux, quoique fermés ! Quelle douce haleine sort de cette bouche demi-closée ! Non, l'odeur des pommes & de l'aubépine ne l'égale pas ! Ah ! si j'osois y appliquer un tendre baiser ! Mais il porteroit encore le trouble dans mon cœur, & me rendroit aussi insensé que si j'avois mangé du miel nouveau. Peut-être aussi la réveillerois-je.... Tandis qu'il se parloit ainsi, une cygale fuyant le bec de l'hirondelle qui la poursuivait, se précipita dans le sein de Chloé. L'oiseau, acharné après sa proie, n'attrapa point l'insecte, mais il effleura, du bout de ses ailes, les joues de la Bergère, qui se réveilla en jetant un grand cri. La cygale, qui étoit entrée dans le corset de Chloé, se met à chanter, comme pour la remercier de lui avoir sauvé la vie. La Bergère effrayée, jette un second cri. Daphnis, pour la rassurer, retire l'animal de l'asyle où il s'étoit réfugié. Combien ce service, innocemment rendu, augmenta le trouble de son ame.

L'ivresse où nos deux amans étoient plongés, fut rallentie par un événement auquel ils ne s'attendoient pas. Des pirates de Tyr font une descente dans l'île, y ravagent tout ce qu'ils rencontrent ; & en emmènent quelques bœufs du troupeau de Dorcon, avec Daphnis. Chloé n'arrive que pour le voir embarquer, malgré ses cris & ses larmes. Elle court, en se désespérant, raconter son chagrin au Bouvier qui avoit déjà sauvé une fois son amant. Elle le trouve expirant des blessures qu'il avoit reçues en défendant son troupeau contre les pirates ; il lui reste cependant encore assez de force pour dire à Chloé de prendre sa flûte, de retourner au rivage, d'en jouer, & d'être assurée d'un heureux succès ; il ne lui demande qu'un baiser pour récompense. Elle le lui accorde ; Dorcon expire, & Chloé est déjà au bord de la mer, où elle fait retentir la flûte de ce Pasteur. Les bœufs qui étoient dans le bateau, entendent les sons de cet instrument, auxquels ils étoient accoutumés d'accourir, poussent de longs mugissemens, & s'élancent tous à-la-fois dans la mer. Leur poids fait tellement pencher le navire du côté par où ils se précipitent,

qu'il se remplit d'eau, & coule à fond. Tout l'équipage est noyé, excepté Daphnis qui se sauve à la nage. Cependant, comme le trajet étoit long, & qu'il craignoit de succomber à la fatigue, il saisit deux bœufs par les cornes, & fut ainsi transporté par eux jusqu'à terre. Triomphe comparable à celui d'Europe enlevée par Jupiter changé en taureau. Après s'être témoigné, par les embrassemens les plus tendres, la joie qu'ils ressentoient d'être rendus l'un à l'autre, Daphnis & Chloé allèrent assister aux funérailles du malheureux Dorcon, auquel ils devoient le bonheur de se revoir. De-là ils se rendirent à la grotte, pour remercier les Nymphes de la protection qu'elles leur avoient accordée.

Livre Second.

Le second livre nous offre d'abord la description d'une vendange, des préparatifs qui la précèdent, des travaux qui l'accompagnent, & des fêtes qui la suivent. Ces objets sont assez connus pour nous dispenser de rapporter ici la peinture qu'en trace notre Auteur. Vient ensuite le récit

que *Philétas*, vieux Pasteur, fait à nos jeunes amans d'une aventure qui lui est arrivée. En se promenant dans son jardin, il apperçoit un jour un jeune garçon, qui y joue, & y folâtre, comme si le jardin lui eût appartenu ; il tenoit dans ses mains des grenades & quelques bayes de myrthe. Son teint étoit plus blanc que le lait, ses cheveux aussi rouges que le fen, sa peau, car il étoit nud, d'un éclat éblouissant. Le vieillard veut courir après lui pour l'attraper, car il croit que cet enfant vient pour cueillir ses fruits, & ravager son jardin. Le jeune enfant plus léger qu'un oiseau, se rit pendant quelque-temps des vains efforts, que *Philétas* fait pour le joindre ; il s'arrête à la fin, & découvre au vieillard qui il est. C'étoit l'Amour. « Je ne suis point enfant, com-
» bien que j'en aie l'apparence, lui dit
» ce Dieu. Ains suis plus ancien que
» le vieil Saturne, & plus ancien même
» que tout le temps ; je te connois dès-
» que étant à la fleur de ton âge, tu gar-
» dois en ce prochain mareftz un si beau
» & gras troupeau de bœufs & de vas-
» ches, & étois auprès de toy quand tu
» jouois de la fluste deffous ces couf-

» teaux là , lorsque tu étois amoureux de
» la belle Amaryllide : tu ne me voyois
» pas , encore que je fusse continuelle-
» ment auprès de ton amie , laquelle je
» t'ai enfin donnée , & tu as eu de beaux
» enfans , qui maintenant sont bons La-
» boueurs & bons Bouviers : & pour le
» présent , je gouverne aussi Daphnis &
» Chloë , & après que je les ai le matin mis
» ensemble , je m'en vien à ton verger ,
» là où je prends plaisir aux arbres & aux
» fleurs que tu y as plantez ; & me lave
» en ces fontaines , qui est la cause que
» toutes les plantes & les fleurs de ton
» jardin sont si belles à voir , pour ce
» qu'elles sont nourries & arrosées de l'eau
» où je me suis lavé. Regarde si tu verras
» pas une branche de tes arbres rompue ,
» ton fruit aucunement pillé , ou aucune
» plante de tes herbes , & de tes fleurs
» foulée , n'y pas une de tes fontaines
» troublées ; & te réputes bien heureux de
» ce que toy seul entre les hommes , en
» ta vieillesse , tu es encore bien voulu de
» cet enfant. »

Daphnis & Chloë prenoient autant de plaisir à entendre le récit du vieux Pasteur , que s'il eût raconté la plus belle

fable. Ils lui demandèrent ce que ce pou-
voit être, que ce jeune garçon, qu'il ap-
peloit Amour ; si c'étoit un enfant ou un
oiseau, & quel pouvoir il avoit. » Amour
» est un Dieu, mes enfans, jeune, beau,
» & qui a des aîles, poursuit Philétas ;
» pour cette cause prend-il plaisir à han-
» ter entre les jeunes gens ; il cherche les
» beautés, & fait voler les cœurs des hom-
» mes, ayant si grand pouvoir, que le
» grand Jupiter même n'en a point tant ;
» il domine sur les élémens, sur les étoi-
» les, & sur ceux qui sont Dieu comme
» lui : vous-même n'avez pas tant de maî-
» trise sur vos chèvres & sur vos brebis,
» qu'il en a sur tout le monde : toutes
» les fleurs sont ouvrage d'amour ; toutes
» les plantes & tous les arbres sont de sa
» facture ; c'est par lui que les rivières cou-
» lent, & que les vents soufflent. J'ai souven-
» tefois vu des taureaux amoureux mugir
» d'amour, aussi fort comme s'ils eussent
» esté poingt & piqués d'un frolon, & un
» boucquin baiser sa chèvre, & la suivre
» par-tout. » Il entre ensuite dans le dé-
tail des peines, des soucis, des jalousies
qu'il éprouva lorsqu'il commença à aimer
Amaryllis, & finit par leur dire qu'il n'y

a point de secrets pour se défendre de l'amour ; que les breuvages , les enchantemens ne peuvent en guérir , & que ce mal si cruel & si agréable tout ensemble ne s'appaise que par de doux baisers , de tendres embrassemens , enfin par l'union étroite de deux cœurs ferrés l'un contre l'autre.

Philétas reçoit de Daphnis & de Chloé quelques fromages & un chevreau pour prix des instructions qu'il leur a données. Ces sortes de leçons ne se payent toujours que trop bien.

Nos jeunes amans sentoient plus que jamais les fureurs d'une passion , dont ils venoient d'apprendre le nom. Ils passèrent la nuit à réfléchir chacun de son côté, sur ce qu'on leur avoit dit ; & le lendemain dès la pointe du jour , ils revolent aux champs, brûlant d'envie l'un & l'autre de mettre en pratique les leçons indifférentes du vieux Pasteur. Ils espèrent enfin , dans l'ardeur de leurs baisers & de leurs embrassemens, mille fois répétés, trouver le soulagement du mal qui les tourmente. Mais ils ne font hélas ! que l'augmenter , parce que malgré des enseignemens de Philétas , ils ignorent encore la source où ils devoient

puiser le remède. Vingt fois ils font sur la route du bonheur , & vingt fois ils s'égarent.

Un accident imprévu vint interrompre ces préludes innocens d'une jouissance dont ils croyoient déjà goûter la réalité , quoiqu'ils n'en eussent encore saisi que l'ombre. Une troupe de jeunes gens de Methymne , qui par plaisir voguoient le long des côtes de Mitylène , cherchant quelque lieu propre pour chasser , s'arrêtent à l'endroit où Daphnis & Chloé païssoient leurs troupeaux ; ils attachent leur chaloupe au rivage avec quelques branches d'osier-franc , faite de corde , descendent à terre , & répandent leurs chiens dans la plaine. Les chèvres & les brebis de nos amans , épouvantés par le bruit de la chasse , se dispersent dans la campagne. Quelques chèvres de Daphnis fuyent jusqu'au bord de la mer , où elles s'amusent à brouter l'osier qui retenoit la chaloupe des Méthymniens sur la rive. Le bateau est emporté au milieu des flots. Les jeunes Seigneurs , furieux de cet accident , se saisissent de Daphnis , le maltraitent & veulent encore le punir plus rigoureusement

ment de sa négligence à garder son troupeau. Myrtale & Dryas, hommes vigoureux, l'attachent d'entre leurs mains. Tous les Pâtres des environs se rassemblent aussitôt. Ils auroient été les plus forts, s'ils avoient voulu user de violence, mais ils sont justes, & ordonnent que les plaintes des Méthymniens soient entendues, ainsi que ce que Daphnis dira pour sa justification. Philétas est choisi pour Juge. Les premiers prétendent que c'est la faute de Daphnis si leur chaloupe est perdue, que s'il avoit mieux veillé sur ses chèvres, elles n'auroient pas été manger l'osier qui la tenoit attachée; que le dommage qu'il leur a causé est immense, y ayant sur ce bateau plus d'or & d'argent qu'il n'en faudroit pour acheter tout leur pays. Le second, de son côté, s'excuse sur ce que ses chèvres ayant été effrayées par le train bruyant de la chasse, il n'en avoit plus été le maître; il ajoute que ses adversaires ne doivent attribuer leur malheur qu'à leur imprudence; que si d'ailleurs leur barque avoit été remplie d'autant de richesses qu'ils le prétendoient, ils auroient pris plus de précautions pour l'assurer. Daphnis est renvoyé absous; & les Méthymniens

chassés à coups de bâton jusques hors du territoire.

Ces Seigneurs outrés de l'injure qu'ils ont reçue des Pâtres Mitylénien, appartenant d'ailleurs aux principaux habitans de Méthymne, engagent toute la ville à tirer vengeance de cet affront. Dix navires sont équipés pour cet effet. Le Commandant de cette flotte va débarquer à l'endroit même où les Methymniens étoient descendus d'abord. Il y commet les plus grandes violences ; & Chloé est emmenée avec le butin & les troupeaux qu'on avoit pris aux pauvres Pâtres Mitylénien. On l'entraîne vers la mer, & on la fait monter dans un des vaisseaux. Quel est le désespoir de Daphnis, lorsqu'au sortir des bois, où il s'étoit caché, il apprend que son amante lui est ravie. Il court à la grotte des Nymphes, conjure ces Divinités de lui rendre sa chère Chloé. Il s'y livre à toute sa douleur, & s'y endort. Les trois Nymphes lui apparoissent en songe, sous la forme de trois grandes femmes, d'une figure aimable, à demi-nues, les cheveux épars, les pieds sans chaussures, semblables, en un mot, aux trois statues qui étoient dans cette grotte.

Elles le rassurent, & lui promettent qu'il reverra sa maîtresse. Par leur conseil il implore aussi le secours & la protection du Dieu Pan ; ce ne fut pas en vain.

Les Méthymniens sont saisis dans leur retraite d'une terreur soudaine, qui répand la confusion & l'épouvante parmi l'équipage. Mille fantômes horribles se présentent à leurs yeux. Ils se croient poursuivis par une flotte. La mer leur paroît en feu ; ils entendent des cris effrayans ; les uns courent aux armes ; la pâleur de la mort est déjà peinte sur le visage des autres. C'étoit le Dieu Pan qui leur envoyoit ces illusions*. Il apparôit en songe à Briaxis, Chef des Méthymniens, & lui fait les plus terribles menaces, si Chloé n'est remise aussi-tôt à terre avec les chèvres & les bre-

* De-là, sans doute, le nom de *paniques*, qu'on donne à ces terreurs subites, qu'on éprouve quelquefois sans cause & sans fondement. Elles sont souvent l'effet du remords qui trouble l'ame à la vue de ses crimes & de ses injustices. C'étoit le cas des Méthymniens, oppresseurs de l'innocence.

bis qu'on lui a prises, ainsi qu'à Daphnis. On obéit à la voix du Dieu irrité, ou, pour parler sans allégorie, à celle de la conscience. La jeune Bergère est débarquée ; elle regagne son hameau, suivie de la partie de son troupeau, qui étoit captif avec elle, & qui par ses bonds semble lui témoigner sa joie de sa délivrance.

Il y avoit deux jours que Daphnis étoit en proie à toute l'amertume de son chagrin. Il versoit un torrent de larmes, assis sur la pointe d'un rocher élevé, d'où il considéroit tristement la campagne, lorsque tout-à-coup il découvre de loin Chloé qui revient, comme en triomphe, entourée de ses chèvres & de ses brebis. Il descend aussi tôt dans la plaine, & vole dans ses bras. Le retour de la prisonnière est célébré par des fêtes & des sacrifices en l'honneur des Nymphes & du Dieu Pan. Ils sont terminés par les sermens que Daphnis fait à Chloé dans la grotte sacrée, de lui être à jamais fidèle.

Livre Troisième.

Les habitans de Mitylène instruits des dégats que ceux de Méthymne avoient

fais sur leur territoire, envoient une armée aux portes de leur ville, pour leur demander réparation de cette insulte, & l'obtiennent. Ce que nous remarquerons à cette occasion, c'est qu'*Hippase*, Général des *Misylitains*, qui pouvoit user de représailles en pillant les troupeaux des Bergers, en ruinant les terres des pauvres Laboureurs, à l'exemple de *Briaxis*, regarde ces hostilités, comme indignes d'un Général d'armée ; elles ne conviennent en effet qu'à des brigands. Il marche droit à *Méthymne*, dont les citoyens, effrayés par la présence d'une armée, & plus encore par la résolution du Chef qui la commande, donnent à ce dernier toutes les satisfactions qu'il exige d'eux. Cette expédition fut faite avant l'hiver, dont les rigueurs, qui commencèrent à se faire sentir alors, mirent fin pour un temps aux agréables rendez-vous que *Daphnis* & *Chloé* se donnoient chaque jour dans les champs. Il fallut garder le hameau, & s'y livrer aux travaux du ménage. Leurs occupations journalières ne les empêchoient pas de se rappeler sans cesse les plaisirs, les ravissements qu'ils avoient goûtés ensemble. Ce délicieux souvenir ne les quittoit pas ;

c'est sur-tout pendant le sommeil, qu'il les affectoit le plus vivement, & leur faisoit retrouver dans les tristes nuits de l'hiver, les beaux jours même du printemps. Cependant la froide saison ne se passa pas toute entière sans qu'ils se vissent. Daphnis prend le prétexte d'aller à la chasse aux oiseaux. Il va tendre ses filets non loin de la cabane heureuse qu'habite sa Bergère. Il est apperçu par Dryas, qui le fait entrer chez lui, & le retient pendant quelques jours, n'oubliant rien pour le bien traiter. Chloé pensa s'évanouir à l'arrivée inattendue de son amant. Elle se soutenoit à peine sur ses pieds; Daphnis n'étoit pas plus ferme sur les siens; ils s'embrassèrent tendrement, & par ce moyen se servirent l'un à l'autre d'appui pour s'empêcher de tomber. La chasse de Daphnis lui fut servie le soir à souper, & ce fut Chloé qui eut le soin de lui verser à boire. Qu'on se mette à la place de ce Berger, & qu'on juge de son bonheur. Le lendemain il alla tendre ses filets au même lieu où il les avoit tendus la veille; Chloé l'accompagna. Nos amans délivrés de la contrainte où ils étoient sous les yeux de Dryas & de Napé, se renouvellent

leurs sermens , & y joignent les témoignages les moins équivoques de tendresse. « Je suis ici venu pour l'amour de toy , » Chloé — je sçay bien, Daphnis — C'est » pour l'amour de toy que j'ai tué ces pauvres merles ; comment doncques, suis-je en ta grace ? Je te prie qu'il te souviene de moi. — Il m'en souvient aussi, » par les Nymphes , que je t'ay juré dans » la caverne , où nous nous retrouverons » encore siftoft que la neige fera fondue. » Mais elle est bien haulte , disoit Daphnis , & ay grand peur que je ne sois fondu moy-mesme devant elle. — Ne te soucie , Daphnis , le soleil est jà chauld. — Plust à Dieu , Chloé , qu'il fust aussi chauld que le feu que je sens en mon cœur. — Tu te mocques de moi , disoit Chloé. — Non faicts ! par les chèvres que tu m'as faict jurer. »

Daphnis , obligé de s'en retourner à son hameau , remercia ses hôtes , les embrassa ; mais il n'embrassa Chloé que la dernière , afin d'emporter son baiser pur & sans mélange. Il attendoit avec impatience le retour du printemps. Il vint enfin. Nous passerons ici sous silence la description que Longus en fait. Nos amans

se rejoignent dans les champs avec une ardeur toute nouvelle. Mais leurs cœurs sont toujours aussi innocens. Hélas ! celui de Daphnis va cesser de l'être.

Il y avoit dans le voisinage un homme déjà avancé en âge , qui faisoit valoir ses terres. On l'appeloit *Chromis*. Il avoit pris à la ville une femme nommée *Lycène* , jeune , gentille , & plus coquette qu'il ne faut pour vivre à la campagne. Elle devient amoureuse de Daphnis. Un jour , l'ayant trouvé seul , elle lui tient d'abord des discours flatteurs , & lui fait quelques présens , que le Berger reçoit avec reconnaissance. Elle n'ose cependant lui parler trop ouvertement de sa passion , car elle se doute de l'amour de Daphnis pour *Chloé* ; en effet , elle les voyoit toujours ensemble. Pour mieux s'en assurer , elle les suit de près un matin , se cache à quelques pas de l'endroit où ils se sont arrêtés , & devient témoin d'un de ces entretiens tendres & animés auxquels ils se livroient souvent. Ses yeux & ses oreilles la convainquent que le Berger & la Bergère brûlent l'un pour l'autre de l'ardeur la plus vive , mais qu'ils sont également novices en amour. Sa passion pour Daphnis n'en

devient que plus forte. Nous supprimerons ici les moyens qu'elle employa pour la satisfaire. Nous nous contenterons de dire que le jour suivant, ayant attiré le jeune homme dans un lieu écarté, elle y moissonna une fleur, qui sembloit ne devoir être cueillie que par Chloé.

Cependant, plusieurs riches partis vont demander Chloé en mariage à Dryas & à Napé, dont on la croit fille. Daphnis tremble que son amante ne lui soit ravie; mais considérant son extrême pauvreté, il n'ose même se mettre au rang des prétendants. Chloé n'appréhende pas moins de se voir séparée de lui. Ils se font part mutuellement de leurs inquiétudes sur cet objet, & se promettent de nouveau de ne jamais cesser de s'aimer. Daphnis fait un songe, dans lequel lui apparoissent de nouveau les Nymphes de la grotte, auxquelles il a toujours rendu un culte si religieux. Elles lui ordonnent de se transporter sur le rivage de la mer, à l'endroit même où la barque des Seigneurs de Méthymne avoit été attachée; & lui annoncent qu'il y trouvera un trésor, avec lequel elles lui assurent qu'il disposera sans peine Dryas & Napé à lui accorder Chloé. Il se

réveille, court au lieu indiqué, y voit une bourse contenant trois mille drachmes, la prend, & plein de joie, la porte aux Pasteurs dont dépendoit la main de sa maîtresse. La vue de tant d'or & d'argent les rend favorables à ses vœux. Dryas & Napé vont trouver Lamon & Myrtale, & sans leur parler du trésor qu'ils comptent bien garder pour eux, les font consentir à l'union de Daphnis avec Chloé.

Livre Quatrième.

Dionysophane, riche Mitylénien, auquel appartenoit la métairie confiée aux soins de Lamon & de Myrtale, s'y rend avec *Cléariste* sa femme, son fils *Astyle*, & un Parasite nommé *Gnaton*, * pour y passer la saison de l'automne. Ce Gnaton se prend d'une passion brutale pour Daph-

* On appelloit *Parasites* en Grèce, ces agréables convives, qui recherchent les tables où l'on fait bonne chère, & que les gens riches sont souvent bien aise d'avoir pour égayer la tristesse de leurs repas.

nis. * Il est sur le point de l'obtenir de Dionysophane, sous prétexte d'en faire son domestique. Le Berger instruit des desseins abominables de ce débauché, les découvre à Lamon, qui en est indigné; & qui, pour les prévenir, ne voit point d'autre moyen que d'aller déclarer à son vertueux maître le secret de la naissance de Daphnis. Ce qu'il exécute. Il lui présente aussi la robe d'écarlate bordée d'or; avec la petite épée à poignée d'ivoire, qu'il avoit serrées soigneusement. A ces marques, le fils de Dionysophane & de Cléariste est reconnu. C'étoit le quatrième & dernier enfant qu'ils avoient eu; ils s'étoient déterminés à l'exposer, pour ne pas trop multiplier leur famille. La tendresse paternelle se réveille dans leurs cœurs. On fait venir Daphnis; son père & sa mère l'embrassent, en répandant des torrens de larmes. On le dépouille de ses grossiers vêtemens, & on lui en donne de convenables à son nouvel état.

* Ce vice infâme passoit pour une galanterie chez les Grecs.

Pendant ce temps, Chloé, instruite de cette reconnoissance, dont la nouvelle s'étoit répandue dans tout le canton, se plaignoit amèrement de son sort, & s'abandonnoit à toute sa douleur. Daphnis, de son côté, cachoit sous ses riches habillemens un cœur navré de tristesse. Elle se peignoit sur son visage, & il n'osoit en découvrir le sujet. Cléariste, enfin, l'apprend : elle craint d'affliger un fils qui vient de lui être rendu, ou peut-être même d'abrégér ses jours en le séparant de la compagne de son enfance, & de ses amusemens champêtres : elle lui promet que Chloé sera à lui. Elle se fait amener cette jeune Bergère. Dryas & Napé lui racontent aussi l'histoire de cet enfant, trop ressemblante à celle de Daphnis, pour ne pas toucher le cœur sensible de la Dame Mitylénienne, ainsi que celui de son mari, qui se trouve présent à ce récit.

Chacun remarque un effet visible de la protection des Dieux, dans la manière dont ces jeunes gens ont été conservés, & juge qu'ils sont faits l'un pour l'autre. Cléariste prend soin de parer elle-même la jeune Chloé, comme si elle étoit déjà sa fille ; & dans le repas qui fut donné à

tout le hameau , où assistèrent aussi Dryas & Napé , cette Bergère parut avec toute la grâce & tout l'éclat d'une Nymphé , tant l'art ajoute encore à la beauté. Après qu'on eut goûté suffisamment les délices de la campagne , on songea à retourner à la ville. Lamon & Myrtale sont affranchis , & leur maître leur donne la moitié de la récolte de ses terres , de ses vignes , avec une partie de ses troupeaux. Dryas & Napé sont comblés de riches présens. Ces arrangemens finis , Dionysophane & Cléariste se rendirent à Mitylène avec leur compagnie & leur suite. C'est dans cette ville que Chloé est reconnue par son père Mégacès , lequel avoit été prié au festin que Dionysophane y donna pour la célébration des noces de son fils. Ce Mégacès , riche citoyen de Mitylène , s'étoit ruiné à faire représenter des jeux publics , & désespérant de pouvoir élever une fille qui lui vint dans ces circonstances , il s'étoit vu réduit à l'exposer avec les nippes précieuses qu'on avoit trouvées à cet enfant , & qu'il reconnut , espérant que quelque personne charitable s'en chargeroit. Sa fortune s'étoit rétablie depuis. Il est au comble de ses vœux de revoir sa fille ; &

il souscrit, en versant des larmes de joie, à son union avec Daphnis. On retourne à la campagne, où le mariage des deux jeunes gens est célébré dans la grotte même des Nymphes où leur amour avoit commencé.

Amiot, premier Traducteur de cet Ouvrage, naquit à Melun le 30 Octobre 1514. On fait que suivant quelques Auteurs, il étoit fils d'un Corroyeur; & suivant d'autres, d'un Boucher. Sa Traduction de Plutarque, sera toujours estimée & lue avec plaisir. Il se mêla de Poësie, mais il n'y réussit pas comme dans la Traduction. Parmi plusieurs Ouvrages dont il a enrichi la langue Française, (d'après le Grec) nous lui devons les Amours de Théagène & Cariclée, composées par Héliodore, Evêque de Trica, en Thessalie. On prétend que cette dernière Traduction plut si fort à François Premier, qu'il donna à l'Auteur l'Abbaye de Bellozane pour l'en récompenser; plus heureux, en cela, qu'Héliodore, qui perdit, au contraire son Evêché, pour avoir fait cet Ouvrage. Mais suivant Moréri, cela n'est pas sans difficulté, étant certain, dit-il, que cette Traduction ne parut que sous Henri II, & qu'elle ne fut imprimée qu'en 1549.

Parmi les circonstances remarquables qu'on lit dans la vie d'Amiot, écrite par lui-même, on trouve qu'il aimoit la musique, & qu'il la savoit assez pour chanter sa partie, sans préjudice des bienféances, c'est-à-dire, qu'il ne prenoit ce plaisir qu'avec ses amis. Les instrumens avoient leur tour; il en faisoit les intermèdes de ses occupations les plus graves; & il en jouoit encore avant les repas, pour préparer son appétit.

Il fut accusé d'avoir eu part au massacre de Messieurs de Guise. Il déposa sa justification dans un Ouvrage apologétique qui est resté manuscrit. M. l'Abbé le Beuf, Chanoine d'Auxerre, possédoit ce monument littéraire.

On lit dans les Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres, que les différentes fatigues qu'il avoit essuyées, épuisèrent sa santé. Comme il revenoit des États de Blois, en 1589, une troupe de voleurs lui enleva son bagage. Ce malheur fut suivi de plusieurs autres, qui lui ôtèrent les commodités de la vie, si nécessaires dans un âge avancé. Les douleurs vives d'une maladie néphrétique, achevèrent de l'accabler : il mourut le 6 de Février 1593, à 79 ans.



*SECONDE CLASSE.**ROMANS DE CHEVALERIE.**Le Saint-Gréaál.*

CE ROMAN comprend le premier & le dernier Livre de la *Table ronde*, comme porte l'énoncé du titre de ce singulier Ouvrage : énoncé que voici :

« Cy est l'*Hystoire du Saint Gréaál*, qui est
» le premier Livre de la *Table ronde* ; lequel
» traite de plusieurs matières récréatives : ensemble la *Queste du dict Saint-Gréaál*, faite par
» *Lancelot, Galaard, Boors, & Perceval*, qui
» est le dernier Livre de la *Table ronde*. »

L'Auteur du premier Livre du Saint-Gréaál, commence par déclarer qu'il taira son nom * par

* Quoique l'Auteur proteste au commencement qu'il taira son nom, cependant il observe, au revers du feuillet 36, qu'il se nomme Desfrain, & qu'il est du lignage de Nasciens, c'est-à-dire, de la postérité de Seranle, frère de la sœur d'Énelach, Roi de Sarraz,

plusieurs raisons, dont la modestie est la principale. Il nous apprend seulement qu'il est Prêtre & Religieux, qu'il écrit par l'ordre de l'inspiration de Dieu, & qu'il a reçu cet ordre l'an sept cent dix-sept après la Passion de Jésus-Christ. L'histoire qu'il dit écrire ainsi sous la dictée de l'Esprit-Saint, commence à l'époque des honneurs de la sépulture, rendus au fils de Dieu par Joseph d'Arimathe, personnage dont il fait la base & le premier héros de son Roman.

Ce fameux Roman fut écrit en vers dans le douzième siècle, par Chrétien de Troyes, Auteur de plusieurs autres Ouvrages; & il doit l'avoir été par ordre de Philippe d'Alzace, Comte de Flandres, qui mourut en 1191.

Il fut écrit en prose Latine dans le treizième ou quatorzième siècle; & ce qui le prouve, c'est que l'on lit dans les Prologues de Méliadus & de Tristan de Leonois, qu'ils sont traduits du Latin, & extraits du Saint-Gréal.

tons personnages qui jouent un grand rôle dans ce Roman. Ce renseignement, comme l'on voit, tient lui-même du romanesque, & l'on feroit scrupule de le donner comme renfermant une notion vraiment historique.

Il fut traduit en François, dans le quatorzième siècle, par Gauthier Map, par ordre, dit-il, du *Roi Henri, son Seigneur*. On fait que Map étoit Anglois ; par conséquent, son Seigneur doit être Henri III, Roi d'Angleterre, mort en 1373.

Les Manuscrits du Saint-Gréaál en vers, sont fort rares. Feu M. de Barbazan a donné la notice d'un qui est à la Bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés. Il paroît, par l'extrait qu'il donne de ce Manuscrit, qu'il remonte infiniment plus haut que le Roman en prose, puisqu'il commence par la Généalogie de Jésus-Christ, & contient, fort en abrégé, l'Histoire Sainte, jusqu'à la Passion & la Résurrection.

Le jour que le Sauveur fut crucifié, il se trouva à Jérusalem un *Gentilhomme Chevalier*, l'un des guerriers & vassaux d'Hérode. Ce Gentilhomme se nommoit Joseph d'Arimat'ie ; il étoit converti à la foi, mais sans oser le témoigner publiquement, dans la crainte d'être persécuté. Quand Joseph eut vu le Divin Maître en croix, il se transporta chez Simon le Lépreux, où il fit l'acquisition de l'écuelle ou hanap, où le Sauveur avoit mangé

avec les douze Apôtres. Il ne s'en tint pas là ; il voulut rendre à Jesus - Christ les honneurs de la sépulture. A cet effet , il alla trouver Hérode , lui demanda pour récompense de ses services , & obtint de lui , sans difficulté , le corps de celui que les Juifs venoient de crucifier. Ayant le corps en son pouvoir , il le mit dans le sépulcre , après avoir recueilli le sang des plaies , dans le hanap dont on vient de parler. Les Juifs courouçés contre Joseph , l'enlevèrent de nuit , & le transportèrent à cinq lieues de Jérusalem , dans une obscure prison , où le Sauveur , après sa résurrection ; le vint visiter , & lui apporta le saint hanap , où étoit recueilli le sang des plaies de la Passion ; l'exhortant à avoir bon courage , & lui prédisant qu'il ne périroit point dans cette prison , où Caïphe avoit ordonné qu'on le laissât mourir de faim ; mais qu'il en sortiroit un jour , & qu'il trouveroit alors le monde merveilleusement changé. En effet , Joseph d'Arimathie resta ainsi dans cette prison quarante deux ans , sans autre assistance que celle de Dieu & du saint hanap , dont la vertu le soutint , & lui conserva miraculeu-

fement la vie. La quarante-deuxième année de son emprisonnement, il arriva que Titus, fils de l'Empereur Vespasien, devint lépreux, & qu'ayant parlé à un Chevalier qu'il savoit avoir été guéri de la lèpre, il lui demanda comment il avoit été délivré de ce hideux mal. Celui-ci lui répondit qu'un Prophète de Judée, que les Juifs avoient depuis crucifié, qui faisoit nombre de miracles, & qui avoit le pouvoir de ressusciter tous les morts, l'avoit guéri par un simple attouchement ; qu'il ne doutoit donc point que Titus ne pût se flatter de la même espérance s'il pouvoit parvenir à avoir en sa possession quelque chose qui eût touché à ce divin Prophète. Sur la recherche que Titus fit faire à ce sujet, par le même Chevalier, une sainte femme, nommée Marie de Venience, fit remettre à ce député une pièce de toile, où la face de Jésus-Christ étoit miraculeusement empreinte, depuis que le Sauveur en avoit essuyé la sueur de son visage. Titus n'eut pas plutôt touché cette relique précieuse, appelée depuis la *sainte Véronique*, qu'il fut complètement guéri, & fit vœu d'aller à Jé-

rusalem venger la mort de Jesus-Christ, sur tous ceux qui y avoient eu part. Il tint parole, & fit brûler tous les meurtriers & persécuteurs du Messie. Comme il étoit occupé à en faire la recherche, comparurent devant lui la femme & le fils de Joseph d'Arimathie, se plaignant que depuis quarante-deux ans on leur avoit enlevé Joseph leur support, en haine de ce qu'il avoit été un des adorateurs de Jesus, & lui avoit rendu les honneurs de la sépulture. Et sur ce qu'ils ajoutèrent que depuis l'enlèvement de Joseph, ils n'avoient pu en avoir aucune nouvelle, Titus menaça un grand nombre de Juifs de les faire jeter au feu, s'ils ne lui disoient où étoit Joseph d'Arimathie, soit mort, soit vif : présument au reste qu'on devoit le retrouver vivant, par la protection de celui qui ressuscitoit les morts. Alors Caïphe, qui avoit été Grand-Prêtre au temps de la Passion, & qui, pour lors, étoit vieux & caduque, fit promesse à Titus avec serment, de ne lui faire aucun mal ; & à cette condition, le mena au lieu où il avoit ordonné quarante-deux ans auparavant, qu'on enfermât Joseph d'Arimathie, & qu'on le lais-

sât mourir de faim. Titus lui-même se fit aussi-tôt descendre avec des cordes dans ce cachot souterrain , & le trouva rempli d'une clarté éblouissante. Il appela le prisonnier , qui s'écria : *Beaufire, Dieu ! qui m'appelles ?* Titus lui répondit : *je suis le fils de l'Empereur de Rome, qui vous viens délivrer.* Et lorsqu'il l'eut en effet retiré de cette prison , il lui demanda depuis combien de temps il se figuroit y être ; & Joseph lui répondit : *je pense y être depuis Vendredi dernier ;* car Dieu , par miracle , lui avoit abrégé les ennuis de sa détention , au point que quarante-deux ans ne lui avoient paru qu'une couple de jours. La réponse de Joseph (observe le Romancier) fit rire tous ceux qui étoient là présens ; & Caïphe ne fut pas médiocrement surpris de voir que son prisonnier avoit vécu si long-temps sans boire ni manger. Cependant il ne restoit plus des complices de la mort de Jésus que le seul Caïphe , à la vie duquel Titus avoit promis de ne point attenter ; ce qui embarrassoit étrangement ce Prince , car d'autre part sa pitié le portoit à ne faire grâce à aucun des ennemis du Sauveur. Dans cette perplexité , il prit le parti de faire poser

Caïphe tout seul en mer dans un bateau, à la merci de la Providence, laissant à Dieu le soin de disposer de sa vie ou de sa mort.

Le Sauveur apparut ensuite à Joseph d'Arimathie, lui commanda de se faire baptiser, & d'aller vers l'Euphrate pour prêcher la foi. Avant de partir pour cette sainte entreprise, ce pieux personnage persuada à Titus lui-même de se faire baptiser avec tous les Officiers de sa maison : mais la chose fut tenue secrète, & son père Vespasien n'en sçut rien qu'assez long-temps après. Ensuite Joseph rassembla tous ses parens, leur donna pareillement le baptême, puis se mettant à leur tête, il s'achemina vers l'Euphrate. Arrivé au petit bois des Aguets, qui étoit à une demie-lieue de Bethanie, il eut une vision, dans laquelle Dieu lui commanda de faire fabriquer une arche ou cassette, pour y renfermer le saint hanap, lui permettant de l'ouvrir chaque jour, à l'instant de la prière, & lui défendant de souffrir qu'autre, que lui & son fils, y touchât. De-là la pieuse troupe vint à Sarraz, cité d'où le Romancier soutient que les Sarrazins ont tiré leur nom : l'Ecrivain

observe encore, que tous ces bons Péle-
sins étoient miraculeusement nourris en
soute, sans se charger d'aucune provision.

» A tant s'en va Joseph, & entra en la
» Cité de Sarras, luy & sa mesnie (&
» son cortége). Et quant les Citoyens les
» virent venir tous ensemble, ils furent
» tous esbahis ; car étoient soixante cinq ;
» & les voyirent aller tous nus pieds.
» Lors commencèrent à esmerveiller quel-
» les gens c'étoient. Mais onques Joseph,
» ne (ni) ses disciples ne cessèrent de che-
» miner, tant qu'ils vinrent au temple du
» Soleil, qui étoit le haut temple de la
» Cité, lequel tenoient les Sarrazins en
» très-grand honneur & révérence plus
» que les autres lieux, pour ce que le
» Soleil est le plus beau de toutes les
» autres planètes. Et en l'entrée de celle
» Eglise avoit une habitacle la plus belle
» & la plus riche, que onques homme vit.
» Et étoit faite ainsi belle, pour ce que
» les Pères de la Cité y tenoient leurs
» plaids & leurs affaires, qui étoient ap-
» pelés les sièges des jugemens. En celui
» habitacle entra Joseph & sa compai-
» gnie, & plusieurs de ceux de la ville
» qui

» qui les suivoient pour la merveille qui
» leur sembloit d'eulx ; car oncques-mais
» (*jamais*) si étranges gens n'avoient
» veus ; & là trouva les plus grands de la
» ville, & même le Roi, qui étoit appelé
» *Enelach-le-méconnu*, pour ce que nul
» de sa terre ne sçavoit de quel pays il
» étoit venu : mais par sa grant prouesse
» avoit-il conquis toute la terre d'Égypte ;
» & encore étoit-il moult preux, &
» moult courageux. Mais étoit vieil, &
» son aage ne pouvoit mais souffrir que
» son corps soustînt armes. Si n'étoit plus
» tant craint, comme il avoit esté en sa
» jeunesse. Aincois (*volontiers*) luy avoient
» les Égyptiens, par guerre tollu (*ravi*)
» grant partie de sa terre, qui marchoit
» (*confinoit*) près eulx. Et si l'avoient des-
» confit en bataille, & chassé de place en
» place ; & n'avoit pas plus de sept jours
» à renoncer à son pays. Pour laquelle
» chose il avoit mandé tous ses saiges
» hommes & subjects, pour leur deman-
» der conseil sur ce qu'il feroit à l'encon-
» tre des Égyptiens. »

Joseph arriva auprès du Roi Enelach,
comme ses Barons & Conseillers ou-
vroient l'avis de se rendre aux Égyptiens

1775. Août.

E

à discrétion. Il jugea l'occasion favorable pour prêcher la foi à ce Prince infidèle ; & lui promit une victoire complete sur les Égyptiens & sur leur Roi Ptolemée , s'il vouloit renoncer au culte des Idoles , & embrasser le Christianisme. En effet , Enelach s'étant fait Chrétien , à la persuasion de Joseph , Seraffe , le mari de sa sœur , vint se joindre à lui : & depuis ce temps , Enelach eut toujours le dessus , se servant , dans les batailles , d'un bouclier miraculeux que Joseph lui avoit donné. Ptolemée , dans cette guerre , eut à combattre , non-seulement les hommes , mais encore les prodiges : car pour délivrer Enelach des mains de ses ennemis , Dieu suscita un Fantôme ou Ange , qui parut à Ptolemée être un Chevalier à écu blanc , par qui ce Prince se laissa conduire & écarter de la route que tenoit Enelach ; tellement que celui-ci & tous les siens échappèrent à la poursuite des Égyptiens , & même les vainquirent & taillèrent en pièces , ainsi que leur Roi ; & ce Fantôme remplit cet office par la vertu toute-puissante du bouclier donné par Joseph à Enelach , qui ne fit que regarder son écu , pour susciter ces prodiges.

Joseph attira pareillement à la religion Chrétienne la femme du Roi Enelach, & Serafle, mari de la sœur de ce Roi, qui avoit fait de grandes prouesses dans la guerre contre Ptolemée.

Joseph d'Arimatie avoit un fils également nommé Joseph, & qui fut Evêque. Ce Prélat, comme on l'a observé plus haut, avoit seul le droit, avec son père, d'ouvrir le coffre où étoit enfermé le Saint Hanap, autrement dit la Sainte Écuelle, & d'un autre nom encore, le Saint-Gréaal, c'est-à-dire, la sainte portion, parce que cette écuelle avoit été la portion de Jésus-Christ étant à table avec ses douze Apôtres; d'où le pieux Roman dont nous rendons ici compte, a pris & conservé le titre d'*Histoire du Saint-Gréaal*. Joseph l'Evêque contribua beaucoup à la conversion du Roi Enelach, dont il gagna la confiance, en lui prouvant qu'il savoit, par révélation, toute l'histoire de sa vie & de son origine, histoire si secrète & si inconnue pour ses propres sujets. Il lui raconta donc que lui, Enelach, Roi de Sarras, aux confins de l'Égypte, étoit né dans la Gaule, à Meaux en Brie, d'où Auguste l'avoit fait transporter à Rome, en qualité d'étranger.

ge, avec les deux filles du Comte Cenis, Seigneur de toute la contrée de Meaux; qu'Enelach fut donné en garde à Felix, qui fut ensuite Gouverneur de Syrie, & qui l'emmena avec lui dans son Gouvernement, où il l'associa à son pouvoir, ne l'aimant pas moins que son propre fils; qu'il survint une rixe entre ce fils du Gouverneur Felix & Enelach, rixe dans laquelle Enelach tua son adversaire; qu'après ce meurtre il prit la fuite, & se sauva auprès de Ptolemée, alors Roi de Babylone, & qui faisoit la guerre à Holopherne, alors Roi de Sarras; qu'Enelach rendit, dans cette guerre, de grands services à Ptolemée, qui, après avoir vaincu & exterminé la plupart de ses ennemis, l'établit Roi de Sarras, à la place d'Holopherne, à condition qu'Enelach se reconnoîtroit vassal de Babylone.

Comme Joseph d'Arimathie travailloit à la conversion du Roi Enelach, il obéit à une divine inspiration qui lui fit entrevoir dans l'avenir une nombreuse & célèbre postérité, dont il seroit la souche; & sa femme Heliabe conçut de lui un fils qui fut nommé Galaad, & qui fut destiné, par la Providence, à perpétuer la race

de Joseph d'Arimathie, d'autant que l'autre fils de ce saint personnage, s'étoit consacré à Dieu & étoit Evêque.

« De celluy Galaad, écrit l'Auteur,
 » descendit le haut lignage, dont furent
 » plusieurs saints hommes & religieux,
 » qui exhaussèrent moult le nom de Jésus-
 » Christ. Et il y eut de ce lignage en la
 » terre de la bloye (*belle ou grande*) Bre-
 » tagne, qui ores (*présentement*) est ap-
 » pellée Angleterre, & dans les autres
 » parties environ, où leurs saints précieux
 » corps reposent. »

Le reste du premier Livre de ce pieux Roman, est employé au récit des miracles multipliés opérés par le Saint-Gréaál, & des châtimens subis par tous les profanes assez téméraires pour le regarder à découvert, ou pour prendre place à l'endroit vuide réservé pour cette redoutable relique, châtiment dont on a déjà vu un exemple remarquable dans le précis que nous avons donné du Roman de Merlin. Les anachronismes & les invraisemblances, n'embarrassent nullement l'Auteur. Il fait vivre Joseph d'Arimathie jusqu'à l'invasion des Sefnes ou Saxons dans la Grande-Bretagne, & il conduit ainsi son

récit jusqu'à la mort de Lancelot Premier, grand père de Lancelot du Lac, & père du Roi Ban de Benoict, lequel Lancelot Premier eut la tête tranchée en trahison, par son cousin-germain, comme il s'étoit baissé pour boire à une fontaine. Aux miracles opérés sur la tombe de Lancelot, finit le premier Livre du Saint-Gréaál: voici comme s'explique l'Auteur:

« Pour avoir la vraye connoissance des
 » autres branches du Saint-Gréaál, il faut
 » aller chercher & querir l'avènement de
 » Merlin, en son Livre, où il desclaie
 » amplement les branches & généalogies
 » des vaillants & preux Chevaliers des-
 » cendus de Joseph d'Arimathie, & de
 » Nascien, & de son fils Celidoïne, les-
 » quels ont aydé cy-après à conquêter la
 » grant Bretaigne, & ont été compaignons
 » de la Table Ronde du Roi Artus, comme
 » pouvez voir par ledit Livre de Merlin,
 » ainsi que par Lancelot du Lac, Tristan
 » & aultres Livres qui ont été faicts de la
 » Table Ronde.

» Cy fine (*finis*) le premier Livre &
 » Histoire du *Sainct - Gréaál*, utile &
 » proufitable à tous Chrestiens qui desi-
 » rent sçavoir & veoir plusieurs choses

» merveilleuses des hauts faits dont notre
 » Seigneur Jésus-Christ voulut douer ses
 » vrais serviteurs Chevaliers errants, pour
 » la loy exhauſſer, & la foy Chrétienne
 » entretenir. »

Le ſecond Livre du Saint-Gréaal.

Joſeph l'Evêque, fils de Joſeph d'Arimathie, avoit établi la table du Saint-Gréaal, où il avoit réſervé une place vuide, représentant celle que Jésus-Christ occupa le jour de la Cène; & il avoit prévenu tous ceux qui venoient ſ'afſeoir à cette table, que nul ne pourroit, ſans péril, occuper cette place vuide, juſqu'à ce que Dieu eût ſuſcité un Chevalier de la race de Joſeph d'Arimathie, qui ſ'appelleroit Galaad. En conſéquence, ſur le ſiège qui étoit devant la place vuide, étoit écrit : *ici eſt le ſiège de Galaad.* Ce Galaad, ſecond du nom, ne vint au monde, ou ne ſe préſenta à remplir cette prédiction, qu'au temps d'Artus, Roi de la Grande-Bretagne, qui institua les Chevaliers de la Table Ronde, précifément à l'inſtar de celle qu'avoit instituée Joſeph l'Evêque, & pareillement avec réſerve d'une place

vuide en l'honneur du Saint-Gréaal. Mais il manquoit à cette institution d'Artus, le Saint-Gréaal même, qui étoit gardé à la cour du Roi Pescheur, & pour la conquête duquel Lancelot du Lac, Galaad son fils, Perceval & Boort, tous Chevaliers de la Table Ronde, s'armèrent & firent de grandes prouesses, qui sont la matière de ce second Livre, dont l'Auteur se nommoit Joseph. Ce Livre comprend, en outre, les hauts faits d'armes d'Artus; de Messire Gauvain, son neveu; de Perlevalx, neveu du Roi Pescheur; de Meliot de Logres; de Melians de Danemarck, &c. &c. Plus, les merveilles, miracles & guérisons opérées par le Saint-Gréaal.

L'Auteur a quelquefois égayé son sujet d'aventures bizarres, qu'il suppose arriver aux Chevaliers de la Table Ronde. Telle est, par exemple, l'aventure du Nain mal-faisant.

« Messire Gauvain étant entré en la forêt du Roi Pescheur, apperçut un château, & se présenta pour y heberger, »
« cuydant (*croyant*) que ce fût le logis »
« d'un bon prudhomme. Et comme il »
« s'approcha du pont, il vit un Nain des-

» fus une planche du pont. Et quant le
» Nain voit venir Messire Gauvain, il
» vient au-devant de lui, & l'appelle par
» son nom, disant : Monseigneur Gau-
» vain, bien soyez venu. Et Gauvain res-
» pond : beau doux ami, bonne aventure
» te doint Dieu; d'où me connoys-tu, que
» tu sçais mon nom ? Sire, fait le Nain,
» je vous connoys bien; je vous vis l'autre
» jour au tournoy de la Dame veuve. En
» meilleure heure ne sauriez-vous venir;
» car Monseigneur n'y est pas : mais vous
» trouverez Madame, qui est la plus cour-
» toise, la plus gente, la plus belle, &
» la plus gracieuse personne que vîtes on-
» ques; & n'a pas vingt ans. Beau sire,
» (fait Gauvain) comment a nom ce châ-
» teau ? — Sire, on l'appelle Gomoret.
» — Et le sire de céans ? — C'est, dit le
» Nain, Marin le Gros; je vais dire à
» Madame que vous venez céans heber-
» ger : elle en aura grande joye. Messire
» Gauvain s'esbahissoit fort de l'accueil
» que le Nain luy faisoit, car jamais n'a-
» voit vu Nain, où il n'y eût quelque ta-
» che de vilenie. Le Nain entre dans la
» chambre de la Dame, & lui dit : Orfus,

» Madame, voicy venir Gauvain le bon
» Chevalier. Faites-luy bonne chère; il
» vient heberger avecques vous. Certes,
» fait-elle, de ce je suis joyeuse d'une
» part, & dolente de l'autre; très-joyeuse
» de sa venue, pour ce qu'il est bon Che-
» valier; & dolente, pour ce que c'est le
» Chevalier du monde que mon mary
» hayt le plus; & maintes fois il m'a dit
» que onques Gauvain ne porta foy à
» femme, à Dame, ny à Damoiselle,
» qu'il n'ait eû leur compaignie. Dame,
» fait le Nain, n'est pas vray tout ce qu'on
» dit. A tant, entre Messire Gauvain, &
» la Dame luy vient à l'encontre. Sire
» (fait-elle), à joye & à bonne aventure
» puissiez-vous venir! Dame, (fait-il)
» Dieu vous gard de mal! La Dame le
» prend par la main, le mène en sa salle,
» & le fait asseoir près elle; & le varlet
» print son cheval, & le mena establer.
» Et le Nain appelle les autres varlets pour
» aider à désarmer Messire Gauvain; &
» luy-même luy aidoit vigoureusement,
» & fit apporter de l'eau pour laver ses
» mains & son visage. Sire, fait le Nain
» en raillant, vous avez encore le visage &

» le nez enflés des coups que reçûtes l'au-
» tre jour. Messire Gauvain ne luy respond
» néant. Le Nain s'en va en la chambre
» du Seigneur, & apporta une robe four-
» rée de menu vair, & la fit vêtir à Mes-
» sire Gauvain. La viande fut apprêtée
» pour le souper, & les nappes mises.
» Puis, s'assirent au manger; & Gauvain
» regardoit souvent la Damoiselle pour sa
» beauté, se (*si*) il eût voullu croire ses
» yeux, ses bonnes pensées & intentions
» luy fussent tôt changées: mais il avoit
» le cœur si vertueux, qu'il ne luy laissoit
» penser chose vilaine. Ains, commença
» à ôter ses yeux du regard de la Demoiselle
» qui étoit de grant beauté. Après le man-
» ger, que les grâces furent dites, &
» qu'ils eurent devisé plusieurs matières,
» l'heure du coucher s'approcha, & la
» Damoiselle luy apprêta son lit en la sal-
» le; & quant ce fut fait, elle print con-
» gé de Messire Gauvain, & rentra dans
» sa chambre pour se coucher. Quant la
» Dame fut couchée, arant voicy venir le
» Nain, qui dist à Monseigneur Gauvain:
» Sire, je coucherai cy-près de vous en ceste
» couchette, & vous solacirai (*recréerai*)
» tant que serez endormi. Grant-mercy,

» fait Gauvain; Dieu doit que je te rende
» le service que tu me fais. »

L'Auteur raconte ensuite que le perfide Nain se leva la nuit sans bruit, & alla dans une Isle voisine faire accroire à Marin le jaloux que sa femme étoit couchée avec Gauvain; que la Dame, le lendemain matin, ne voyant point le Nain, se douta de sa perfidie & de ses calomnies, & intercédâ le secours de Gauvain, le conjurant de ne pas s'éloigner tout-à-fait; que Gauvain, en conséquence, monta à cheval, ne prit congé de la Dame qu'en apparence, & alla se mettre en embuscade dans la forêt, fort près du château; que Marin, à son arrivée, quelque chose que la Dame pût dire pour sa justification, la fit dépouiller en chemise, traîner par les cheveux dans la forêt, battre de verges, & plonger dans un lac dont l'eau étoit plus froide que la glace; qu'aux cris de la Dame Gauvain accourut, & certifia à Marin son innocence; que le jaloux en devint plus furieux, & assaillit Gauvain; que celui-ci eut le dessus, mit Marin en fuite, foula aux pieds de son cheval le perfide Nain, & lui creva ainsi le cœur. Mais cette vengeance fut en pure

perte pour l'innocente & infortunée Dame, à qui le jaloux, en fuyant, donna un coup mortel.

L'Auteur fait encore, au sujet de Messire Gauvain, un autre conte bizarre & divertissant. Ce Chevalier avoit fait vœu de faire la première chose dont une Dame le requerroit. En conséquence, une Demoiselle de la Cour du Roi Artus, exigea de lui qu'il se présentât au tournois, & qu'il s'y conduisît ce jour-là de manière à mériter d'être regardé comme le Chevalier le plus poltron. Le brave Gauvain, lié par son serment, fut forcé de jouer ce rôle, auquel personne ne comprenoit rien, & qui jetoit tous les spectateurs dans une inexprimable surprise.

Un autre épisode assez gai, est celui du vrai *Chevalier Couart*, c'est-à-dire, d'un Chevalier qui ne jouoit pas ce rôle par feinte, comme fit une seule fois en sa vie Messire Gauvain, mais qui étoit réellement poltron, & qui, loin d'en faire mystère, faisoit parade de son amour pour la vie, comme on voit faire à certains personnages ridicules de nos Comédies. C'est, sans doute, un trait d'imagination assez plaisant, que d'avoir supposé que

ce Chevalier portoit toutes les pièces de son armure en sens inverse, pour exprimer qu'il étoit au physique & au moral, le rebours & l'opposé d'un Chevalier courageux.

TROISIÈME CLASSE.

ROMANS HISTORIQUES.

Histoire secrète des Femmes galantes de l'antiquité, 6 vol. in-12, dont les trois premiers, Paris 1726, & les trois derniers, Rouen 1732.

L'AUTEUR de ces Histoires romanesques (on fait seulement que son nom étoit Dubois) a choisi, pour rendre son Ouvrage intéressant, les personnages les plus célèbres de l'antiquité, en commençant par les Divinités du Paganisme. Il a retranché de leurs histoires tout le merveilleux, auquel il a substitué des intrigues galantes plus vraisemblables. Il a employé quelquefois la vérité, ou du moins ce qui est le plus généralement connu de ces temps reculés; souvent il a eu recours à la

conjecture, & plus souvent encore à son imagination.

Il a donné son Ouvrage en deux fois. Les trois premiers volumes sont annoncés par une Préface qui expose le plan de son Ouvrage historico-romanesque, toujours galant par la tournure des aventures, quelquefois moral par les réflexions qu'il prétend en faire résulter.

Les histoires que renferment les trois premiers volumes, sont :

1o, Prêtresse de Junon d'Argos, qui comprend l'histoire de Narcisse & d'Écho, celle de Telegone ; & une histoire mythologique d'Isis & d'Osiris.

Dio, ou Cérès, Reine de Sicile, qui contient l'histoire de l'enlèvement de Proserpine.

Cybèle, Princesse de Phrygie, qui comprend l'histoire d'Apollon & de Daphné ; & celle d'Atys & de Marsias.

Vénus, courtisane Cyprienne, qui contient l'histoire de Thestor, de Thénopé & de Leucipe ; le caractère d'Alcide ou d'Hercule ; l'histoire d'Adonis, & celle de Télèphe & de Parthénopée.

Ariane, fille de Minos, second Roi de Crète, qui comprend l'histoire de Thésée, & celle de Médée.

Sémiramis, femme de Ninus, fondateur de

l'Empire des Assyriens , qui contient l'histoire d'Atergate , Reine de Syrie.

Lamea , ou suite de l'histoire de Sémiramis , qui comprend celle de Zariadris & d'Odatis.

Dorisse , veuve de Polydecte , Roi de Lacédémone , qui contient l'histoire de Lycurgue , celle de Calciope , & celle du jeune Ninus & d'Ériphile.

Tarpeia , sous Romulus , premier Roi de Rome , qui comprend l'histoire de Rhéa-Sylvia.

Callithye , Prêtresse de Junon Messénienne , qui contient l'histoire d'Épebole.

Pasiphile , courtisane de Milet , qui comprend l'histoire de l'anneau de Gygès.

Archidamie , Prêtresse de Cérès de Lacédémone , qui contient l'histoire du Prince Gorgus.

Les trois derniers volumes sont précédés d'un Avertissement , qui rend compte des motifs qui ont empêché l'Auteur de distinguer , par des Notes , les vérités historiques des ornemens de galanterie , & qui y supplée par des observations relatives aux histoires contenues dans les trois premiers volumes. Il a ajouté à celles que renferment les trois derniers , des Notes historiques , pour les endroits qu'il a cru en avoir besoin. Ces histoires sont :

Dorique , sous Psammis , Roi d'Egypte , qui contient l'histoire de Charaxe.

Sapho , qui comprend l'histoire de Phaon.

Géganie , sous le vieux Tarquin , cinquième Roi de Rome.

Phia , sous Pisistrate , tyran d'Athènes.

Rhodope , esclave Thracienne.

Phédime , sous Cambise , Roi de Perse , qui contient l'histoire de la Princesse Aristone , de Darius Hystaspide , de Phédime , & du Prince Smerdis ; & celle de Nitetis , fille d'Apriés , ancien Roi d'Egypte , & de Filosonte , frère de Policrate , tyran de Samos.

Leona , courtisane d'Athènes.

Tullie , fille de Servius-Tullius , sixième Roi de Rome.

Percalé , fille de Chylon , sous Cléomène & Démarate , Rois de Lacédémone.

Anytis , fille de Darius Hystaspide , troisième Roi de Perse , qui comprend l'histoire de Gigée & de Métiochus.

Artemise , première Reine d'Halicarnasse , qui contient l'histoire de Thémistocle , d'Aristide & de Stésilée.

Les bornes que nous sommes obligés de nous prescrire , ne nous permettant pas de nous étendre

dans notre extrait , autant que cette multitude d'objets sembleroit l'exiger , nous nous contentons de faire connoître les sujets principaux.

La première histoire est celle d'Io , Prêtresse de Junon d'Argos. Ce n'est pas la fille d'Inachus , mais la fille d'Iasus , fils de Triopas , & nièce de Crotopus ; qui , après la mort d'Iasus , son frère , usurpa le trône d'Argos. Dans la crainte qu'on ne se servît du nom d'Io pour le renverser du trône , il la nomma Prêtresse de Junon . Io étoit la beauté même ; mais simple & crédule. Crotopus avoit un fils , encore enfant , & deux filles. Messène quitta son père , suivit Policaon , jeune Arcadien , son amant , qui la conduisit dans le Péloponèse , où il fonda une ville du nom de la Princesse , & l'épousa. Crotopus mit toute sa tendresse dans Psamathe , sa seconde fille ; mais bientôt elle déclara qu'elle étoit grosse d'Apollon. Le Roi qui n'étoit pas crédule , renferma Psamathe , & dès qu'elle fut accouchée , il fit dévorer l'enfant par des chiens. Cette inhumanité révolta les Argiens , persuadés que cet enfant étoit le fils d'Apollon :

ce qui les confirma dans cette idée , fut un monstre qui dévasta leurs campagnes, & dévora leurs enfans ; le monstre fut tué par Corèbe , jeune & brave Mégarien. Crotopus respiroit à peine, que la plus terrible peste vint ravager ses Etats ; Corèbe fut envoyé à l'Oracle de Delphes , qui lui ordonna de prendre le trépied sacré, & de le porter jusqu'à ce qu'il lui tombât des mains ; il lui échappa sur le Mont de Géranie, où un nouvel Oracle lui ordonna de bâtir un temple ; Corèbe obéit, & se retira dans le temple ; la peste cessa ; Crotopus se crut encore tranquille : mais Io déclara à son tour que, depuis six mois elle avoit eu les caresses de Jupiter, & qu'elle étoit grosse. Crotopus dissimula, il feignit de donner dans cette fable, comme le reste du peuple ; il donna des gardes à la Prêtresse, pour la mettre à couvert des jalouses fureurs de Junon.

Quelque - temps avant qu'elle dût accoucher, un beau vaisseau Phénicien parut dans le port d'Argos ; toute la ville alla le voir. On inspira la même curiosité à la Prêtresse ; quand elle en eut visité les dehors, le Capitaine l'engagea d'en voir l'intérieur, & dans le temps qu'elle l'ad-

miroit, le navire sortit du port. Io s'en aperçut, mais il n'en étoit plus temps; le Pilote répondit à ses gémissemens; qu'elle étoit au pouvoir de Junon; que cette Déesse irritée lui avoit commandé d'éloigner pour toujours sa rivale d'Argos. Io tombe évanouie entre les bras d'Egine. Elle invoque en vain Jupiter; épuisée de fatigue & de douleur, elle s'assoupit, & s'éveille deux heures après, en s'écriant qu'elle a vu Jupiter en songe, qu'il lui a promis son secours, qu'il l'a fait monter sur son char, qu'il lui a montré les États dont le fils qu'elle porte doit être le maître; &c. Egine profite de ce calme pour l'entretenir de contes qui l'amuse.

Elle raconte à Io l'histoire de Narcisse & d'Echo. Narcisse dans cette histoire ne meurt point amoureux de lui-même; mais en voyant dans l'onde, son image si ressemblante à celle de Céphise, son amante & sa sœur, morte depuis peu, qu'il se consume en regrets, & qu'il expire dans les bras d'Echo, l'amie de Céphise, & l'amante rebutée de Narcisse.

Cependant les émissaires de Crotopus ne pouvant se résoudre à donner la mort à Io, la font descendre dans une chaloupe,

& l'abandonnent au caprice des mers. Un vent favorable la jette sur une côte inconnue. Crotopus avoit persuadé aux Argiens, désolés de la perte de la Princesse, qu'elle étoit au pouvoir de Junon, & qu'il falloit l'appaiser. Il ordonne un pompeux sacrifice, & tandis que le temple de Junon retentit des gémissemens du peuple, un inconnu paroît dans l'assemblée, il demande le sujet de leurs pleurs ; on le lui dit, il s'écrie, Ô MA CHÈRE Io ! & sort, vole vers le port, monte sur un vaisseau, met à la voile, & prend la route de Phénicie, d'où est venu le vaisseau qui ravit la Prêtresse.

Dans sa douleur, il se renferme avec Pyrène, qu'il avoit pris en Grèce à son service. Télégone (c'est le nom du jeune homme) raconte à Pyrène qu'il est du sang Impérial d'Egypte ; il fait l'histoire de cette Monarchie, de ses mœurs, de ses arts, de sa religion ; il raconte comment il étoit devenu amoureux d'Io, comment il avoit profité de la crédulité des Argiens & de la Prêtresse de Junon, même au sujet des amours d'Apollon & de Psamathe ; comment il s'étoit introduit dans sa chambre & dans son lit, à

l'aide de Manto, & pendant un orage, en lui persuadant que Jupiter qui l'adoroit, venoit à son secours ; comment il s'étoit manifesté à elle, & avoit continué de la voir sous le nom de ce Dieu ; comment il lui avoit persuadé de cacher leurs amours, comment enfin il l'avoit quittée pour aller en Egypte, & en ramener un vaisseau, prenant son anneau, & lui laissant le sien. C'étoit peu de jours avant son retour qu'lo avoit été enlevée.

Cependant l'infortunée Io arrive auprès d'un temple, le Grand-Prêtre s'attendrit sur son sort, qu'elle ne peut faire entendre que par signes, il la conduit à la Prêtresse ; Io est frappée d'étonnement de la ressemblance qu'elle lui trouve avec Télégone ; ce malheureux amant, après tant d'exactes & d'inutiles recherches, reprenoit le chemin de l'Egypte, racontant à Pyrène l'histoire mythologique des Dieux de son pays, de Typhon, d'Isis & d'Osiris.

Io accoucha d'un fils, & fit signe qu'elle souhaitoit qu'on l'appelât *Epaphus* ; à ce nom, la Prêtresse d'Isis fut frappée d'étonnement ; ce nom étoit particulier à l'Egypte. Io se rétablit, l'amour de son fils

lui fit aimer les soins qu'on prenoit d'elle. La Prêtresse d'Isis s'y attachoit de plus en plus : un jour qu'après une tempête elles étoient sur le bord de la mer, elles virent un étranger qui s'avançoit vers elles; Io reconnut que c'étoit un Grec, & tressaillir de joie; en effet, c'étoit Pyrène qui croyoit son maître enseveli sous les flots; leur vaisseau avoit été brisé. Il leur raconte que son maître cherchoit la Prêtresse de Junon, que jamais il ne fut d'amant plus tendre ni plus malheureux. Io ne conçoit point quel peut être cet amant, & proteste qu'elle n'en eut jamais d'autre que Jupiter; Pyrène lui explique cette énigme. Elle voit qu'un mortel a abusé du nom de Jupiter pour la déshonorer; elle s'évanouit, & pendant qu'on la secoure, on apperçoit de loin dans la mer, un homme qui tâchoit de gagner la terre sur une planche; la Prêtresse d'Isis envoie à son secours, & bientôt Télégone paroît sur le rivage; il embrasse sa sœur, sans appercevoir encore Io, dont il déplore la perte. Mais Io revenue de son évanouissement, restoit immobile d'étonnement & de honte. Télégone l'apperçoit, il vole vers elle. Après lui avoir reproché son sa-

crilége & l'abus qu'il a fait de sa foiblesse, lo oublie tout dans les bras de l'amour & de l'hymen. Le nom d'Io devint si cher aux sujets de Télégone, qu'ils lui dressèrent des autels après sa mort, & que son nom fut confondu avec celui d'Isis.

La seconde histoire est celle de Dio ou CERÈS, Reine de Sicile. Ce n'est point ici le Dieu des Enfers qui enlève Proserpine; c'est Aidonnée, Roi des Molosses, que ses mines rendoient le plus riche des Princes; mais bizarre, & croyant se rendre redoutable en prenant le nom de Pluton, en donnant celui de Cerbère à un dogue monstrueux, & en appelant Achéron un fleuve qui traversoit ses États. Dans le temps que Cérès élevoit sa fille Perséphone dans la ville délicieuse d'Enné, que tous les Princes de son âge venoient admirer ses appas, & qu'Alphée soupироit pour Aréthuse, l'une de ses filles; Aidonnée, rebuté par toutes les Princesses de la Grèce, envoya en Sicile Ascalab, son favori, pour savoir si Perséphone étoit aussi belle qu'on le publioit, & pour tâcher de l'enlever. Jason étoit venu à la Cour de Cérès avec Ascalab; Dio s'enflamma

flamma pour lui ; c'étoit le plus bel homme qu'on eût encore vu dans la Sicile : mais Jasion insensible à l'amour de Cérès, brûla pour Aréthuse. Cependant, il feignit d'aimer la Reine, pour traverser son rival. Il persuada à Cérès que l'exemple des amours d'Alphée & d'Aréthuse, pouvoit être contagieux pour Persephone, & Cérès les traversa de toute sa puissance. Jasion conçut le projet d'enlever Aréthuse ; il le confia à Ascalab, qui se chargea du succès. Je feindrai, dit-il, d'en être amoureux ; je la demanderai à la Reine ; & sur le refus d'Aréthuse, vous engagerez Dio à consentir que je l'enlève. Ascalab se conduisit en conséquence ; il fait approcher les vaisseaux d'Aidonée : la Reine trompée par Jasion, croit qu'il ne s'agit que de l'enlèvement d'Aréthuse, mais au jour marqué, les deux perfides enlèvent Aréthuse & Persephone ; le char sur lequel Jasion conduisoit Aréthuse au vaisseau, rompt, & Jasion est obligé de fuir seul. La Reine ignore où l'on a conduit sa fille ; on ne trouve même plus Aréthuse ; Alphée parcourt la Sicile pour la chercher, & va consulter l'oracle de Tiresie, qui le renvoie au bord d'une fontaine qui

porte le nom d'Aréthuse, & qui est au milieu de la mer; en effet, Aréthuse s'étoit retirée dans une Isle auprès d'une fontaine, à laquelle elle avoit donné son nom; c'est là qu'il la retrouve.

Triptolème, chez qui Cérès étoit arrivée, la disposa à consentir au mariage, d'Aidonnée avec sa fille, à condition qu'elle passeroit six mois avec sa mère, & six mois avec son mari. Persephone apprit qu'Alphée avoit retrouvé son Aréthuse. Dio les fit venir, & fut témoin de leur union.

La troisième Histoire est celle de Cybèle, Princesse de Phrygie, qui, non contente d'avoir pleuré la mort d'Atys sur le Mont Ida, parcourut l'Orient, suivie de son fidèle Marfyas, perça jusques en Arabie, & alla cacher sa douleur à Nyse. Ce fut-là que Jason, qui cherchoit à se guérir de l'amour dont il avoit brûlé pour Aréthuse, rencontra Cybèle & Marfyas. Prince aveugle sur tous les défauts de Cybèle, qui ne l'accompagnoit pas dans la vue de s'en faire aimer, mais qui l'aimoit pour elle-même; il ne songeoit qu'à la préserver de sa propre fureur. Un jour Marfyas, qui l'avoit quittée un moment,

s'étant assis à l'ombre, y rêvoit à son amour & aux chagrins de Cybèle, lorsqu'il entendit soupirer à côté de lui; c'étoit un inconnu qui se plaignoit de ses malheurs; c'étoit Apollon, non le Dieu des vers, mais un Roi d'Arcadie chassé de ses États, qui raconte ses amours infortunées avec la perfide Daphné: car dans ce récit Daphné aime Leucippe, qui s'introduit auprès d'elle & dans son cœur, sous l'habit de fille, qui l'a préparée ensuite à recevoir l'aveu de son artifice, par le récit du miracle que les Dieux opérèrent en faveur d'Iphis, dont ils changèrent le sexe, & qui épousa l'anté, dont, auparavant, elle étoit l'amie; mais Leucippe, déçue par les compagnes de Daphné, est mise en pièces & jetée dans le Pénée. Apollon n'en est pas plus heureux; Daphné le suit. Un jour qu'il la suivoit, & qu'elle cherchoit à lui échapper, elle tomba dans le fleuve, & un beau laurier parut sur le rivage.

Apollon & Marsyas s'entretenoient de leurs aventures, lorsqu'ils virent au loint une femme qui combattoit un lion énorme; ils accoururent & font témoins de sa victoire; ils approchent encore, & Apol-

lon reconnoît Cyrène qui l'aimoit, qui, si souvent, avoit voulu le guérir de son amour pour Daphné, & qu'il avoit laissée en Thessalie. Le désespoir d'un amour rebuté, l'avoit engagée à se consacrer à Diane; elle espéra, en retrouvant Apollon à Nyse, qu'il l'aimeroit enfin: mais Apollon vit Cybèle, & il oublia Cyrène & Daphné pour elle. Ainsi, Marsyas eut pour rivaux, le souvenir d'Atys, Jasion, que Cybèle aimoit, & Apollon condamné à soupirer encore d'un amour inutile. Ce malheureux amant engage le fidèle Marsyas à lui conter les aventures de Cybèle, fille de Méon, Roi de Phrygie, exposée, en naissant, par son père, sur le Mont Cybelus, nourrie par une lionne, enlevée par des femmes qui prirent soin de son éducation, adorée de tous les Bergers dès que sa beauté éclata, du nombre desquels étoit Marsyas, qui avoit abandonné la Cour pour la vie champêtre; mais qui, malgré ses talens pour la musique, que Cybèle cultivoit, se vit préférer Atys. L'amoureux Marsyas devint leur confident, jusqu'à ce que Cybèle, rencontrée & reconnue par le Roi de Phrygie, son père, jalouse de Sangaride, qui cher-

choit à consoler Arys de son absence , la poignarde aux yeux de son amant , qui , lui-même , est secrètement poignardé par les ordres du Roi. Marfyas raconte comment Cybèle , fuyant le palais de son père , revient sur le Mont Cybélus , suivie de lions dont elle avoit sucé le lait , entraînant après elle Marfyas , & faisant retentir l'Asie de ses regrets de la perte d'Arys.

Cybèle , amante de Jasion , parvient à brouiller Apollon & Marfyas , pour se défaire de l'un & de l'autre ; Apollon fit des railleries publiques sur la Hûte de Marfyas , & Marfyas se moqua de la cithare d'Apollon ; ils se défièrent , & il fut convenu que celui qui seroit vaincu , renonceroit pour toujours à Cybèle ; Apollon est vainqueur , mais la Princesse refuse d'être le prix de sa victoire , & veut que Marfyas l'accompagne par-tout ; Apollon fait enlever Marfyas , qui périt dans les supplices. Cybèle , feignant d'être irritée contre Apollon , fuit de Nyse avec Jasion , & enfin , Apollon se rend à l'amour de Cyrène , qui devint mère d'Aristée.

La quatrième Histoire est celle de Vénus , courtisane Cyprienne. Anchise étoit

venu en Épire, chercher des consolations auprès d'Orphée. Un jour qu'il alloit le joindre dans un bois, il l'aperçut avec une femme de la plus grande beauté, qui fuit à l'approche d'Anchise; c'étoit Vénus, qui prioit Orphée de rappeler Adonis du séjour des ombres. Il est prêt à faire à Anchise l'histoire de Vénus, lorsque Thestor vient, à son tour, implorer le secours d'Orphée contre le courroux des Dieux; il lui raconte son histoire, & celle de Leucippe & de Théonoé, ses filles. Elles avoient été recherchées par deux étrangers, & Thestor s'étoit opposé à ces amours. Théonoé, bien-tôt après, fut enlevée par des pirates; il s'exile de sa patrie pour la chercher; est jeté, par une tempête, en Carie, & arrêté par le tyran Icara. Théonoé avoit été vendue à ce Roi qui l'aimoit éperdûment, mais elle avoit conservé son innocence. Cependant, Leucippe n'apprenant point de nouvelles de Thestor, son père, se déguise en Prêtre d'Apollon; parcourt la Grèce & l'Asie, & vient à la Cour d'Icara. On ne parloit que de la beauté du jeune Prêtre; Théonoé qui ne reconnoît point sa sœur, en est éprise; Leucippe est indignée de sa passion, &

Théonor, furieux de son dédain, la fait charger de fers. Elle fait chercher dans les prisons un esclave pour arracher la vie au Prêtre d'Apollon, & c'est Thestor qui est choisis on l'arme d'un poignard. D'abord il ne reconnoît point Leucippe; il se nomme, & Leucippe est dans ses bras, Théonor impatiente, vient elle-même presser l'exécution de ses ordres. Elle découvre qu'elle a armé son père contre sa sœur. Ils s'embrassant, brisent leurs fers, & vont en Épire pour expier le crime de Théonor.

Cependant, Anchise rencontre Vénus; à sa vue, il oublie Esione; & Vénus, en voyant Anchise, suspend ses regrets pour Adonis. Anchise lui raconte que prêt à épouser la fille de Laomédon, Alcide qui vint à Troyè, le força de la donner à Talamon, Prince de Salamis. Il trace à Vénus le caractère de cet Alcide, à qui les sermens les plus sacrés ne coûtent rien à violer, infidèle, cruel, & versant sans pitié le sang de ses amis; plein d'un courage féroce; emporté, colère, livré à des accès de phrénésie. C'est dans un de ces accès qu'il jeta au feu les enfans qu'il avoit eus de Mégare, & ceux d'Yphicle,

son père; il tua Iphye, son meilleur ami, & Leprée, qui se vançoit d'avoir mangé un bœuf plutôt qu'Alcide, le plus redoutable des buveurs, &c.

Cependant, Anchise se sent enflammé pour Vénus; il en fait confidence à Orphée, qui, charmé de cette passion naissante, veut la servir; il lui raconte l'histoire de cette Belle & d'Adonis. Vénus étoit fille d'un Marinier, d'une beauté parfaite, & d'un esprit enchanteur. Cynire, Roi de Chypre, inconsolable de l'amour incestueux de Myrrha, vit Vénus & l'aima; il la tira de l'obscurité où sa fortune la retenoit: mais Vénus se bornoit à la reconnoissance; sa modestie ne lui permettoit pas d'autres sentimens. Cependant, elle vit par hazard Adonis, un simple Berger, & elle brûla pour lui. Ils eurent plusieurs entretiens secrets; Vénus le fit venir à Paphos, lui fit prendre d'autres habits, & l'introduisit dans son palais par une porte secrète. Elle résolut de quitter Chypre avec lui, lorsque Cynire lui proposa de l'épouser: elle refusa sa main, sous prétexte de la différence de leur état. Odis, Prince de Thrace, soupiroit pour Vénus, qui rejetoit ses

vœux ; le Prince féroce & jaloux , découvrit l'amour de Vénus pour Adonis , & en informa Cynire , qui en fait à Vénus les plus tendres reproches : songez , Seigneur , lui dit-elle , au rang dont vous m'avez tirée ; songez que je ne dois cet honneur qu'à ma funeste beauté ; la sienne a fait sur moi ; ce que la mienne a fait sur vous ; elle m'a tout fait immoler à l'amour qui m'a séduite. Cynire rend Vénus à son premier état , lui fait donner des habits d'esclave ; il rend à Adonis ses habits de Berger , & les fait conduire l'un & l'autre aux lieux où ils s'étoient rencontrés : mais le Thrace ne se contente point d'un supplice si doux ; il poignarde Adonis. Cynire , toujours amoureux , craint que Vénus ne lui impute cette mort ; il se justifie ; il apprend qu'Adonis est le fruit de l'amour incestueux de Cynire & de Myrrha. Le Roi est au désespoir ; & Vénus , seul objet des vœux du père & du fils , mêle ses larmes aux siennes. Tel est le récit d'Orphée.

Anchise brûloit pour Vénus ; mais elle ne voulut s'expliquer que lorsqu'Orphée lui auroit fait voir l'ombre d'Adonis. La cérémonie étoit prête , lorsqu'Anchise

rencontra en sortant de chez Orphée deux jeunes étrangers, l'un d'eux vient expier deux crimes qu'il a été sur le point de commettre ; peu s'en est fallu qu'il n'ait été sur le point d'épouser sa mère, & de la tuer ensuite. C'est Thélephe qui lui raconte les amours d'Augé sa mère, & d'Alcide, d'où Téléphe naquit ; Augé étoit Prêtresse de Minerve, qui affligea Egée d'une peste horrible. Alcide, père d'Augé, fit exposer la mère & le fils aux bêtes sauvages. Téléphe fut nourri par une biche. Augé en cherchant des fruits sauvages, vit une femme mourante qui venoit d'accoucher d'un fils ; c'étoit Atalante, compagne de Diane, qui ayant cédé à son penchant pour Méléagre, vaincu le monstre de Calydon, causa la mort de la cruelle Althée, mère de Méléagre, qui les vengea en consumant le fatal tison à la durée duquel étoit attachée celle de ce Prince ; déposa en expirant entre les mains d'Augé, le fruit de ses amours. Ce fils, qu'Augé appela Parthenopée, fut élevé avec Téléphe ; c'est l'autre étranger, compagnon de sa fortune. Augé leur fut enlevée par l'ordre d'Alce son père. Elevés par des Bergers, Téléphe & Parthenopée partirent

à l'âge de vingt ans , du mont Parthénus ; ils vouloient connoître leurs parens ; en passant par Mycènes , ils virent Leucippe & Théonoé. Désespérés du refus de leur père Thestor , ils allèrent en Mœsie ; le Roi Teuthras avoit promis sa fille à celui qui le délivreroit d'Idas , Prince rebelle , qui le menaçoit de lui ravir sa couronne ; Télèphe vainquit Idas. Teuthras le conduisit chez sa fille , il l'épouse ; mais introduit dans l'appartement de la Princesse , elle lui déclare qu'elle s'est vouée à un éternel célibat , & le menace de lui arracher la vie. Un dragon sorti de la terre , se mit entr'eux , & Télèphe indigné des mépris de cette Princesse , étoit sur le point de la tuer ; un sentiment inconnu le retint. Au nom de Télèphe & du mont Parthénus , qu'il prononça , sa mère le reconnut ; Alce l'avoit fait conduire en Mœsie , & Teuthras l'avoit adoptée. Toujours amoureux de Leucippe & de Théonoé , ils revenoient à Mycènes ; ils ne se font détournés que pour se faire expier par Orphée. Anchise leur apprend qu'ils vont revoir Thestor & ses filles. Mais Théonoé ne voulut point donner à l'amour un cœur profané par une flamme

incestueuse , Thélèphe ne put la faire revenir de sa résolution , & Parthénopée fut seul heureux ; Téléphe épousa dans la suite Laodice , fille de Priam.

Anchise épousa Vénus , qui revenue du sommeil où Orphée l'avoit plongée , avoit vu Adonis la dédaigner , & à qui les Dieux avoient montré le tableau des destins & de la postérité d'Anchise.

Le second tome renferme l'histoire d'ARIANE , fille de Minos. Thésée , choisi pour conduire le tribut des sept jeunes garçons & des sept jeunes filles , qu'Athènes s'étoit soumise de donner tous les ans à la Crète , voit Ariane , en devient amoureux ; & Dedale , qui veut cimenter la paix entre la Crète & l'Attique , par le mariage de la fille du Roi avec Thésée , engage celui-ci à lui raconter l'histoire de ses amours , qui se trouve mêlée avec celle de ses victoires. Ariane répondoit aux feux de Thésée ; mais Périclès , pour qui ce Héros avoit témoigné de l'amour , essaye vainement de traverser ses progrès à la Cour de Minos. Le Roi le met à différentes épreuves. Thésée épouse secrètement Ariane avant d'aller combattre Taurus ; l'Auteur suppose que Taurus

est l'amant de Pasiphaë, & que c'est la jalousie de Minos qui donne ce rival à combattre au fils d'Égée. Thésée tue Taurus; Périclès & Pasiphaë s'unissent pour prendre le vainqueur. Il est enfermé dans le labyrinthe. Ariane grosse, implore le secours de Dédale; Thésée en reçoit le fil qui le délivre, & part avec Ariane. Églé, les premières amours de Thésée, apprenant ses dangers, voloit à son secours, déguisée en homme; dans le vaisseau qui la portoit étoit Médée, qu'Égée avoit voulu épouser, & qui avoit tenté d'empoisonner Thésée, lorsque pour la première fois il parut à Trésène. Médée, trompée par le déguisement d'Églé, veut engager Doripe à lui parler pour elle, & lui raconte son histoire; elle est dépouillée du merveilleux de la mythologie: la mort & la résurrection d'Alceste n'y sont qu'un effort généreux de l'amour conjugal, qui n'est pas moins intéressant que la fiction. Ce n'est point Médée qui égorge ses enfans; mais contrainte de fuir après s'être vengée de Créon, de Jason & de Créüse, ses enfans sont mis en pièces par les Corinthiens. Églé n'échappe aux fureurs de Médée, qu'en se glissant le long du vaisseau

dans la chaloupe , & en se livrant aux flots qui la portent dans une Isle voisine. Elle avoit pris les habits d'un Pêcheur ; étrangère en ces lieux , elle cherche à s'éclaircir ; elle voit deux femmes qui prenoient le frais à l'ombre d'un plane : c'étoit l'infortunée Ariane , que Thésée n'a point abandonnée volontairement ; mais les vents ont emporté son vaisseau vers Athènes. Ariane se croit trahie , elle apprend bientôt après la mort de Minos , étouffé dans un bain par l'ordre de Cocale , Roi de Sicile , & elle meurt de ses chagrins ; Thésée arrivoit dans l'Isle de Naxe au moment où Ariane expire. Eglé le sauve de son désespoir.

A l'histoire d'Ariane succède celle de SÉMIRAMIS. Sa naissance , dit l'Auteur dans la Préface , fut sans doute obscure ou illégitime , puisqu'on supposa qu'elle étoit fille d'une Déesse (Astarté). Mais son mariage avec Menon , son arrivée au siège de Bactres (qu'elle prit déguisée en Officier) , & son second mariage avec Ninus (charmé de sa valeur & de sa beauté funestes à Menon) sont des faits attestés par Diodore ; c'est sur la foi de cet Historien que j'ai peint le caractère de cette

Princesse, que j'ai parlé de ses prodigieuses armées, de ses conquêtes, de ses victoires, de ses défaites, de son luxe pour les bâtimens, des travaux incroyables qu'elle fit faire pour l'embellissement des principales villes de l'Orient, du penchant effréné qu'elle eut pour l'amour. Il lui en coûta la vie, pour avoir aimé Ninias son propre fils. Ici elle le fait élever loin de la Cour, au milieu des femmes, dans l'ignorance même de son sexe, avec Belochis, qu'il devoit épouser un jour, & qu'il croyoit du même sexe que lui. Lorsque ses sens parlèrent, on les sépara; Ninias s'échappe, va à Babylonne, parvient à découvrir la Princesse, & tandis qu'ils sont ensemble dans le tombeau de Ninus, Semiramis, qui aime Ninias, sans savoir que c'est son fils, veut poignarder sa rival. Ninias détourne le coup, frappe Semiramis, qui en mourant apprend qu'elle est sa mère. Les épisodes de cette histoire sont les amours de Pyrame & Thibbé, traversés par Semiramis, amoureuse de Pyrame, & un conte que la gouvernante de Ninias lui fait, & qui lui donne des soupçons sur la différence des sexes.

L'histoire de DORISSE, veuve de Polydecte, Roi de Lacédémone, offre un abrégé de l'histoire de Sparte & de l'Assyrie, jusqu'à sa chute sous Sardanapale. Celle de Lycurgue toujours poursuivi par la cruelle Dorisse, en haine de ce qu'il avoit refusé d'écouter l'amour de cette femme hardie, qui pour lui livrer le trône de Lacédémone, lui avoit proposé de faire périr dans son sein même le fils de Polydecte, frère du Législateur. Les contrastes qu'offrent le luxe & la mollesse de la Cour d'Assyrie avec l'austérité des mœurs Lacédémoniennes, la foiblesse & la lâcheté de Sardanapale, avec la sagesse & le courage de Lycurgue, sont amenés par des événemens auxquels la méchanceté de Dorisse donne lieu. Elle fait enlever l'épouse de Lycurgue, qui se trouve dans le sérail du voluptueux Roi d'Assyrie, & où elle devient mère du second Ninus, qui rétablit Ninive, & qui épouse Eriphile, fille de Dorisse, & son premier enfant, qu'elle avoit fait disparaître, pour faire croire que Polydecte n'en auroit point. Mérope, une inconnue que Thalès fait passer pour sa nièce, & qui devient l'épouse de Charilaüs, Roi de Sparte, se

trouve la fille de Lycurgue , & de cette épouse que Dorisse lui avoit enlevée. C'est une des histoires de ce Recueil , qui demande le plus d'indulgence pour les invraisemblances.

L'Histoire de TARPEIA est celle des premiers établissemens des Romains. Romulus envoie des Ambassadeurs à Tarrus , Roi des Sabins , qui alloit unir à Aëron , Herfilie sa fille ; Romulus se déguise , se mêle aux Ambassadeurs , voit Herfilie & en devient amoureux ; un orage lui fournit l'occasion de se déclarer sans se faire connoître. De retour à Rome , il trouve un temple souterrain , où le Dieu des *Conseils* l'avertit de recourir à l'oracle Tarpeia ; ne sachant où étoit cet oracle , Romulus rencontre une vestale , à qui le Dieu *Confus* avoit ordonné en songe , de recourir à l'autel d'un Dieu souterrain ; elle ne fait où le trouver , & Romulus le lui indique. En sortant du temple , elle ordonne à Romulus de la part du Dieu , de faire à Confus des sacrifices solennels , & d'y inviter les peuples voisins , qui lui livreront leurs filles. Cette vestale est Tarpeia. Romulus exécute les ordres du Dieu ; chaque Romain doit garder la Sa-

bine dont il s'emparera. Herfilie se trouve la proie d'Hostilius. Elle ne veut ni de son ravisseur, ni de Romulus; elle demande d'être renvoyée à Tatiüs; Romulus la laisse libre & l'affranchit du pouvoir d'Hostilius; peu-à-peu elle trouve Romulus moins coupable; elle apprend l'histoire de sa naissance, on lui raconte celle de *Rhêa-Sylvia*, qui fait le premier épisode. Le rétablissement de Numitor & la chute d'Amulius, par Rémus & Romulus. Les amours de *Rhêa-Sylvia*, fille de Numitor avec Quirinus, & ceux d'Egeste, frère de Rhêa pour Aurho, fille d'Amulius, qui le fait assassiner. Les fourberies du tyran pour rendre coupable Silvia consacrée à Vesta, & la déshonorer; l'explication de la fiction de la louve qui nourrit les enfans de Quirinus & de Silvia; l'un assassiné par Amulius, l'autre renfermé dans une obscure prison. Ce récit & son penchant, déterminent Herfilie en faveur de Romulus; mais Hostilius la réclame, la division de ces deux Romains est prête d'éclater; Herfilie & Romulus se sacrifiant à la paix, Hostilius épouse Herfilie; Tarpeia, pour se venger du dédain de Romulus qu'elle

aimoir, suscite la guerre entre les Romains & les Sabins, livre la citadelle à Tatiüs. Hostilius périt dans le combat ; sa veuve, accompagnée des Sabins, se jette entre les combatans, concilie les deux peuples, & enfin épouse Romulus.

L'histoire de CALLYTHIE, Prêtresse de Junon Messénienne, renferme les principaux événemens des guerres des Messéniens & des Spartiates : jamais peuples ne furent plus animés les uns contre les autres ; jamais l'amour de la patrie & de la liberté n'a produit des actions plus mémorables. Aristodeme & Lisisque avoient chacun une fille, Nitoclée & Elope, liées par l'amitié la plus tendre ; Lisisque ne put se défendre d'un amour criminel pour Elope ; Aristodeme en devint amoureux ; Epébole, attaché au culte des Dieux, s'enflamma pour Nitoclée, quoiqu'il eût depuis long-temps un commerce secret avec Callythie, Prêtresse de Junon, également dissimulés & dangereux l'un & l'autre. Epébole, n'osant se déclarer, imagine de marier Nitoclée à Isander, jeune ambitieux, aussi pervers que lui, afin qu'Isander lui livrât sa femme. Callythie qui ignore les motifs d'Epébole se charge

de conduire le mariage d'Isander ; elle en parle à Eroe qui le propose à Nitoclée ; celle-ci qui savoit qu'Aristodeme son père aimoit son amie, y consentit, si elle vouloit consentir à son tour à devenir sa belle-mère. Ces deux jeunes filles , la sageffe même , & qui ne connoissoient que leurs devoirs , se donnèrent mutuellement leur parole ; mais Lisisque , qui cachoit les sentimens qu'il éprouvoit pour sa fille , la refusa à Aristodeme , & tous les projets furent renversés. Aristodeme , qui se méfioit d'Isander & d'Epébole, propose à sa fille, Alcidamide , jeune homme plus digne de Nitoclée , qui enfin goûta le plaisir d'aimer & d'être aimée ; Archidame , fils de Théopompe , Roi de Lacédémone , déguisé , visitoit la Messenie , il vit Eroe , & en devint amoureux , elle ne fut point insensible à son amour ; mais comment épouser le fils du Roi d'une Nation ennemie ? Ce n'est pas qu'il ne se flattât de porter les Lacédémoniens à la paix ; mais la guerre devint plus vive que jamais. Archidame fut pris dans un combat par Aristodeme même. Il reconnut que c'étoit ce même étranger pour lequel il s'étoit intéressé. Epébole & Isander accusent

Aristodeme de s'être vendu aux Lacédémoniens & de n'avoir refusé Nitoclée à ce dernier, que pour la faire épouser à Archidame; ils accusèrent aussi Nitoclée. Epébole mit tant de chaleur dans son accusation, que Callithye ne douta point que Nitoclée ne fût sa rivale. Elle gagne un Prêtre qu'on envoie à Delphes, consulter l'oracle. On le fit parler au gré de la Prêtresse. L'Oracle portoit, qu'une fille du nom d'Epyte, qui n'eût jamais connu d'époux, pourroit seule apaiser les Dieux par sa mort. La Prêtresse devoit faire tomber le sort sur Nitoclée, mais il tomba sur Erobe; Epébole aussi-tôt déclara qu'Erobe n'étoit point fille de Lisisque, ni de la famille des Epytes; dans ce moment on annonce qu'Archidame a fui de prison, on en fait un crime à Aristodeme, qui, pour se justifier, offre sa fille en sacrifice, Isander s'y oppose, & la réclame pour son épouse; Nitoclée préfère d'être immolée. Isander ose dire qu'elle est grosse de lui; le père proteste qu'elle est innocente, saisit un poignard, en frappe Nitoclée dans son enthousiasme, & le peuple poursuit & déchire Isander. Cet événement plongea dans l'amertume Aristodeme, Alci-

damide & le perfide Epébole qui avoit aggravié l'esprit de ce père infortuné, & qui s'étoit privé pour toujours de Nitoclée. Eropé étoit accablée de tristesse. Lisisque veut savoir de qui donc Eropé étoit fille; le scélérat Epébole pressé par ses remords, lui apprend qu'elle est née de ses amours avec Callythie, & lui découvre une suite horrible de forfaits. Il raconte que Théone, femme de Lisisque, désespérée de n'avoir point d'enfans, avoit feint d'être grosse, & que lorsque la Prêtresse accoucha, elle fit passer Eropé pour sa propre fille. Lisisque, assuré qu'il n'est point le père d'Eropé, veut l'épouser, & la soustraire à l'amour d'Aristodème; il ignoreoit l'intelligence de sa fille avec Archidame, & il la conduit à Lacédémone. Euphaïs, Roi de Messénie, est tué dans un combat. Aristodème est élu. Archidame craint un rival couronné: Eropé ne fait des vœux que pour la patrie, malgré son amour pour le Prince de Messénie, qu'Aristodème a tué dans le combat sans le connoître. Les regrets d'Eropé ouvrent enfin les yeux à Lisisque; il lui reproche sa naissance & son ingratitude, & lui laisse le choix ou de la honte ou de la main. Eropé se dé-

vre du tyran en se donnant la mort. Liliſque s'enferme dans le tombeau d'Erope, réſolu d'y périr ; quelques ſoldats Meſſéniens y vont par curioſité , enlèvent Liliſque & l'amènent à Ithome. Il eſt accuſé de trahiſon , Ariſtodème doit prononcer ſon jugement ; Epébole & Callythie ſollicitent ſa mort ; Liliſque dévoile devant les Meſſéniens, le ſecrèt de la naiſſance d'Erope ; Callythie troublée le confirme, avoue ſes prévarications ; elle a corrompu l'Oracle pour faire périr Nitoclée qu'Epébole aimoit , elle l'avoit corrompu pour cacher ſa groſſeſſe. Ariſtodème ne veut point prononcer ; mais tant de crimes le dégoûtent de la vie , il court au tombeau de Nitoclée & ſ'y poignarde. Quelques jours après Ithome fut priſe par les Lacédémoniens , & le Royaume de Meſſénie renverſé.

L'hiſtoire de PAſIPHILE eſt un tiſſu d'intrigues amoureuſes. Paſiphile , jalouſe de voir le beau Proclès livré à Bachis ; engage le Poète Archilogue de le lui mener : une partie eſt arrangée , Paſiphile uſe ſi bien du pouvoir de ſes charmes & de ſon eſprit, qu'elle rend Proclès amoureux d'elle. Archilogue brûle pour Né-

bule ; elle est de cette partie , & la beauté de Proclès fait sur elle les plus fortes impressions : elle dissimule ; mais pour ravir Proclès à Pasiphile , Néobule engage Archilogue de le ramener à Bachis par toute sorte de moyens. Archilogue conseille à Pasiphile de lui opposer les plus grands obstacles , & l'orgueil le plus altier ; Proclès , outré de dépit , va demander grâce à Bachis. Néobule , qui ne s'attendoit point à ce retour , accable Archilogue de reproches ; il la menace de sa vengeance ; elle essaye de ramener Proclès à Pasiphile , qui ayant pénétré les sentimens de Néobule , les dévoile à Archilogue , indigné de trouver un rival dans Proclès. Celui-ci brûle pour Pasiphile ; il revient à elle : mais elle ne veut lui pardonner qu'à condition qu'il lui donnera un collier , dont il avoit fait présent à Bachis. Bachis aime véritablement Proclès , « Puisqu'il ne tient qu'à » cela que vous soyez heureux , dit-elle ; » voilà ce collier , & portez-le à Pasiphile. » le. » Proclès l'accepte. Pasiphile , touchée de la générosité de sa rivale , s'unit à Bachis pour aimer uniquement Proclès.

Archilogue

Archilogue publia une satire si atroce contre Néobule & Lycambe son père, qu'ils s'étranglèrent tous deux. L'histoire de l'anneau de Gigès sert d'épisode à celle de ces amours.

Il seroit, sans doute, inutile de donner d'autres exemples du plan uniforme de l'Auteur. Il n'a point eu l'art de piquer la curiosité par des contrastes de mœurs & de caractères, ni de soutenir l'intérêt par des peintures animées des passions. Il faut que la fable ne s'écarte de la vérité que pour en orner les traits ; & l'on ne pardonne pas au Romancier d'altérer l'histoire, s'il ne sait point l'embellir.



QUATRIÈME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

ALMAHIDE ou L'ESCLAVE REINE, par
M. du plâtré, par Mademoiselle DE
SCUDÉRY.

CE ROMAN, très-intéressant, parut à Paris en 1380, en huit vol. in-octavo, & n'a été imprimé qu'une seule fois. Il est devenu très-rare. L'Abbé Lenglet (*Bibliothèque des Romans*) dit, avec raison, qu'il est formé sur le goût des Mores d'Espagne, les plus galans & les plus polis de tous les hommes.

Il fut attribué d'abord à M. de Scudéry seul; mais on sçut bien-tôt que sa sœur y avoit plus de part que lui.

Le nom de Scudéry est si connu, qu'il paroît inutile de chercher à le faire connoître, autrement que par quelques Anecdotes qui pourront ajouter à ce que nos Lecteurs en ont ouï dire souvent.

George de Scudéry, d'une famille noble de

Provence, naquit au Havre-de-Grâce, non en 1603, comme l'ont dit M. l'Abbé d'Oliver & d'autres, mais en 1601; & mourut à Paris le 14 Mai 1667, âgé de 66 ans. Il avoit épousé une Demoiselle de Normandie, dont il a eu pour fils l'Abbé de Scudéry. Il composa beaucoup d'Ouvrages, dont l'énumération seroit trop longue, & se trouve, d'ailleurs, dans Moréri. Il eut moins de mérite qu'il ne croyoit, & plus que Despréaux ne parut le croire. Ce dernier le maltraita dans ses Satires. Sa femme, qui lui survécut, & qui conservoit le souvenir des traits dont son mari avoit été blessé, crut lui avoir trouvé un vengeur. Le Comte de Bussy Rabutin avoit fait un petit Livre relié proprement en manière d'heures, où au lieu des images que l'on met dans les livres de prières, étoient les portraits en miniature de quelques hommes de la Cour, dont les femmes étoient soupçonnées de galanteries, & il avoit mis au bas de chaque portrait, un petit discours en forme d'oraison ou de prière, accommodé au sujet. Despréaux voulant rappeler ce Livre, avoit dit, dans sa huitième Satire,

Moi, j'irois épouser une femme coquette !

J'irois, par ma constance, aux affronts endurci.

Me mettre au rang des saints qu'a célébrés Bussi.

Madame de Scudéry voulut animer le Comte contre le Poète, & lui écrivit en ces termes : « ai-
 » mez-vous, Monsieur, que Despréaux ait nom-
 » mé votre nom dans une de ses Satires ! J'ai oui
 » dire que le Roi avoit demandé ce qu'il vouloit
 » dire à l'endroit où il parle de vous, & qu'on
 » lui répondit d'une manière qui vous auroit fâ-
 » ché, si vous la saviez » . . . M. de Buffi, plus
 philosophe, ou moins vindicatif que Madame de
 Scudéry, lui répondit : « l'endroit où Despréaux
 » m'a nommé dans sa Satire, fait plus contre lui
 » que contre moi. Il y a dit, *les saints qu'a cé-*
 » *lébrés Buffi*, pour dire *les cocus*, la métaphore
 » est ridicule. Pour moi, je ne vois pas que cela
 » m'ait fait ni bien ni mal, ni que la réponse
 » qu'on auroit pu faire au Roi, ait dû me dé-
 » plaire. D'ailleurs, Despréaux est un garçon
 » d'esprit & de mérite que j'aime fort. » La Dame
 insista; il s'en tint à ce qu'il avoit d'abord répon-
 du, & ne voulut pas se fâcher.

Scudéry avoit de l'amour-propre, & une viva-
 cité d'esprit Provençale, qui lui fournissoit des
 idées & des expressions quelquefois plaisantes,
 lorsqu'il avoit lieu d'en vouloir à quelqu'un. Nous
 avons lu quelque part, ou nous avons oui dire
 qu'un Comédien nommé Mondory, homme fort

épais de taille , ayant mal joué dans une des Tragédies de Scudéry , celui-ci lui fit des reproches , auxquels le Comédien répondit d'une façon choquante. Scudéry le menaça ; Mondory repliqua à la menace par le défi. Le Poète irrité s'écria , en regardant quelques Auditeurs , *ce drôle est fier , parce qu'on ne sauroit le batonner tout entier dans un jour.*

On cite de Scudéry un trait qui lui fera éternellement honneur. Nous aimons mieux avoir à le répéter , d'après quelques Écrivains , que de renouveler les plaisanteries de Despréaux & de Bachaumont , par une censure de ses défauts , ou une critique de ses talens.

Scudéry avoit dédié *Alaric* , ou *Rome vaincue* , à Christine , Reine de Suède. Cette Princesse lui destinoit une chaîne d'or de dix mille livres , à condition qu'il retrancheroit de cet Ouvrage les louanges qu'il y donnoit au Comte de la Gardie , qu'elle avoit disgracié. Scudéry osa déclarer que des présens plus riches encore , ne le détermineroient jamais à cette lâche complaisance. *Quand la chaîne d'or* , dit-il , *seroit aussi pesante que celle dont il est fait mention dans l'histoire des Incas* , je ne détruirois jamais l'autel où j'ai sacrifié. Christine ne lui donna rien.

Scudéry fut un des Auteurs dramatiques les plus féconds. Il eut beaucoup de succès, qu'il dut généralement à des choses qui ne réussiroient pas aujourd'hui. Pour se convaincre de son peu de talent pour cette sorte de composition, il n'y a qu'à lire la Critique du Cid, où il attaque ce qui a dû faire réussir la pièce, avec une bonne foi qui prouve l'absence du sentiment & du goût.

Il fut de l'Académie Française, & trouva dans le Cardinal de Richelieu, une protection proportionnée à la chaleur avec laquelle il avoit attaqué le génie de Corneille. Il fut même un des cinq qui dévouèrent leur plume à ce Ministre, & eurent souvent l'honneur de travailler d'après ses idées.

Scudéry composa plusieurs Romans avec sa sœur; mais on est persuadé que la moindre partie étoit de lui.

Madeleine de Scudéry, née, comme son frère, au Havre, en 1607, fut élevée à Paris, & répondit à son éducation par une précocité de talents, & par une délicatesse d'esprit qui donnèrent d'abord les plus grandes espérances. Mise de bonne heure dans le monde, elle y fut bien-tôt recherchée par les personnes les plus élevées, & applaudie par

les plus célèbres. L'hôtel de Rambouillet fut, pour ainsi dire, le berceau de son génie. Les Romans y étoient goûtés. Mademoiselle du Scudéry en fit. L'état de ses forces, & la médiocrité de sa fortune, peut-être même le caractère de son esprit, plein de délicatesse, la portèrent à se livrer à ce genre, qui, consacré par le goût du siècle, étoit honorable, quoique facile, & même commun. Elle travailloit avec son frère, comme nous venons de le dire, mais nous pourrions ajouter que ni avec moins d'esprit & de finesse qu'elle, il y méritoit les masses, & elle les teintes. Les maximes de l'amour ne passèrent point dans son ame. On assure, du moins, qu'elle eut une sévérité de mœurs à toute épreuve. Si elle aima, elle ne fut que tendre; & ce fut pour Pelisson, dont l'extrême laideur pouvoit la mettre à l'abri des soupçons.

Sa célébrité lui valut une place dans toutes les Académies où les femmes peuvent être reçues. Elle eut un commerce de lettres avec beaucoup d'étrangers illustres ou célèbres. Quelquefois même des hommages & des distinctions, marquèrent le degré de considération dont elle jouissoit. L'Évêque de Munster, Prince de Paderborn, lui fit présent de ses ouvrages, & y joignit sa médaille. Christine, Reine de Suède, l'honora de son ami-

tié, de son portrait, d'un brevet de pension, & souvent de ses lettres. Le Cardinal Mazarin lui donna aussi une pension par son testament. Elle en obtint une de Louis XIV, par M. le Chancelier Boucherat, que M. de Pontchartrain lui fit continuer; quelques années après le même Prince lui en accorda une seconde de deux mille livres, à la sollicitation de Madame de Maintenon; & lorsqu'elle en remercia Sa Majesté, ce Prince s'entre tint avec elle, & lui dit les choses les plus flatteuses sur ses ouvrages, & sur son esprit. Elle eut, pendant plusieurs années, chez elle, une espèce de cour littéraire, hommage qui, dans ce temps-là, étoit infiniment plus honorable que les grâces & les pensions.

: Despréaux, dans ses Écrits, ne ménagea pas plus la sœur que le frère. Il eut tort, & son injustice se fait encore sentir aujourd'hui. Mademoiselle de Scudéry avoit remporté le prix d'éloquence de l'Académie Française, par son Discours sur la gloire, & avoit publié plusieurs volumes, sous le titre d'*Entretiens sur différentes matières*, qui tous prouvent beaucoup d'esprit, beaucoup de connoissance, beaucoup de philosophie, & déposent contre le satirique. Si les Romans ne plaisoient pas à un homme qui avoit peu,

de sensibilité ; si des conversations trop longues dans ces Romans , & une métaphysique généralement trop recherchée , n'étoient pas du goût d'un homme qui disoit sèchement une vérité offensante ; d'autres qualités plus estimables de l'esprit de Mademoiselle de Scudéry , son sexe , son honnêteté , sa réputation , ses liaisons respectables , devoient lui inspirer plus de justice & plus d'égards.

Les Romans de Mademoiselle de Scudéry sont , l'Histoire de Célamire , ou la Promenade de Versailles ; Artamène , ou le Grand Cyrus ; Ibrahim , ou l'illustre Bassa ; Almahide ; Célinte ; Mathilde d'Aguilar ; elle a laissé aussi des Fables Nouvelles en vers , & différentes Poésies.

Deux de nos Poètes , Mairet & Belin , ont traité , sur la scène Française , le sujet de Mustapha & de Géangir , épisode très-intéressant du Roman d'Ibrahim. On prétend que Madame la Duchesse de Bouillon , dont Belin étoit Secrétaire , eut grande part à la Tragédie de ce dernier. On la trouve imprimée dans le neuvième tome du Théâtre François.

Le Roman de Cyrus fournit une Anecdote concernant le Prince Mazare , qui y joue un grand

sûle. Quoique imprimée plus d'une fois, beaucoup de Lecteurs peuvent ne la pas connoître.

M. de Scudéry, voyageant avec sa sœur, ils s'entretenoient un soir dans l'auberge où ils étoient logés, de la composition de ce Roman: « que feroient-nous de Prince Mazare, dit Mademoiselle de Scudéry ! Je serois d'avis que nous le fussions mourir par le poison, plutôt que d'un coup de poignard. Il n'est pas encore temps, répondit M. de Scudéry ; nous en avons encore besoin ; nous l'aurons bien-tôt dépêché lorsqu'il sera temps. » Deux Marchands qui étoient dans une chambre à côté, ayant prêté l'oreille à cette conversation, s'imaginèrent que le Prince Mazare étoit un nom déguisé, & qu'on projettoit la perte de quelque Prince effectif. Ils allèrent avertir l'hôte & l'hôtesse, qui donnèrent l'alarme à la Maréchalle. M. & Mademoiselle de Scudéry furent arrêtés, conduits à la Conciergerie, interrogés avec beaucoup de formes. Lorsqu'ils eurent été entendus, on leur donna la liberté, & on leur conserva le droit de vie & de mort sur tous les personnages de leurs Romans.

Mademoiselle de Scudéry n'avoit jamais voulu consentir à se faire peindre, parce qu'elle étoit d'une laideur extrême. Elle étoit enfin au desir de

ses amis. Elle fut peinte & gravée par Nanteuil ; mais lorsqu'elle se vit dans ce miroir trop fidèle, elle fut si frappée de l'irrégularité de ses traits, qu'elle permit à peine qu'on tirât quelques exemplaires de la gravure ; qu'elle en garda la planche, & ne voulut jamais permettre qu'elle fût mise à la tête de ses Ouvrages. Cette gravure, qui est digne de son Auteur, est devenue très-rare, & l'on ne peut guère la trouver que dans le cabinet de quelques particuliers qui se sont plu à compléter les Œuvres de Nanteuil.

Mademoiselle de Scudéry mourut à Paris le 2 Juin 1701, âgée de 94 ans, & fut enterrée dans l'Eglise de Saint-Nicolas-des-Champs, la Paroisse.

On entendoit crier aux armes par toute la grande ville de Grenade. Les deux puissantes factions des Abencerrages & des Zegris, armoient & divisoient alors toutes les familles illustres, & tout le peuple : ces premiers formoient un gros bataillon vers la porte de Vimalmaçan, & les autres s'assembloient dans la grande rue de Zacatin. Les Gomeles, les Magas & les Vanegues, comme les plus

zélés partisans des Zegris, furent aussi des premiers en armes dans la place neuve : & les Maliques, les Alabez, les Almoradis, les Gazuls & les Alageffes, suivant le parti des Abencerrages, ne furent pas moins diligens à se poster dans la rue d'Elvire. Les Alarbes, les Benarages, les Abenamars & les Alatares, étoient en bataille dans la place des Algives : les Almadanès, les Almohades, les Sarrazins, les Langetes & les Azarques, se faisoient voir devant la porte de Fachalancé : & les Alarites, les Zulemes & les Almansors, demeurant neutres, se retranchoient par des baricades de poutres croisées auprès de la porte d'Elvire. Le vieux Roi Muley-Hazen, qui voyoit en si grand péril le Royaume qu'il avoit cédé à son fils, étoit retenu au lit, plus affligé que malade, dans le château de l'Albay-sin : & l'ambitieux Prince Audalla, regardoit avec plaisir ces grands désordres du haut de ce château, espérant profiter de la ruine de son frère, ruine que l'animosité des partis lui faisoit prévoir.

Un furieux combat, fruit de cette discorde intestine, ne tarda pas à s'engager dans la place de Viyaramble. Cette

journée pouvoit devenir la dernière du
 Royaume des Mores de Grenade, lors-
 que le Roi Boaudilin, nouvellement
 élevé sur le trône, par la retraite de son
 père, s'avança entre les deux partis, suivi
 de tout son cortège & de tout le parti
 neutre ; sa présence produisit un si bon
 effet, & fut si imposante & si efficace,
 que les deux factions mirent bas les ar-
 mes, & s'embrassèrent. Mais le feu de la
 discorde n'étoit qu'à moitié éteint, &
 faillit à se rallumer, à l'occasion des ex-
 ploits qu'un esclave de la Reine Almahide,
 & donné à elle par son père Morayzel,
 fit en ce grand jour ; car ce captif, nom-
 mé Léonce, & qu'on croyoit être Portu-
 gais de naissance, s'étant armé d'un cime-
 terre, étoit sorti du palais royal de l'Ha-
 lambre, & ayant pris parti pour les Aben-
 cerrages, dans la faction desquels étoit son
 patron Morayzel, avoit fait un grand car-
 nage des Zégris, blessé Mohavide, &
 sauvé la vie à Morayzel. Mohavide, chef
 de la faction de ces derniers, pressoit le
 Roi de faire justice de la témérité de l'es-
 clave de la Reine. Abindarrays, chef de
 la faction des Abencerrages, Morayzel,
 & la Reine, s'intéressoient, au contraire, à

à sa justification. L'esclave, lui-même, n'abandonna point sa propre cause dans une occasion aussi délicate; & son éloquence noble & courageuse, soutenue des charmes d'une figure & d'une taille aussi attrayantes que distinguées, persuada le Roi de son innocence. Il prouva qu'il n'avoit pris les armes que pour défendre son patron; & fut, en conséquence, absous par Boandilin, à la grande confusion de Mohavide & de l'Alfaqui, suborné par ce dernier pour accuser l'esclave comme ayant contrevenu à un article de la loi de Mahomet. Le Roi, plus touché de l'intérêt que la Reine prenoit à son esclave, & des grandes actions que ce brave caprif venoit de faire, que des imputations du mercenaire Alfaqui, non-seulement pardonna à Léonce, mais même le déclara libre.

Tous ces grands mouvemens se passeroient à la vue de Roderic de Narve, général Espagnol, alors prisonnier de guerre à Grenade, & qui considéroit toutes ces aventures du haut d'une tour, où l'avoit suivi un vieil esclave de la Reine, esclave Espagnol d'origine, nommé Dom-Fernand de Soha. Le général sachant que ce

viens domestique avoit pleine connoissance de ce qui s'étoit passé depuis nombre d'années à la Cour de Grenade, le conjura de l'en instruire. Don-Fernand satisfit cet illustre prisonnier en ces termes :

Au commencement, Seigneur, du règne de Muley-hazen, prédécesseur & père de Boaudilin, Morayzel-Ahmed, père de la Sultane Reine, étoit l'astre de la Cour de Grenade, & peu de gens pouvoient lui disputer le premier rang du mérite. Il étoit beau, il étoit bien-fait, & d'un esprit agréable. Mais, malgré l'inclination universelle que les Mores ont à l'amour, son ame en étoit exemptée. Aussi l'avoit-on nommé *le Bel insensible*. Il étoit civil avec les Dames, mais il n'étoit nullement amoureux. Cette apathie bizarre lui attiroit souvent des reproches ; & lui-même ne se les épargnoit pas. Un jour, un de ses amis, nommé Almadan, vint le prier de vouloir être d'un jeu de cannes, qu'il avoit dessein de faire pour divertir la belle Sémahis, issue des Princesses de la Goulette, & dont il étoit éperduement amoureux. Morayzel se défendit d'abord de cette proposition, n'enten-

dant rien, disoit-il, aux détails de toutes ces galanteries. Et comme son ami insista, & qu'il ne put le refuser, il se vengea spirituellement de cette contrainte en le menaçant de courtirer la belle Sémahis, & de lui enlever son cœur. Almadan, qui connoissoit les froids sentimens de Morayzel pour toutes les femmes, n'eut garde d'être alarmé de la menace de son ami, & l'engagea en quelque sorte à soutenir le défi. Tout cela se passoit entr'eux deux sur le pied de la simple plaisanterie : mais ce badinage ne tarda pas à devenir sérieux pour l'un & pour l'autre, par les suites qui en résultèrent. Le Bel insensible cessa de l'être, & fut assez heureux pour ne point devenir sensible en pure perte. Il vainquit son rival, & dans l'arène & dans le cœur de Sémahis. Almadan désespéré ; n'osa plus se montrer dans le monde après cette double disgrâce, & fut se confiner parmi les Dervis des affreuses montagnes des Alpucharres, tandis que l'heureux Morayzel obtint en mariage la fière & belle Sémahis, dont il eut une fille d'une parfaite beauté, qui fut nommée Almahide, & qui est aujourd'hui Sultane-Reine de Grenade. Son père à sa naissance

eut la curiosité de faire tirer son horoscope par un vieil Arabe, nommé Cid-Hamet, fort versé dans la science occulte de l'astrologie divinatoire. Voici la réponse qu'il en eut : *Almahide sera forte sage & fort amoureuse ; elle sera en même temps fille & femme, vierge & mariée ; Esclave & Reine ; femme d'un Esclave & d'un Roi ; heureuse & malheureuse ; Mahométane & Chrétienne ; innocente & crue coupable ; exposée au danger d'être brûlée toute vive : & malgré tout cela, elle mourra plus contente qu'elle n'aura vécu : & parmi les débris d'un trône, & le bouleversement d'un Royaume, son amour & son innocence la consoleront de la perte d'une couronne, que la fortune lui ôtera.* Mo-rayzel alarmé de cette prédiction, & se flattant de soustraire à ses effets sa fille & le Royaume, résolut de l'envoyer à Alger, où il avoit encore des parens. Il la fit donc partir de Grenade ; & sans lui donner d'autre train que sa nourrice & quatre esclaves, (dont je fus l'un) nous nous hâtâmes de nous embarquer. Après avoir traversé le fameux détroit de Gibraltar, nous commençâmes à côtoyer la Mauritanie, & à prendre la route d'Alger. Mais avant que je vous rende un compte plus

particulier de notre navigation, souffrez, Seigneur, que, reprenant les choses d'un peu plus loin, je vous transporte de Grenade en Andalousie. Il est nécessaire que vous sachiez que deux ou trois ans avant la naissance de la petite Almahide, Don Pedro de Léon, Duc de Médine Sidonia, que vous connoissez, & Inez d'Arragon sa femme, eurent un fils à qui on donna le nom de Ponce, assez commun en Espagne, & le surnom de Pegnasel. Père sensible, & aussi superstitieux que Moïse, Don Pedro alla consulter à Tolède un savant Mathématicien, nommé Fadrique, sur la destinée de ce cher fils. Fadrique prophétisa que Ponce de Léon auroit beaucoup d'esprit & beaucoup de courage; mais que si l'on ne prenoit garde à lui jusqu'à sa vingtième année, infailliblement il seroit esclave. Don Pedro, fortement adonné aux pronostics, & ne voulant point exposer son fils à une si fâcheuse aventure, l'éloigna de la mer & de la Cour, qui étoit alors à Séville, & le confina dans une fort belle maison qu'il a en Andalousie, qui s'appelle Fontaines, à cause des belles eaux qu'on y voit : résolu de ne point souffrir qu'il parût de-là, que la mau-

vaïse constellation ne fût passée ; & de le faire élever avec les soins qu'exige une illustre naissance.

Souffrez , Seigneur , que je vous ramène présentement sur mer , pour reprendre le cours de mon premier récit. Nous avions déjà vu Ceuta ; & nous approchions d'Alger , lorsque nous rencontrâmes malheureusement un corsaire de Baramède. Les Pirates ne manquèrent pas de nous attaquer. Supérieurs en force , ils firent main-basse sur ce qui leur résistoit & sur ce qui ne leur résistoit pas. Ce qui échappa à la mort fut réservé aux chaînes.

Je me flattois vainement d'être excepté. Né Espagnol , & par conséquent de même religion qu'eux , j'avois lieu de présumer qu'ils ne me traiteroient point comme les Mores avec qui je me trouvois : mais ils eurent la barbarie de me faire partager les mêmes fers dont ils chargeoient les Mahométans. Ainsi cette rencontre de Corsaires Chrétiens n'adoucit point ma destinée , & je ne fis que changer d'esclavage. Au reste , j'avois eu la précaution de faire promettre aux gens de l'équipage , dès le commencement de l'action , qu'ils ne laisseroient point connoître aux Corsaires

la qualité & l'extraction de l'illustre Almahide, & qu'elle seroit réputée fille d'un Marchand d'Alger. Les Pirates ne voyant pas une grande espérance de rançon, firent passer dans leur vaisseau tout ce qui étoit dans le nôtre qu'ils coulèrent à fond, puis s'écartant des côtes d'Afrique, ils furent poussés par un vent favorable, jusqu'à leur retraite ordinaire. Or, Seigneur, à six ou sept milles des côtes de Normandie, & vis à-vis des Hautes Falaises de Jobour, lieu remarquable par des mines & par cent curiosités souterraines, est une île habitée uniquement par ces voleurs, & qui s'appelle l'Île d'Origni. Là, parmi des bancs de sable & des rochers, ces Pirates s'étoient fait des cabanes, & une habitation cachée où ils portoient tout leur butin. Ils étoient au nombre de six-vingt, sans compter leurs esclaves & quelques femmes qu'ils employoient à la culture de leur sauvage demeure, où jamais n'arrivoit aucune nouvelle du reste de l'Univers, tout navigateur ayant grand soin d'éviter l'approche de cette île dangereuse. Il me fut donc impossible, pendant plusieurs années, d'instruire le père d'Almahide, du sort de sa fille.

Cependant elle croissoit chaque jour en esprit & en beauté ; & profitoit admirablement de l'éducation que je lui donnois. Mais, soit que sa conversion fût réservée par la Providence à des temps plus heureux ; soit que ses esclaves détruisissent à cet égard l'effet de mes instructions , je ne pus la résoudre à quitter la religion Mahométane où elle étoit née, pour embrasser le Christianisme que je lui enseignoïis. Ces mêmes Esclaves Mahométanes lui avoient fait une petite robe à la morisque des riches langes qu'elle avoit eus au berceau , & avec cet habit assez magnifique on l'eût prise pour la Reine de cette Isle. Je ne jugeai pourtant point à propos de lui faire savoir la noblesse de sa naissance , son âge me semblant encore trop peu capable d'un si grand secret. Il est vrai que la Nature l'instruisit bien mieux que nous sur ce qui regardoit sa condition : car elle lui donna des inclinations si nobles , & quelque chose de si grand & de si relevé en tous ses sentimens , & en toute sa personne , qu'elle n'avoit pas moins d'éclat dans sa misérable cabane que nous lui en voyons présentement sur le Trône de Grenade. Elle avoit déjà près de huit ans, lorsque les Pirates, revenant de croi-

ser la mer , sans avoir fait aucune prise considérable , & retrouvant Almahide infiniment plus belle à leur retour , qu'ils ne l'avoient laissée en partant , concurent de plus lâche dessein que la soif de l'or leur eût pu jamais inspirer.

Ils résolurent de prendre l'habit & le pavillon des Turcs , de donner un habillement de Chrétienno à Almahide ; de jeter dans la mer , durant leur navigation , la nourrice , les trois esclaves & moi ; & d'aller vendre à Constantinople cette miraculeuse enfant à ceux qui ont charge de fournir le sérail du Grand-Seigneur. Je ne connus le perfide dessein de ces monstres que lorsque nous fûmes déjà bien avant en mer : un esclave de ces Pirates , avec qui je m'étois lié d'amitié , m'avertit en secret de leur abominable intention. Déjà l'attente d'une mort certaine ne me laissoit plus d'autre sentiment que le désespoir , lorsqu'il s'éleva une effroyable tempête qui fit faire naufrage à tous ces brigands. Je fus moi-même jeté avec Almahide sans connoissance sur un rocher , par la même vague impétueuse qui y brisa le vaisseau en mille pièces. Revenu d'un long évanouissement , je me trouvai environné des Pi-

rates morts, & des compagnons de mon esclavage que le mépas avoit également moissonnés. Mais je ne retrouvai plus Almahide que j'étois sûr d'avoir tenu par la main au moment où j'avois perdu toute connoissance & tout sentiment ; & je ne pus douter que quelqu'un n'eût pris soin d'elle & ne l'eût enlevée delà, lorsque je réfléchis qu'il ne s'offroit à mes yeux aucune chose qui eût été à elle, aucune pièce de son habillement. Je me mis alors à regarder plus loin, pour tâcher de découvrir en quel lieu la fortune m'avoit jeté.

Je connus que j'étois en Andaloufie, c'est-à-dire dans mon pays ; & que par conséquent le Ciel avoit mis fin à mon esclavage ; mais non à mes infortunes. Car m'étant mis en route, malgré ma douleur & mon accablement, je trouvai que pendant mon absence mon père étoit mort, & qu'ayant laissé quelques dettes, ses créanciers infidèles & cruels, s'étoient emparés de tout son bien, sans qu'aucun de mes parens se fût mis en devoir de s'y opposer. Je me souvins dans ce désastre que Don Pedro de Léon, Duc de Médine Sidonia avoit fort aimé feu mon père ; que ce Duc étant du Sang des Rois de Léon, & la femme de celui des Rois

d'Arragon, il n'y avoit point de Gentilhomme qui ne pût s'attacher auprès de sa personne avec honneur.

Je m'en allai donc à Fontaines, sa maison de plaisance, où lui ayant fait dire qui j'étois, & l'envie que j'avois de lui faire agréer mes services, l'on m'introduisit dans sa salle, où il étoit alors avec Inez d'Arragon sa femme, & Ponce de Léon leur fils. Mais, Seigneur, jugez de ma surprise, lorsqu'en entrant, le premier objet qui frappa mes regards fut la jeune Almahide, que ces deux illustres personnes caressoient, & qu'ils destinoient à contribuer aux amusemens innocens de l'enfance de leur fils. Almahide me reconnut aussi-tôt, & courut se jeter à mon col, en témoignant la plus grande joie de me revoir. Quant au Duc, il me dit les choses les plus obligantes, & me retint auprès de son fils, en qualité de Gouverneur, à condition qu'entrant dans les craintes que lui donnoit la terrible horoscope, je consentirois à rester à Fontaines avec Ponce de Léon, & la jeune Almahide, tout le temps que dureroit l'éducation du jeune Comte, qu'il se proposoit de prolonger loin de tous les

les hafards jusqu'à ce que Ponce eût atteint fa vingt & unième année.

Fontaines est un lieu de plaifance si agréa-
ble , si favorifé de la Nature , & si embelli
par l'art , qu'une telle retraite est préférable
aux plus grandes villes. J'y coulai des jours
heureux & tranquilles pendant plusieurs an-
nées , partageant mes foins entre mes deux
aimables difciples , dont l'efprit , les con-
noiffances & les talens fe développoient de
jour en jour. Ponce de Léon prit fa jeune
efclave dans la plus vive amitié , & la
traitoit moins en captive qu'en maîtrefse
adorée ; l'amour qui fe gliffoit dans fon
cœur , fous l'apparence de l'amitié , fe
peignoit déjà dans fes regards , dans fes
difcours & dans fes actions ; & Ponce
étoit amant , même avant d'être en âge de
diftinguer ce que c'est que l'amour. Un
doux rapport d'humeur & d'âge difpofoit
ces deux jeunes cœurs aux liens indiffolubles
de la plus étroite fympathie ; mais une fier-
té naturelle réprimoit chez Almahide l'ef-
for tumultueux de fa paffion naiffante.
Le jeune Comte , devenu amoureux , de-
vint auffi bientôt Poëte ; les premiers ef-
fais de fa Mufe furent rapidement répan-
dus dans le monde , & firent l'étonnement

& la satisfaction de la Ville & de la Cour. Il ne fut bientôt plus question dans Séville que des charmes de la jeune Almahide & de la galanterie du petit Comte de Pegnasiel. Cependant je mettois tout en usage pour désabuser Almahide des erreurs de l'Alcoran : mon zèle & mon éloquence furent inutiles.

Ponce de Léon, plus adroit, s'insinua dans l'esprit de la jeune Grenadine, par la route du cœur, & parvint à lui persuader d'abjurer le Mahométisme. Cette conversion augmenta encore la réputation du Comte de Pegnasiel, & de sa petite Aminte ; car c'est un des trois noms qu'Almahide reçut au Baptême ; où elle fut nommée Isabelle-Aminte-Inez. Depuis ce temps Ponce de Léon affectoit de s'habiller en berger, comme Aminte en bergère ; & le jeune Comte, sous le nom du berger Léonce, assaisonnait cette galanterie d'Idylles & d'Églogues, où l'aimable Aminte figuroit toujours comme bergère. Ces agréables passe-temps n'empêchoient pas le Comte de Pegnasiel de faire de merveilleux progrès dans tous les exercices & dans tous les genres d'étude. Déjà il étoit le cavalier le plus instruit, & le plus intéressant de toute l'Espagne. D'au-

tre part , la belle Aminte ajoutoit aussi beaucoup moins d'années à son âge que de perfections à son esprit. Chaque jour la voyoit croître en mérite & en beauté.

Insensiblement la réputation de mes deux élèves nous attira des visites, entr'autres celle de Dom Alvare , Marquis de Monte-major, fils du Duc de l'Infantade, qui avoit une maison de plaisance, appelée Paradas , à deux ou trois lieues de Fontaines. Dans cette visite rendue au jeune Comte de Pegnafiél par le jeune Marquis de Monte-major , celui-ci eut occasion de voir la jeune Aminte, & en devint éperduement amoureux. Comme c'étoit un Cavalier très-galant, & qui avoit reçu une éducation cultivée & conforme à sa haute naissance, il devint bientôt Poète ; aussi pour célébrer la beauté qui l'enflammoit, dans une des fréquentes visites qu'il rendoit au Berger Léonce, il eut l'adresse de glisser dans la pannetière de la Bergère Aminte des vers spirituels & passionnés, terminés par quelques lignes de prose encore plus expressives. Aminte fort surprise, & néanmoins embarrassée, prit l'avis de sa tendresse pour Ponce de Léon, & lui montra la

déclaration du Marquis. La jalousie naturelle aux Espagnols se fit aussi-tôt sentir dans toute sa force au jeune Comte de Pegnasiel. Il s'expliqua avec son rival, qui lui répondit sur un ton à faire connoître qu'il n'étoit pas d'humeur à cesser ses poursuites. Cette altercation dégénéra en une rupture ouverte. Le Comte envoya un cartel au Marquis, qui accepta son défi sans balancer. Mais la fortune fut favorable au Comte, qui blessa dangereusement son rival.

J'écrivis aussi-tôt au Duc & à la Duchesse de Médine-Sidonia, pour les instruire de ce qui s'étoit passé, & leur remontrer la nécessité de retirer Almahide, source de tout ce trouble; mais je n'oubliai point de leur représenter qu'elle étoit d'extraction noble, & digne, à tous égards, de leurs bontés & de leur protection.

D'autre part, comme le Duc de Médine-Sidonia, & celui de l'Infantade, étoient amis particuliers, ce premier ne sçut pas plutôt la blessure de Dom Alvare, qu'il alla visiter l'autre : & tous deux envoyèrent un ordre absolu au Comte de Pegnasiel, & au Marquis de Monte-Major,

d'oublier le passé, & d'être amis à l'avenir, comme ils l'avoient été auparavant. Mais comme ce dernier gardoit encore le lit, à cause de sa blessure, le Duc Médine-Sidonia commanda à Ponce de Léon d'aller embrasser Dom Alvare : & celui de l'Infantade ordonna à son fils de le recevoir de bonne grâce. Je vous laisse à penser, Seigneur, si cet ordre plut à l'un & à l'autre : néanmoins comme le Duc de Médine-Sidonia est impérieux, il fallut lui obéir, & Ponce de Léon fut à Paradis, quoiqu'avec une répugnance inconcevable. Je ne saurois vous représenter le trouble & l'embarras des deux rivaux. Ils parlèrent peu. Ce peu qu'ils se dirent fut extrêmement froid ; & l'on vit bien que leur haine réciproque, étoit plutôt cachée qu'éteinte. Ils se fussent même querellé tout de nouveau, si je n'eusse apporté le plus grand soin à l'éviter.

De retour à Fontaines, Ponce de Léon y trouva de quoi se désespérer. Un des carrosses de la Duchesse de Médine-Sidonia y étoit arrivé, avec ordre à la Gouvernante d'Aminthe de la mener à Séville. Il n'eut que le temps d'assurer à la dérobée cette belle personne de tout son amour.

Amince lui fit entendre qu'elle ne l'oublierait jamais. Ils se séparèrent ainsi, d'autant plus épris l'un de l'autre qu'ils alloient être séparés.

A ces mots, Dom Fernand de Solis, interrompant son récit, se leva : Roderic de Narve le remerciant de lui avoir appris des anecdotes aussi intéressantes, lui marqua un vif empressement d'en apprendre une autrefois la suite.

Mohavide avoit toujours l'esprit aigri contre le bel Esclave, qu'il n'avoit pu faire punir. Ses amis, (Mahardin à leur tête), l'exhortoient à se venger. Bientôt la haine leur suggéra un moyen presque infallible d'en venir à leurs fins ; moyen qu'ils concertèrent avec le séditieux Alfaqui, dont la harangue avoit eu si peu d'effet. Rassemblant tous leurs principaux amis, qu'une foule de peuple suivit bientôt, ils prirent le chemin de l'Halambre, & entrèrent dans la grande place que l'on voit devant la porte de ce superbe château. Le Roi s'y promenoit alors avec la Sultane-Reine, suivi seulement de ses gardes, & de quel-

ques gens de qualité : le bel Esclave & Fernand parloient bas ensemble , en accompagnant ce Prince & cette Princesse. Soutenu de Mohardin & de tout le parti des Zégris, l'audacieux Alfaqui s'adressant à Boaudilin , prit la parole en ces termes ;

„ Le peu de succès de mon premier
 „ discours, Seigneur, n'empêchera point
 „ le second : & le zèle que j'ai pour la
 „ religion, pour Votre Majesté, & pour
 „ l'État, me fera parler encore une fois
 „ avec autant de hardiesse que de justice.
 „ Morayzel, que je vois présent, a récla-
 „ mé comme sien, ce qui n'est point du
 „ tout à lui : car il est certain que rien n'est
 „ moins à nous que les choses que nous
 „ avons données. Or, Seigneur, Votre
 „ Majesté ne fonda le pardon qu'elle vou-
 „ lut accorder à l'Esclave coupable, &
 „ qui a répandu le sang de vos sujets,
 „ que sur ce qu'en commettant un si
 „ grand crime, il avoit voulu défendre
 „ son maître. Tout le discours de Moray-
 „ zel ne porta que là-dessus ; & celui de
 „ l'Esclave en tira toute sa force. Oui,
 „ Seigneur, vous avez cru pardonner à
 „ l'Esclave de Morayzel, au lieu que vous
 „ deviez punir en pareil cas l'Esclave de

» la Reine. Votre Majesté s'est laissé per-
» suader que cet audacieux avoit défendu
» son Patron , & il a combattu pour un
» homme qui ne l'est point , & qui ne
» doit jamais l'être : de sorte , qu'en pen-
» sant faire une action équitable , Votre
» Majesté en a plutôt fait une injuste. Ainsi
» la disposition de la loi , qui porte , *que*
» *tout Esclave armé doit mourir* , subsiste
» ici dans toute sa force. Nous vous en
» demandons l'exécution , ou plutôt , c'est
» la justice qui vous la demande. »

Morayzel alloit répondre à ce méchant
Alfaqui , lorsque la Sultane-Reine , (em-
portée par sa passion , & rendue hardie par
sa crainte) , voyant de nouveau ce qu'elle
aimoit en si grand péril , se tourna vers
ce Prêtre cruel , & le regardant avec des
yeux aussi pleins de colère que de charme.
» Tu te trompes , imposteur , (lui dit-elle) ;
» ce Chrétien n'est point mon Esclave :
» je l'ai affranchi avant le jour du com-
» bat ; & s'il a combattu , il a combattu
» en homme libre.

» Et comme tel (ajouta Ponce de Léon) ;
» & comme étant d'une qualité encore
» plus relevée que n'est celle de Mahar-
» din , je suis prêt à soutenir avec les

» armes à celui qui t'appuye, si le Roi
» me le permet, que je n'ai rien fait que
» d'équitable.

» Ah ! volontiers (s'écria Mahardin,
» naturellement brave) ! j'accepte & re-
» çois ton défi : quelque éloigné que
» tu paroisses de ma condition, je t'ai vu
» vaillant, & cela suffit. A ces mots, tous
» ceux de l'un & de l'autre parti, frappè-
» rent de leurs cimenterres contre leurs
» boucliers, & s'écrièrent tous d'une voix :
» *qu'ils combattent, qu'ils combattent.* »

*Qu'ils combattent donc, (répondit le Roi) : à condition toutefois, que de quel-
que côté que la victoire se range, ceux de
l'un & l'autre parti se retireront, sans plus
troubler la tranquillité de la Cour & de la
Ville, par un tumulte si criminel.*

*Nous acceptons cette condition, s'écriè-
rent-ils tous à la fois : & alors le brave
Abindarrays, Chef de la faction des Aben-
cerrages, s'avancant vers l'invincible Es-
clave, & lui présentant son cimenterre &
son bouclier : vaillant Étranger, lui dit-
il, fers-toi de mes armes avec ta valeur
ordinaire.*

Aussi-tôt les deux champions se mesu-
rèrent, & commencèrent en présence du

Roi un combat furieux, où tout l'avantage fut du côté du Comte de Pegnafiél. Le Roi se retira alors dans le château, après avoir fait prendre prisonnier l'audacieux Alfaqui, & avoir commandé au Capitaine de ses Gardes, de l'aller faire enpaler devant la principale Mosquée, pour le punir de la nouvelle sédition qu'il avoit pensé causer, & pour apprendre à ses pareils, à ne se mêler dorénavant que de ce qui regarde leur profession. Cet ordre fut aussi-tôt exécuté, & les Zégris se retirèrent couverts de honte & de confusion, & emportèrent Mahardin chez lui pour le faire panser de ses blessures.

Cependant, cet événement si glorieux pour Ponce de Léon, faillit à lui donner le coup de la mort, car la Reine qui l'avoit publiquement déclaré libre, exigea de lui qu'il sortît de l'Alhambre. Le désespéré Ponce obéit en soupirant, après avoir consulté Dom Fernand sur ce qu'il avoit à faire; & s'en retournant chez Morayzel, il en fut reçu avec une joie proportionnée à son mérite, & comme un homme à qui cet illustre mari de Sémahis devoit la victoire & la vie.

Le Roi de Grenade avoit vu son Royau-

me exposé à périr, par les dangereuses factions des Abencerrages & des Zegrîs; redoutant les suites de ces grandes discordes, il assembla son conseil, où les plus sages opinèrent qu'il devoit distraire l'agitation & l'aigreur des esprits par des fêtes & des carrouzels, où la galanterie & l'amour de la gloire prendroient la place de l'animosité. Boaudilin suivit cet avis, dont les suites furent très-favorables à la pacification des troubles. Tous les Braves de Grenade, oubliant leurs tristes dissensions, furent occupés durant un mois à se préparer à une magnifique fête, & à courir une bague, où la Reine devoit donner le prix. Ils se concertèrent ensemble; & comme les Mores de Grenade étoient originaires d'Afrique, ils résolurent que le carrouzel s'appelleroit *les héros Africains ressuscités*: qu'il y auroit douze troupes, que l'on appelle Quadrilles en ces occasions, commandées par douze d'entre eux; que chacun de ces douze porteroit le nom d'un de ces illustres Africains, dont l'histoire a immortalisé la gloire, tels qu'Amilcar, Jugurtha, Juba, Siphax, &c. &c. & qu'ils seroient tous masqués: que chaque troupe auroit

trois machines, l'une représentant une ville d'Afrique, l'autre quelque rareté de ce pays-là, & que la troisième seroit un char magnifique, sur lequel seroit la statue d'une de ces femmes Africaines, que l'histoire a pareillement rendues célèbres : mais que chaque chef y feroit représenter le visage de sa maîtresse.

Le jour ordonné pour ce carrousel étant venu ; le Roi, la Sultane-Reine, & toutes les Dames de la Cour se rendirent aux balcons de Vivaramble. Au bas d'un cartel étoit écrit :

Conditions du Carrousel.

Que chaque Chevalier aura la statue de sa maîtresse.

Que s'il est vaincu, elle sera mise aux pieds de celle de la Dame que sert le Tenant.

Que s'il est vainqueur, cette dernière statue sera mise à la place de l'autre, & la première à ses pieds.

Que l'on fera chacun trois courses : & que celui qui aura le plus de dedans, ou le plus d'atteintes, aura l'avantage ; & que l'autre lui cédera.

Que s'ils sont égaux en l'une & en l'autre, ou qu'ils n'ayent l'un ni l'autre, ni atteinte, ni dedans ; ils referont chacun trois courses ; & recommenceront toujours jusqu'à temps que la fortune, ou leur adresse, ait décidé leur différend.

Et pour dernière condition, que s'il arrive que le Tenant soit vaincu, son vainqueur sera obligé d'occuper sa place, & de devenir Tenant lui-même, contre tous les Chevaliers qui se présenteront à la barrière, jusqu'au soleil couchant.

Le brave Zelebin, dans ce carrouzel, remporta l'avantage sur tous ses onze concurrens ; & l'on se disposoit à lui adjudger le prix lorsque le Roi fit connoître qu'il eût désiré que quelque Chevalier se fût déclaré le champion de la Reine ; & comme on lui représentoit que le respect pour sa personne royale, en avoit seul empêché ; trouvez bon, dit Boaudilin, que je murmure fort contre ce respect. Il me semble qu'il me fait tort, comme à la beauté de la Reine ; & je voudrois qu'il m'eût coûté la plus belle charge de mon État, & que contre l'ordre du carrousel, nous vissions paroître encore un Héros qui vint entreprendre sa défense. Comme ce Prince

disoit cela , l'on entendit une harmonie fort éclairante vers les barrières du camp ; du côté de la grande rue de Zacatin , par où tous les Quadrilles étoient venus , ce qui surprit fort tout le monde. Le Maréchal-de-Camp & ses Aides étant allés voir ce que c'étoit , vinrent dire au Roi & aux Juges , qu'une nouvelle troupe se présentoit à la barrière ; & que leur Chef demandoit la permission d'envoyer un Héraut au Tenant & aux Assaillans , pour leur faire savoir ce qui l'amenoit , & pour quelle intention il avoit pris les armes. Le Roi & les Juges , après avoir consulté là-dessus , firent appeler le Tenant & les Assaillans par le Maréchal-de-Camp , suivi de ses Aides : & comme ils furent venus , & montés sur l'échaffaut de ces Juges ; le Roi leur apprit qu'un Chevalier inconnu , demandoit la permission de leur envoyer un Héraut ; à quoi ils consentirent d'une voix unanime. Ce Héraut parut aussi-tôt , portant une masse d'or à la main. Comme on lui eut fait faire le tour du camp , il s'arrêta devant la tente de Zélébin , où , sans descendre de cheval , & sans le saluer , il lui présenta un cartel , que ce vaillant More prit , & voyant qu'il s'a-

dressoit aux Assaillans comme à lui, il les fit tous appeler : & dès qu'ils furent venus, il lut tout haut ces paroles.

*Cartel de défi au Tenant & aux Assaillans
du Carrousel.*

*Injustes & peu raisonnables Chevaliers ;
qui parmi la magnificence de vos entrées,
avez oublié, & ce que l'Afrique a eu de
plus vénérable, & la plus illustre de ses
Reines ; & l'une de ses plus fameuses vil-
les ; & un Prince dont la réputation tient
un assez grand rang dans le monde ; & ce
qui est encore un plus grand crime, une
beauté qui efface toutes les autres beautés,
je viens vous punir de tant de fautes ; &
vous faire voir par la victoire que j'empor-
terai sur vous, combien il importe à l'Es-
pagne & à la valeur de défendre une bonne
cause, & de mettre la justice de son côté.
Mais parce qu'il ne seroit pas équitable
de soumettre à la loi du Carrousel une per-
sonne qui est au-dessus des loix, ni de tra-
iter d'égalé une Reine qui n'en a point,
voici les conditions que je vous présente.*

*Si je suis victorieux, vos héroïnes seront
mises aux pieds de la mienne.*

Et si je suis vaincu , je suivrai le char de la vôtre , comme un captif , pour empêcher celle dont je parle , de descendre du sien : car je suis assuré que vous - mêmes n'aurez pas l'audace de prétendre à davantage quand vous la verrez.

Me soumettant de plus , à n'entrer en lice , qu'après que vous aurez achevé vos courses , & de disputer ensuite la bague contre tous , comme s'ils n'avoient pas couru.

Ce sont les conditions que vous offrez

LE ROI DES MASSILIENS.

Ces conditions ayant été acceptées par Zebelin & les onze champions , on vit entrer dans la place un chariot d'une magnificence surprenante , sur lequel étoit la statue de Sophonisbe. En formant le visage de cette Princesse , le Sculpteur avoit si bien imité celui de la Sultane-Reine Almahide , que tout le monde la reconnut. Derrière ce char , précédé , entouré , & suivi d'une troupe d'esclaves & de cavaliers , pompeusement vêtus , venoit seul & masqué , l'incomparable inconnu , représentant Massinisse , Roi des Massi-

liens. Il montoit un barbe gris, noble, fier & superbe, au-delà de tous les autres, & de la plus belle taille du monde. L'inconnu portoit une lance à la main droite, peinte d'incarnat, avec des chiffres d'or, & un bouclier doré au bras gauche, où le Mont Æthna étoit représenté couvert de flammes, avec ce vers écrit à l'entour :

Celles qu'on ne voit point sont encor plus ardentes.

Voulant dire que le feu dont les cœurs brûloient pour Sophonisbe, ou plutôt pour la Reine de Grenade, à qui elle ressembloit, étant caché par le respect, en avoit d'autant plus de violence. Douze esclaves, habillés comme les premiers, suivoient cet incomparable inconnu. Vingt-quatre cavaliers vêtus, armés & montés comme les autres, suivoient, deux à deux, ces derniers esclaves, & fermoient le treizième & le dernier quadrille du carrouzel, qui devint le théâtre de la gloire de l'inconnu, puisqu'il y remporta un avantage complet sur le tenant & sur les onze assaillans, ce qui lui valut l'honneur de voir ranger toutes les statues des précédentes

héroïnes aux pieds de celle de la Reine de Grenade.

Alors, les trompettes annoncèrent le triomphe de l'invincible inconnu, qui, ayant envoyé demander aux juges, par le Maréchal-de-Camp, suivi de ses aides, s'il y avoit encore quelque chose à faire, ils vinrent lui dire qu'il n'avoit plus qu'à aller recevoir, de la main de la Reine, le prix qu'elle devoit à son adresse. Il y fut donc à l'instant, environné de ses esclaves : & montant sur l'échaffaud des Juges, ils lui dirent qu'ils le déclaroient victorieux. *Madame*, (dit alors l'inconnu à la Reine en langue Arabique, en déguisant un peu sa voix, que le masque déguisoit déjà assez, & en lui faisant une profonde révérence) *le plus heureux vient demander à Votre Majesté un prix qu'elle avoit destiné au plus adroit. Mais puisque sa témérité n'a pas été infortunée, il a encore celle d'oser demander un grand honneur, quand il mérite un grand châti-*

ment.
Qui que vous soyez (lui répondit la Reine, en lui présentant une bague d'un grand prix) *recevez une récompense que vous avez si bien méritée, & croyez que*

celle qui vous l'offre, n'en refusera jamais à votre mérite, quand elle aura l'avantage de vous connoître.

Je l'accepte, Madame, (lui répondit-il, en prenant la bague, & en la baissant avec respect,) non pas comme une grâce dont je me sois rendu digne; mais comme un honneur que je tâcherai de mériter par tous les Services imaginables.

Le Roi fit alors de grandes instances auprès de l'inconnu, pour qu'il se fit connoître; mais il s'en défendit avec autant d'adresse que de respect; & se retirant avec sa troupe, il profita du déclin du jour pour se dérober à tous les yeux.

La galanterie de cette fête, fit ce soir là le principal entretien de Dom Roderic de Navarre, & de Dom Fernand de Solis, à qui ce Seigneur témoigna après le souper un extrême desir d'entendre la suite des aventures de la divine Almahide, & de l'amoureux Ponce de Léon. Dom Fernand, pour lui complaire, reprit ainsi son récit.

Ponce de Léon commençoit à trouver le séjour de Fontaines une véritable solitude, un désert insupportable, depuis la retraite de sa chère Aminte. Son chagrin

& son dépit s'accroître encore, lorsqu'il apprit que Dom Alvare, Marquis de Monte-Major, son rival, étoit parti de Paradas, pour aller à Seville, où s'étant introduit chez le Duc de l'Infantade, il jouissoit chaque jour du plaisir de voir celle dont l'absence mettoit le Comte de Pegnafiel au supplice. Celui-ci savoit que le Marquis ne négligeoit aucun moyen de plaire; & qu'il ne cessoit d'adresser à la belle Aminte des vers galants, où se déployoit toute la passion qu'il ressentoit pour elle. Ponce de Léon en fit parvenir ses plaintes à la belle Aminte, de qui il reçut la réponse suivante.

AMINTE, au Comte de PEGNAFIEL.

Vous verrez par ce que je vous envoie, que les Muses de la Cour savent mentir, comme celles de la Campagne, & qu'elles n'ignorent pas que la Fable & la fiction sont les plus beaux ornemens de la Poësie. Faites donc que ce qui ne m'a sçu plaire, puisse au moins vous divertir : afin que le travail d'un si noble Auteur ne soit pas absolument inutile ; & faites encore qu'il soit

mieux reçu par Ponce de Léon, qu'il ne l'a été par

A M I N T E.

Le Comte de Pegnafiel trouva donc avec cette lettre, les derniers vers du Marquis de Monte-Major : mais il y trouva de plus, un sujet de joie incomparable, en voyant par les choses que disoit son rival dans ses stances, que le Marquis n'avoit fait aucun progrès dans l'esprit d'Aminte ; & qu'enfin l'aimable Grenadine aimoit Ponce de Léon, puisqu'elle lui sacrifioit ainsi les ouvrages de Dom Alvare.

Comme les amans sont empressés à profiter de leurs avantages, Ponce de Léon écrivit à Aminte, que le comble de ses vœux & de sa satisfaction seroit d'avoir son portrait. Aminte fit d'abord à cette demande, une réponse désolante pour le Comte, qui lui répliqua comme un homme que le désespoir va conduire à la mort. Aminte craignit de perdre pour jamais ; par la rigueur de son refus, celui qui étoit le maître de son cœur, & ne jugea plus convenable de priver d'une vaine intimité un amant à qui elle avoit accordé

toute son affection. Elle fit donc faire secrètement son portrait, & l'envoya au jeune Comte, à qui cette faveur inespérée rendit l'espérance & la vie.

Cependant, Dom Alvare devint son maître par la mort du Duc son père, & quitta de ce moment la qualité de Marquis de Monte-Major, pour prendre celle de Duc de l'Infantade. Le nouveau Duc étant venu voir le Duc & la Duchesse de Médine Sidonia, & le hasard l'ayant fait trouver seul avec Aminte, il profita de toutes ces circonstances heureuses, pour renouveler à cette belle personne les assurances de sa passion, & pour lui offrir sa main, & le titre de Duchesse.

Aminte se défendit de cette offre avec modestie & reconnoissance; & le jeune Duc sortit de cet entretien, assez mal satisfait de lui-même. Aminte fit part au Comte, par écrit, de l'offre qu'elle venoit de refuser par considération pour lui; & cette nouvelle marque d'amour, redoubla encore celui du passionné Ponce de Léon. Ces satisfactions secrètes étoient quelquefois troublées dans son cœur, par la comparaison de son absence d'Almahide avec la liberté qu'avoit son rival de la voir à Se-

ville. Une révolution, fuite des brigues de la Cour, vint tout-à-coup changer la scène de la fortune, pour ces deux amans. Le Marquis d'Ayamont, favori du Roi d'Espagne, se trouvant opposé d'intérêt avec le Duc de Médine Sidonia, parvint à lui donner de grands désagrémens qui déterminèrent celui-ci à quitter la Cour, & à se retirer volontairement à Fontaines, où la Duchesse, sa femme, le suivit, en menant avec elle la jeune Aminte.

Sur le point de partir pour cet exil volontaire, le Duc de Médine Sidonia vint prendre congé du jeune Duc de l'Infantade, qui, suivant à la fois son amour & sa générosité, ne l'avoit point abandonné dès les premiers bruits de sa disgrâce, comme les autres courrisans, mais au contraire, lui avoit donné en cette occasion des preuves de l'attachement le plus signalé; & s'étoit ménagé par-là le droit d'aller le rejoindre à Fontaines. C'est à quoi il se dispoisoit avec tout l'empressement que peut donner le double aiguillon de l'amitié & de l'amour, lorsqu'il reçut un ordre du Roi d'Espagne, de ne point sortir de Séville. Ce coup foudroyant, auquel il n'avoit garde de s'attendre, venoit

de la politique du Marquis d'Ayamont, qui fit entendre au Roi, qu'il seroit dangereux que ces deux Ducs, unis ainsi d'intérêts, & profitant du voisinage de Fontaines & de Paradas, ne cabalassent hors des yeux de la Cour, & n'excitassent quelque trouble dans l'État. C'est ainsi que la fortune & l'amour sembloient tout faire de concert contre le Duc de l'Infanrade, en faveur de l'heureux Ponce de Léon. Le ressentiment que conçut Dom Alvare contre le Marquis d'Ayamont, aggrava bientôt encore sa disgrâce; car l'ayant rencontré, il l'aborda, pour s'expliquer avec lui dans des termes si fiers & si peu ménagés, que l'entretien finit de part & d'autre par tirer l'épée: mais tant de gens se mirent entre eux pour les séparer, qu'il leur fut impossible de se joindre. Le Roi & la Reine étant aussitôt avertis de ce qui étoit arrivé, en furent dans une colère inconcevable contre le Duc, qu'on leur dit être l'agresseur. Un moment après, un Capitaine des Gardes vint l'arrêter, s'assurer de sa personne, & lui demander son épée de la part du Roi. Il fut conduit dans son propre Palais; mais on y laissa des Gardes: & après l'avoir mis
dans

dans son appartement, il n'eut plus la liberté d'en sortir.

Tandis que les revers s'accumuloient ainsi sur la tête du Duc de l'Infantade, le bienheureux instant si souhaité de Ponce de Léon, & peut-être aussi de la belle Aminte, arriva enfin : & ces deux illustres personnes, après avoir pensé mourir de douleur en ne se voyant point, pensèrent mourir de joie en se revoyant.

Il n'en étoit pas ainsi du Duc de l'Infantade, absent d'Aminte, & prisonnier dans son propre Palais à Séville. Une réponse peu favorable qu'il reçut de la belle Grenadine, & qu'il jugea avoir été dictée par son rival, ajouta encore à sa mélancolie & à sa fureur. Il ne s'occupa plus que de chercher les moyens de traverser le bonheur de Ponce de Léon ; & il épuisa vainement toutes les inventions que lui suggérèrent la colère & le dépit, l'amour & la haine, la douleur & la vengeance. Néanmoins le hasard fit tout ce qu'il ne pouvoit faire ; & la fortune lui fut enfin plus favorable que l'amour. Voici, Seigneur, comme la chose arriva : un Gentil-homme d'Andalousie, appelé Dom Olorio, qui avoit été longtemps au service du feu Duc de l'Infantade,

s'en étant enfin retiré pour prendre une charge à l'armée, fut, comme moi, fait Esclave par les Maures, à la guerre de Grenade. De sorte que nous trouvant captifs en même temps & en même lieu, étant de même pays, presque du même âge & d'égale condition, comme nos Patrons se rencontrèrent encore voisins, & à la Ville & à la Campagne, il se lia une amitié fort étroite entre lui & moi, amitié, qui, tant que je fus à Grenade, continua toujours de même force.

Cependant, l'illustre Morayzel & la vertueuse Semahis, m'ayant choisi, (comme je vous l'ai raconté) pour conduire la petite Almahide en Afrique, je partis de Grenade avec elle, après m'être séparé avec assez de regret de Dom Ozorio, qui, de son côté, me témoigna n'avoir pas moins de douleur. Le bruit de notre naufrage s'étant donc ensuite répandu à la Cour de Grenade, cet Espagnol captif l'apprit comme tout le monde; & ne doutant point qu'il n'eût perdu en ma personne un ami fidèle, il n'en eut pas une légère affliction. Or, Seigneur, plusieurs années après, son maître l'ayant affranchi, il revint dans sa patrie, où il

apprit avec joie que je n'étois point mort, & que le Duc de Médine Sidonia m'avoit chargé de l'éducation de son illustre fils. Dans l'empressement de me voir, il se transporta aussi-tôt à Fontaines, où il eut occasion de voir aussi la jeune Aminte, & d'apprendre une partie de ses aventures. & la part que j'avois aux événemens qui faisoient la destinée de cette incomparable Grenadine; comme Dom Oso rio en savoit trop, pour que je fusse fondé à lui céler le reste, & que j'avois une pleine confiance en son amitié, je ne lui cachai point, ce qu'il n'auroit pu manquer de soupçonner & de deviner lui-même, que c'étoit-là la propre fille de l'illustre Morayzel; mais je le conjurai de ne point abuser de ma confiance, & de ne découvrir à personne ce que je lui avois révélé. Dom Oso rio, après s'être séparé de moi, alla à Séville rendre ses devoirs au jeune Duc de l'Infantade, en qualité d'ancien Officier de son père. Le jeune Duc le reçut avec bienveillance, & le prit à son service. Oso rio le voyoit si mélancolique & si rêveur, que, pour tâcher de le divertir, & de dissiper son chagrin, & son humeur sombre & noire, il se mit à lui raconter

I ij

toutes les galanteries de la Cour de Grenade, & à lui en nommer toutes les personnes illustres.

Morayzel & Semahis étant les principales, il ne les oublia pas. Il raconta au Duc, comme sans conséquence, qu'il avoit vu leur fille à Fontaines, par une rencontre qui tenoit du prodige. Je vous laisse à penser, Seigneur, si le Duc de l'Infantade fut sourd en cette occasion, & s'il ne fit pas questions sur questions à l'indiscret Osorio. De ce moment sa jalousie ne s'occupa plus que des moyens de priver son heureux rival de la vue d'Almahide; & ce qu'il venoit d'apprendre lui en fournissant un moyen infallible, il fit parvenir en Grenade, à Morayzel, cette lettre anonyme :

A L'ILLUSTRE MORAYZEL, Chef de la
Royale Maison des Almoradis.

Comme la vertu se fait des amis partout, le bruit de la vôtre n'a pas manqué de vous en faire un dans la Cour d'Espagne, qui, tout inconnu qu'il vous est, ne laisse pas de vous avertir, malgré l'animosité des partis, que la belle Almahide votre fille, que vous croyez depuis si long-temps perdue,

est pourtant vivante, & que toute la Cour de Ferdinand & d'Isabelle la voit chez le Duc de Médine Sidonia, en un état indigne de vous & d'elle. Voilà ce qu'un ennemi généreux peut faire pour vous : c'est à votre prudence à faire le reste.

Cet avis produisit tout l'effet qu'en attendoit le jaloux Duc de l'Infantade. Morayzel & Semahis, firent part de cette nouvelle au Roi de Grenade, qui, desirant les obliger, envoya une Ambassade au Roi d'Espagne, pour lui proposer l'échange ou la rançon d'Almahide. Le Roi d'Espagne, voulant en cette occasion faire parade de sa générosité, répondit à l'Ambassadeur, que pour complaire au Roi de Grenade, il lui rendroit Almahide sans aucune rançon ; & il fit aussi-tôt expédier un ordre au Duc de Médine Sidonia, de remettre Aminte aux mains d'un des Capitaines de ses Gardes, accompagné d'une Dame d'honneur de la Reine. Le Duc fut obligé de se conformer aux intentions de la Cour, & Almahide partit pour Grenade en grande pompe, suivie d'un grand cortège, & accompagnée du Capitaine des Gardes, & de la Dame d'honneur.

Dans le désespoir qui, en ce moment,

s'empara du passionné Ponce de Léon, je craignis tellement pour sa vie, que, pour calmer un peu l'accès de sa douleur, je m'offris à suivre Almahide en Grenade, en qualité d'ancien Esclave de Morayzel, pour être à portée de l'instruire, de temps à autre, du sort & des sentimens de cette belle personne. Ponce de Léon rendit mille grâces à mon zèle, & me conjura de lui rendre en effet ce service. Je partis donc pour lui complaire, à la suite d'Almahide, qui, arrivée en Grenade, fut reçue de ses parens avec des transports inexprimables: je m'excusai comme je pus auprès de ses illustres parens, de ne leur avoir pas fait savoir plutôt le sort de leur aimable fille; dans le ravissement où ils étoient de la voir, mes torts furent facilement oubliés, & je continuai à remplir auprès d'elle l'office d'un Domestique honoré de la confiance de ses parens.

Ponce de Léon, après mon départ, donna la sienne à Sanche, Peintre, qui lui avoit procuré le portrait d'Almahide, & qu'il avoit retenu au nombre de ses Domestiques affidés. Ce serviteur zélé, craignant pour les jours de son aimable maître, & voyant que l'impossibilité apparente

de revoir Almahide, le conduiroit inmanquablement au tombeau ; se mit dans la tête de lui faire surmonter les obstacles qui sembloient mettre une barrière insurmontable entre elle & lui. Il le tira donc un jour en particulier, & lui parla en ces termes :

Après avoir remarqué vos inquiétudes, Seigneur, & en avoir aisément deviné la cause, j'ai cherché & trouvé les voies infaillibles de vous les ôter : il faut que l'un de ces matins, prétextant une promenade, vous montiez sur le meilleur de vos chevaux, & que vous me commandiez de vous suivre sur un autre, sans mener personne que moi. Qu'ensuite sortant de Fontaines, nous nous en allions à toute bride à Séville ; car, dans cette grande Ville où est la Cour, l'on n'est pas observé comme dans une plus petite & moins peuplée. Je vous y ferai faire un habit d'Esclave le plus propre & le plus galant que cette condition le permettra. Pour moi, Seigneur, je prendrai un habit de Marchand More ; & comme j'ai été dix ans captif en Alger, je fais la langue Arabique comme la mienne. Ainsi, je n'aurai pas beaucoup de peine à me faire passer pour un de ces Marchands qui traf-

quent d'Esclaves. Nous mettrons chacun notre habit de déguisement, lorsque nous serons parvenus aux confins du Royaume de Grenade. Arrivés vers Morayzet, je vous présenterai à lui, comme Esclave, & lui proposerai de vous acheter; & je compte assez sur votre bonne mine, pour me flatter qu'il sera tenté de faire votre acquisition. Mais, avant tout, je tâcherai de parler en particulier à Dom Fernand, de peur qu'il ne soit surpris, aussi bien que la belle Aminte; & que cette double surprise ne nuise à vos intérêts.

Le Comte saisit avec empressement cette occasion inespérée de revoir sa chère Almahide. Avant d'exécuter le projet de son départ, il écrivit deux lettres, l'une au Duc son père, l'autre à la Duchesse sa mère, pour s'excuser du parti qu'il prenoit de se soustraire à leur dépendance, & rejetant sa faute sur une fatalité invincible. Alors le Duc & la Duchesse reconnurent la vérité de l'horoscope, dont ils avoient tant appréhendé les suites: ce qui n'empêcha pas le Duc de protester qu'il ne pardonneroit jamais cette échappée à son fils. La Duchesse, moins sévère, écouta davantage la voix de la Nature,

parvint, après bien des recherches, à découvrir la captivité de son fils, & lui fit passer par un correspondant discret & affidé toutes les sommes dont il pouvoit avoir besoin chez Morayzel, qui l'acheta du prétendu Marchand More, comme on l'avoit prévu. Ce fut ainsi que l'amoureux Comte de Pegnafiél parvint à revoir sa chère Almahide, & à se retrouver dans la même maison qu'elle. L'adroit Peintre eut l'attention, Seigneur, de me prévenir. Quant à moi, sans avertir expressément Almahide de ce qui se passoit, je la préparai comme par degré à cette apparition, & à l'ingénieuse & hardie métamorphose du Comte de Pegnafiél en Esclave de Morayzel.

Nul pinceau ne sauroit rendre les transports passionnés de Ponce de Léon, à la première rencontre qu'il fit d'Almahide seule dans le jardin de son père, ni la surprise, la joie, le trouble, & les tendres appréhensions d'Almahide. Morayzel, qui ne savoit rien de cette entrevue, fit appeler sa fille pour lui présenter le bel Esclave; ce qui causa une émotion & un embarras difficiles à décrire, à la belle Grenadine. Son étonnement redoubla bien davantage, lorsque

son père ajouta qu'il lui donnoit cet Esclave, ne croyant pas pouvoir lui faire un présent plus précieux, & plus digne d'elle, vu les talens, l'esprit, l'éducation, & la bonne mine d'un tel captif. Elle eut beau se défendre d'accepter cette offre, son père la contraignit d'y consentir, & Ponce de Léon, sous le nom de l'Esclave Léonce passa ainsi du pouvoir d'un ennemi, sous la dépendance directe d'une maîtresse adorée; son extrême respect pour Almahide, & la sévère vertu de cette fière Grenadine, ôtant au surplus à cette intimité tout ce qu'elle auroit pu avoir de suspect entre deux autres personnes. Vingt fois, Seigneur, la belle Almahide exigea de son amant qu'il s'en retournât en Espagne; vingt fois la soumission de Ponce de Léon, & mes remontrances lui arrachèrent son consentement, à un plus long séjour de la part du Comte de Pegnasiel auprès d'elle. Tout concouroit donc à faire jouir l'amoureux Comte de Pegnasiel des avantages inappréciables de son feint personnage, tandis que l'âme du jeune Duc de l'Infantade, son rival, instruit de son départ pour Grenade, étoit en proie aux remords d'une vaine trahison, & au dé-

le espoir des suites heureuses de cette même trahison , pour le Comte de Pegnasiel.

Le Duc résolut d'imiter le projet hardi du Comte, & de se procurer, à quelque prix que ce fût, la vue habituelle d'une personne loin de laquelle il ne pouvoit plus vivre. Considérant que la guerre s'étoit rallumée plus vivement que jamais entre les deux Puissances d'Espagne & de Grenade, & que Morayzel père d'Almahide, commandoit l'armée des Mores, il donna un ordre secret aux affaires de sa maison; il instruisit son Intendant de tout ce qu'il avoit à faire pour lui faire tenir de l'argent, quand il en auroit besoin: & après avoir pris beaucoup d'or sur lui, il partit de Séville à l'entrée de la nuit, en habit de simple Cavalier, & sans aucun train, prenant le chemin le plus court pour se rendre sur la frontière. Il se rendit à l'armée Espagnole, où la médiocrité apparente de sa fortune le mettant à l'abri d'être reconnu pour ce qu'il étoit, il s'engagea comme simple Cavalier; & ménageant également les intérêts de sa gloire & ceux de son amour, il fit des prodiges de valeur contre les Mores, pour effacer d'avance la honte des fers auxquels il avoit

dessein de se soumettre pour revoir Almahide.

En effet , la fortune lui fut si favorable à cet égard , qu'après avoir fait un grand carnage des infidèles , il se trouva investi par un détachement commandé par Morayzel lui-même : sommé par ce dernier de rendre les armes , il lui remit son épée avec beaucoup de grâce , & en lui laissant une haute idée de son courage. Morayzel ne sachant pas quel prisonnier la fortune mettoit entre ses mains , & jugeant seulement du prix de sa capture par les grandes actions qu'il avoit vu faire au vaillant Espagnol , donna ordre sur le champ qu'on le conduisît en Grenade , à sa fille , accompagnant ce Message d'une lettre , où il lui mandoit que ce second présent d'un Esclave étoit pour servir de pendant au premier , & où il s'étendoit amplement sur le mérite de l'un & l'autre Captif. Ainsi , Almahide vit une seconde fois à ses genoux deux illustres rivaux , unis & divisés par le même intérêt ; qui sacrifioient tout , risquoient leur propre vie , & les avantages d'une haute fortune , pour la simple satisfaction de la voir.

La jalousie devoit naturellement renouveler de grands troubles entre ces deux fiers

antagonistes, & les eût infailliblement perdus l'un & l'autre, sans l'empire imposant d'Almahide sur leurs moindres volontés, & sans mes soins vigilans, sur tout ce qui ce passoit entre eux. Mais tout ce que je vous ai raconté jusqu'à présent, Seigneur, (poursuivit Dom Fernand de Solis, en parlant à Dom Roderic de Narve,) quoique de la plus exacte vérité, doit naturellement vous jeter dans le doute qu'entraînent après elles les fictions les plus romanesques, puisqu'indépendamment du merveilleux réel qui se trouve dans ces divers événemens, votre esprit, malgré sa sagacité ordinaire, doit vainement se mettre à la torture pour comprendre comment la Sultane Reine Almahide, sans cesser d'être vertueuse, peut garder auprès d'elle deux amans, dont l'un a manifestement toute sa tendresse. Il vous manque en même temps de savoir les ressorts secrets qui l'ont portée, malgré elle sur le Trône, & de connoître l'un des plus grands mystères de Cour, dont l'histoire ait jamais fait mention. C'est ce qui me reste, Seigneur, à vous développer.

Boabdilin, qui règne aujourd'hui dans

Grenade , n'eut pas plutôt monté sur le Trône de son père , par une usurpation téméraire , qui pouvoit entraîner la ruine du Royaume , mais dont la prudence & la cession volontaire du vieux Muleyhazen para les suites , qu'il se vit en butte lui-même aux troubles & aux factions qu'il avoit cherché à exciter sous son prédécesseur. L'ame secrète , mais toujours active de ce parti factieux dont le nouveau Roi de Grenade avoit à redouter les menées , étoit principalement le Prince Audalla son frère , qui s'étoit retiré au palais du Roi détrôné , & qui n'avoit jamais voulu faire aucun acte de soumission & d'obéissance à Boaudilin ; Audalla , dis-je , entretenoit sous main les dissensions des Zégris & des Abencerrages , & même étoit le chef caché de ces derniers. Boaudilin voyant chaque jour son Trône s'ébranler , consulta Zarcan son favori , dont l'avis fut qu'il devoit se marier pour avoir , ou du moins pour faire attendre incessamment un héritier présomptif , dont les droits effectifs , respectés de toute la Nation , feroient évanouir toutes les prétentions d'Audalla. Ce conseil fut d'abord rejeté par le Roi , qui , par les loix du Royaume , ne pouvoit épou-

ser une personne du peuple, & qui n'étoit pas alors assez puissant pour braver les loix. Or, Boaudikín aimoit éperduement une belle Plébeienne nommée Miriam, à qui il avoit promis, foi de Musalman, de l'épouser. Il s'étonnoit donc, non sans quelque apparence de raison, du conseil de Zarcán, lorsque celui-ci lui expliqua qu'il lui feroit facile de concilier l'intérêt de sa politique avec celui de son amour, en épousant pour la forme une personne du Sang Royal, qui eût quelque passion dans le cœur, & qui se prêteroit à ce stratagème de Cœur, & à passer quelque temps pour Reine, afin de rendre au Roi le service signalé d'éteindre ou du moins d'amortir le feu des séditions; à condition que le Roi, lorsqu'il seroit venu à bout de dissiper les factions, de calmer tous les troubles, & de fortifier son pouvoir, publieroit que ce mariage n'étoit qu'une feinte, & donneroit à la prétendue Reine le droit d'épouser l'amant, quel qu'il pût être, dont elle auroit fait choix, & qu'elle lui nommeroit; tandis que lui, délivré désormais de toute inquiétude, enfreindroit sans aucun risque la loi contraire au couronnement d'une Plébeienne, & feroit consentir tous

les Ordres de l'Etat à son mariage avec la belle Miriam.

Le Roi ne manqua pas d'objecter à Zarcán, qu'il ne seroit pas facile de trouver cette fille d'un sang royal, qui voudroit se prêter à jouer pour quelque temps le personnage de Reine, & dont on parviendroit à connoître la passion secrète pour un amant de son choix, afin de l'indemniser, en l'unissant à son amant, d'un trône qu'on lui feroit perdre. Mais Zarcán assura intrépidement au Roi que cette personne étoit toute trouvée, & n'étoit autre qu'Almahide, de la Maison Royale des Almoradis. Comme son père Morayzel, dit Zarcán à Boaudilin, *me fait l'honneur d'être mon ami particulier, je vais fort souvent chez lui, & ces fréquentes visites m'ont fait remarquer que la belle Almahide est toujours fort mélancolique & fort solitaire; qu'elle ne se plaît qu'à rêver & qu'à être seule. J'ai même trouvé dans sa chambre un billet sans nom, écrit de sa main, qui m'est une preuve que je ne me trompe point dans mon opinion. Je n'ai su deviner celui qu'elle peut aimer, mais je suis assuré qu'elle aime. Ainsi, après que l'ambition de Morayzel & de Sémahis,*

sans consulter les intentions secrètes de leur fille, vous aurons donné en mariage cette belle personne, j'irai la trouver dès qu'elle sera dans l'Hakamère ; & je lui dirai que, sachant fort bien qu'elle a une passion dans l'ame, Votre Majesté lui promet sa protection, & s'engage à lui faire épouser celui qu'elle aime, pourvu qu'elle veuille vous servir, & conserver le grand secret que vous avez bien voulu lui confier. Et comme sa délicatesse pourroit être en peine des bruits injurieux auxquels le personnage de Reine qu'elle jouera auprès de vous, pourroit l'exposer, je me ferai accompagner de la Princesse Morayma votre sœur, qui jouit dans Grenade de la plus haute réputation de vertu, & qui s'offrira à certifier en temps & lieu avec serment, qu'elle ne l'a point quittée de vue depuis la cérémonie du mariage apparent qu'elle viendra de faire.

Le Roi ayant approuvé l'expédient de son favori, tout ce que Zarcán avoit proposé fut exécuté de point en point. Le Roi fit la demande d'Almahide, que ses parens n'eurent garde de lui refuser. Et le soir même de la cérémonie, Zarcán apprit à la nouvelle Reine le grand secret

que je viens de vous révéler ; & par cet aveu rendit le calme & la joie à la tendre amante du Comte de Pegnafié. Mais cette joie n'a pas été de longue durée ; car peu de mois après le couronnement d'Almahide , la belle Miriam est venue à mourir ; & l'amour qui se fait un jeu des plus grandes révolutions , a ouvert les yeux au Roi Boaudilin sur les perfections de la Reine, réduite aujourd'hui à réclamer l'effet des promesses de ce Souverain , & de sa sœur la Princesse Morayma, & tremblante pour les jours de son amant, que la jalousie de Boaudilin, & l'adresse de Zarcán , mettent tout en usage pour découvrir , sans en avoir encore pu venir à bout.

Ce ne fut pas sans une extrême surprise que l'illustre Général Dom Roderic de Narve apprit ainsi de la bouche de Dom Fernand de Solis, les anecdotes les plus cachées de la Cour de Grenade. Il le remercia de sa confiance , & lui témoigna la plus vive satisfaction de tout ce qu'il avoit entendu.

Cependant la Sultane Reine , en déclarant qu'elle avoit affranchi l'esclave Léonce , l'avoit mis , comme on l'a vu plus

haut , dans la nécessité de sortir de l'Halambre , & de retourner chez Morayzel , contrainte où le Duc de l'Infantade , qui n'étoit point sorti d'esclavage , ne se trouvoit point encore exposé. Cette comparaison du sort de son rival avec le sien , désespéroit Léonce. Il témoigna au peintre Sanche & à Dom Fernand l'excès de la douleur qu'il avoit d'être éloigné de la vue d'Almahide. Ceux-ci voyant que son affliction devoit faire craindre pour sa vie , résolurent de le rapprocher de la Reine par un artifice dont voici le détail. Ils connoissoient l'attachement & la bienveillance de Morayzel & de Semahis pour Léonce , depuis sur-tout que ce brave Espagnol avoit délivré leur fille d'un grand danger dans une promenade où un Lion déchaîné étoit venu se jeter sur elle. Ils allèrent donc rendre leurs hommages à ces deux illustres personnes , & leur représentèrent que les jours de Léonce n'étoient plus en sûreté depuis qu'il étoit sorti de l'Halambre , ceux de la faction des Zégris ayant fait le complot de l'assassiner. Ce stratagème eut tout l'effet que Sanche & Dom Fernand s'étoient promis. Morayzel & Semahis allèrent trouver la Reine leur fille , & exi-

gèrent d'elle de demander au Roi la permission de faire rentrer Léonce , quoique libre , au Palais de l'Halambre , pour le soustraire à la rage de ses ennemis : & le Roi accorda sans balancer à la Reine la prérogative qu'elle lui demandoit pour son affranchi , étant bien éloigné de se douter que c'étoit à son rival qu'il faisoit une telle grâce.

A cette nouvelle , les Zégris frémissent de fureur , & le Prince Audalla , avec sa secrète de leur faction , cabala sourdement auprès du Muphti , afin qu'il allât exiger du Roi au nom du grand Alla , & de son saint Prophète , de faire sortir de son Palais ce Chrétien devenu libre ; & dont la présence blessait désormais les regards des vrais Croyans. Le Roi , quoiqu'il connût parfaitement l'esprit de faction qui faisoit parler le Muphti , lui répondit sagement qu'il approuvoit son zèle , & qu'il l'invitoit à en témoigner toujours un semblable : qu'il donneroit incessamment ses soins à faire finir le scandale des Musulmans ; mais que des raisons d'état connues de lui seul , & dont il ne devoit compte à personne , l'obligeoient de retenir encore pour quel-

que temps ce Chrétien dans l'Halambre. Par cette réponse adroite, Boaudilin réduisit le séditieux Muphti au silence. C'est ainsi que le Roi, devenu amoureux de la Reine, agissoit toujours contre lui-même en faveur de son rival, faute de connoître celui qui lui fermoit le cœur d'Almahide.

Cependant Zarcán, pour servir la jalousie & les vues du Roi, se mettoit l'esprit à la torture pour découvrir ce rival caché. Il interrogea tour-à-tour, & chercha à séduire, par les plus grandes promesses, deux suivantes de la Reine, Dom Fernand, Dom Alvare, & Léonce lui-même. Il trouva par-tout une discrétion à toute épreuve. Il s'arrêta alors à l'idée que le rival en question n'étoit autre que le Chevalier inconnu & masqué, qui avoit obtenu de la main même de la Reine le prix de la bague. Mais Léonce avoit si bien pris ses mesures pour se présenter à ce carrouzel, sans se faire connoître, que Zarcán courut envain toute la ville de Grenade pour découvrir les indices qu'il cherchoit. Alors, l'esprit toujours prévenu que le Chevalier inconnu étoit à coup sûr le bien-aimé de la Reine, il dit au Roi

qu'un moyen infaillible de prendre ce rival au piège , étoit de proposer de nouveaux prix d'adresse & de courage , où la Reine couronneroit le vainqueur , & que les Chevaliers se présenteroient masqués.

Le Roi indiqua donc , selon l'avis de Zarcan , une course de Taureaux , où la Reine devoit adjudger le prix. Mais , outre que cette fois Léonce n'entra point en lice , qu'au lieu de lui ce fut Dom Alvare masqué qui s'y présenta ; & que tout le monde remarqua que ce second inconnu ne ressembloit point pour la taille au premier , les juges de camp s'opposèrent formellement aux instances que fit le Roi à ce second inconnu pour qu'il se fit connoître , & soutinrent que ce seroit violer toutes les loix de la Chevalerie & des Tournois. Ce nouvel incident jeta donc le jaloux Roi de Grenade , & son favori Zarcan , dans une plus grande perplexité ; & leur subtilité ne leur apprit rien de ce qu'ils vouloient savoir.

N. B. Le Roman d'Almahide , dont le fond , comme l'en voit , est très-intéressant , n'a point été achevé. Mais comme toute l'action du Ro-

man est annoncée & prédite dans l'horoscope d'Almahide, le Lecteur devine qu'après bien des traverses, elle sera enfin réunie à l'objet de son amour, par les nœuds de l'hyménée; & qu'elle se consolera d'un trône perdu, dans les bras de Ponce de Léon. Le Roman d'Almahide renferme aussi quelques Épisodes dont nous ne rendons point compte, pour épargner des regrets au Lecteur, Mademoiselle de Scudéry ayant laissé ces Épisodes incomplets, parce qu'elle se proposoit de ne terminer le récit de ces aventures particulières, qu'à la fin de l'aventure principale.

Ce Roman, comme nous venons de le dire, n'a pas été achevé, mais nous savons qu'un Homme de Lettres se propose de le conduire à sa fin, d'après le sentiment qu'il a éprouvé en le lisant; si ce même sentiment passe dans l'ame des Lecteurs, à la lecture de l'Extrait que nous en donnons, ce sera un service qu'il rendra à la Littérature comme à la Société, parce que cet Ouvrage très-intéressant est devenu extrêmement rare.

ERRATA pour le *second Volume*
de *Juillet*.

PAGE 85, ligne 18, de *Boccace*, lisez par *Boc-*
cace.

Page 133, ligne 15, il fit empoisonner Charles de
France, frère du Duc de Bourgogne, lisez on
prétend qu'en 1472 il fit empoisonner Charles
de France, son-frère.

Page 154, ligne 22, onzième, lisez seizième.

Ce sont ici des fautes de Copiste. Nous les
épargnerons désormais au Lecteur, autant qu'il
sera possible.

A P P R O B A T I O N.

J'AI EU, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux,
le Volume du mois d'Août de la *Bibliothèque des Romans*,
& je crois que cet Ouvrage, qui, en donnant des Romans
la plus exacte analyse, en sauve les songeurs, ne peut
manquer d'être très-favorablement reçu du Public.
A Paris, ce 31 Juillet 1775. C.ÉBILLOU.

De l'Imprimerie de M. LAMBERT, rue de la Harpe.

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS,

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

SEPTEMBRE, 1775.



A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, rue Christine;
près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



*On trouve aussi chez le même Libraire les Journaux
suivans, port franc par la poste.*

- M**ERCURE DE FRANCE ; Il en paroît 16 vol. in-12
par an. A Paris, 24 liv.
En Province, 32 liv.
- J**OURNAL DES SÇAVANS, in-4^e ou in-12, 14 vol. à
Paris, 16 liv.
Franc de port en Province, 20 l. 4 s.
- J**OURNAL DES BEAUX-ARTS ET DES SCIENCES, 16 vol.
petit in-12 par an, à Paris, 13 l. 8 s.
En Province, 18 liv.
- LA FRANCE ILLUSTRÉE, OU LE PLUTARQUE FRANÇOIS,**
13 cahiers in-4^e, avec des Portraits, par M. Turpin,
prix, 30 liv.
- GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE,** à Paris,
port franc par la poste, 18 liv.
- J**OURNAL ECCLÉSIASTIQUE, par M. l'Abbé Dinouart ;
14 vol. par an, à Paris, 9 liv. 16 s.
Et pour la Province, port franc par la poste, 14 liv.
- J**OURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES, 12 vol. in-12 par an,
à Paris, 18 liv.
Et pour la Province, 24 liv.
- J**OURNAL ENCYCLOPÉDIQUE, in-12, 24 vol. 33 liv. 12 s.
- J**OURNAL HISTORIQUE ET POLITIQUE DE GENÈVE, 36
cahiers par an, à Paris & en Province, 18 l.
- LE SPECTATEUR FRANÇOIS,** 15 cahiers par an, à Paris, 9 l.
Et pour la Province, 12 liv.
- LA NATURE CONSIDÉRÉE,** 52 feuilles par an, pour
Paris & pour la Province, 12 liv.
- Suite de très-belles Planches in-folio enluminées & non en-*
luminées, des trois règnes de l'Histoire Naturelle, avec
l'explication, chaque cahier broché, prix, 30 liv.
- J**OURNAL DES DAMES, 12 cahiers, chacun de 5 feuilles,
par an, pour Paris, 12 liv.
Et pour la Province, 15 liv.
- L'ESPAGNE LITTÉRAIRE,** 24 cahiers par an, à Paris, 18 l.
En Province, 24 liv.
- J**OURNAL DE LECTURE, 6 vol. in-12, port franc, 15 l.

Nouveautés qui se trouvent chez le même Libraire.

Dictionnaire Historique & Géographique de l'Italie, 2 vol. grand in-8°. rel.	12 liv.
Progrès de l'Esprit Humain dans les Sciences Naturelles, in-8°. rel.	5 liv.
Le Voyageur Naturaliste, in-12. broch.	1 l. 16 s.
De la Connoissance de l'Homme dans son être & dans ses rapports, 2 vol. in-8°. reliés,	12 liv.
Traité Économique & Physique des Oiseaux de Bassé- Cours, in-12, broc.	2 liv.
Esprit du Grand Corneille, 2 vol. in-8° broc.	4 liv.
Recueil des Découvertes & Inventions, br.	2 liv.
Dictionnaire Diplomatique, in-8°, 2 vol. avec figures, broché,	12 liv.
Dictionnaire Héraldique, figures, in-8° broc.	3 l. 15 s.
Théâtre de M. de St Foix, nouv. édit. 3 vol. broc.	6 l.
Théâtre de M. de Sivry, vol. in-8° broc.	2 l.
Bibliothèque grammat. in-8° broc.	2 l. 10 s.
Lettres nouv. de Madame de Sévigné, in-12. br.	2 l. 10 s.
Les mêmes, petit format,	1 l. 16 s.
Poème sur l'Inoculation, vol. in-8°. broc.	3 l.
III^e Liv. des Odes d'Horace, en vers, in-12. broc.	2 l.
Vie du Dante, par M. Chabanon, in-8°. br.	1 l. 10 s.
Fables Orientales, par M. Brer, 3 vol. in-8°.	9 l.
Diogène Moderne, 2 vol. in-8°. broc.	5 l.
Traité du Rakitis, ou l'art de redresser les enfans courbe- faits, in-8°. broc. avec fig.	4 l.
Éloge de la Fontaine, par M. de la Harpe, in-8°. broc.	1 l. 4 s.
Éloge de Racine, avec des Notes, par M. de la Harpe, in-8°. broc.	1 l. 10 s.
Les Muses Grecques, in-8°. broc.	1 l. 16 s.
Les Odes Pythiques de Pindare, in-8°. broc.	5 l.
Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV, &c. in-fol. avec planches, broché en carton,	24 l.
Mémoire sur les objets les plus importants de l'Architec- ture, in-4°. avec figures, broché en carton,	12 l.
Les Caractères Modernes, 2 vol. broc.	3 l.
Mémoire sur la Musique des Anciens, nouv. édit. in-4°. broch.	7 l.
Lettre sur la Division du Zodiaque, in-12. broc.	12 s.
Journal de Pierre le Grand, in-8°. broc.	5 l.
Institutions Militaires, ou Traité Élémentaire de Tacti- que, 3 vol. in-8°. broc.	9 l.
L'Agriculture réduite à ses vrais principes, vol. in-12. broch.	2 l.



BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

SEPTEMBRE, 1775.

CINQUIÈME CLASSE.

ROMANS DE SPIRITUALITÉ, DE MORALE
ET DE POLITIQUE.

Les Aventures de Télémaque.

L'ILIADÉ a pour but de montrer les funestes
suites de la désunion parmi les Chefs d'une armée:
L'Odyssée nous fait voir ce que peut, dans un
Roi, la prudence, jointe avec la valeur. Dans

A iij

BIBLIOTHÈQUE

L'Énéide, on dépeint les actions d'un Héros pieux & vaillant. Mais toutes ces vertus particulières ne font pas le bonheur du genre humain. Télémaque va bien au-delà de tous ces plans, par la grandeur, le nombre, & l'étendue de ses vues morales; aussi M. de Sacy, Censeur de cet Ouvrage immortel, dit-il dans son Approbation, « qu'il ne méritoit pas seulement d'être imprimé, » mais encore d'être traduit dans toutes les langues que parlent ou qu'entendent les peuples « qui aspirent à être heureux. » Le Philosophe critique d'Homère (l'Abbé Terrasson) a eu la même pensée lorsqu'il a dit: *le présent le plus utile que les Muses aient fait aux hommes, c'est le Télémaque; car si le bonheur du genre humain pouvoit naître d'un Poëme, il naîtroit de celui-là.*

Ce fut en 1698 que M. de Fénelon commença à faire imprimer le Télémaque. Il étoit intitulé, Suite du Quatrième Livre de l'Odyssée; les Exemplaires en sont devenus excessivement rares. Il n'y en eut alors que 200 pages d'imprimées; le Gouvernement fit arrêter l'impression. Le peu qui en avoit paru, & les copies manuscrites de ce qui restoit à imprimer, se débitèrent pendant quelque temps. L'année suivante (1699) il fut imprimé.

DES ROMANS.

pour la première fois, à la Haye, sous le même titre; en quatre petits volumes, & eut le plus grand débit. La première édition correcte est celle de 1701, (toujours la Haye.) Elle est due aux soins d'un M. de Saint-Remy, de qui nous avons des Mémoires pour servir à l'Histoire de France. C'est sur cette édition qu'ont été faites toutes celles qui ont été données jusqu'en 1717, année où parut la première édition en France, approuvée. Toutes ces éditions de Hollande n'étoient qu'en 9 Livres; depuis celle de Paris, l'Ouvrage a constamment été divisé en 24 Livres. En 1718, 25 & 31, parurent celles de Londres, d'Hollande & d'Ham-bourg, avec des Notes & une prétendue clé, dont la famille de Fénelon s'est beaucoup plainte, avec raison. C'est ce qui a engagé M. de Fénelon, Ambassadeur en Hollande, à faire imprimer l'édition *in-folio* & *in-quarto*, qui est si belle & si recherchée; & ce sont ces mêmes Notes, fruits de la malignité, qui nous engagent aujourd'hui à donner un Extrait de cet Ouvrage si connu. Fénelon avoit trop de sagesse, de raison & de vertu, pour songer à faire une Satire, en feignant d'écrire un Traité de Morale; il respectoit le Trône, & se respectoit lui-même. Il n'a donc pas eu les intentions qu'on lui prête; aussi, est-ce en accusant

l'esprit qui les lui prête; que nous faisons usage de ses Notes odieuses, que nous formons loin d'adopter, & auxquelles nous ne donnons une nouvelle publicité que pour mettre à côté d'une fiction immortelle qui les a occasionnées, quelques actions du siècle, aux événemens duquel elles ont été rapportées.

Parmi plusieurs Ouvrages contre le Télémaque, il y a la Télémacomanie de l'Abbé Faydit, mauvaise Critique du Livre qu'il attaque, mais où il y a de bonnes réflexions contre les Romans.

Cet Ecclésiastique, qui avoit été Père de l'Oratoire, écrivit sur plusieurs sujets différens; & se fit beaucoup d'affaires. Il étoit de Riom. Il a fait d'assez bonnes Poësies Latines. Il avoit, sur la Théologie, des idées singulières qu'il hasarda dans un Ouvrage sur la Trinité, & qu'il répandit dans plusieurs autres Livres. Il maltraitoit, entre autres, beaucoup S. Thomas, & vouloit justifier les anciens Hérétiques. Il écrivit contre Messieurs le Clerc, Tillemont, Arnaud, Mallebranche, & fit contre eux la Presbytéromanie; ce fut pour ce dernier Ouvrage, & particulièrement pour avoir osé attaquer M. le Cardinal de Noailles, & M. le Premier Président de Harlay, qu'il fut mis, non à Bicêtre, comme on l'a écrit, mais à Saint-

Lazare, étant alors Prêtre habitué à S. Séverin. Cet Ecclésiastique est encore connu par un Ouvrage intitulé, *Remarques sur Virgile, sur Homère, & sur le Style Poétique de l'Ecriture Sainte*, dans lequel il prétend réfuter les inductions pernicieuses que Spinoza, Grotius, & M. le Clerc, en ont tirées, & quelques opinions particulières du Père Mallebranche, du Sieur Lélévet, & de M. Simon. Ce Livre contient, en tout, des choses singulières & amusantes. Il fut publié en 1705, & on l'arrêta dès qu'il parut. Nous trouvons cependant, dans les Mémoires de l'Abbé d'Artigny, qu'il y a eu un second volume de ces Remarques imprimé en 1710, après la mort de l'Auteur, arrivée en 1709.

En 1699, il parut une espèce de Satyre contre l'illustre Fénelon. Elle étoit intitulée *le Télémaque Spirituel*. Ce Poème n'en est pas l'objet direct. L'Auteur s'est proposé essentiellement de tourner en ridicule l'Explication des *Maximes des Saints*. Le titre de l'Ouvrage fut imaginé d'après un bon mot du temps, qui disoit que les *Maximes des Saints étoient un vrai Ravian Spirituel*, & le *Télémaque*, les *Maximes des Rois & du Gouvernement*.

Dans un petit nombre d'éditions, Télémaque est suivi de quelques petites Histoires romanesques, dans le même goût que l'Ouvrage principal, & de quelques Fables aussi ingénieuses qu'intéressantes; elles sont peu connues; nous croyons rendre service à nos Lecteurs, en en donnant l'Extrait dans ce Volume.

LA COURSE de ce Roman est, comme on le fait, celle du Poëme Épique. L'Auteur n'y met en action que certaines circonstances de la vie de son Héros: celles qui les ont précédées sont racontées par le Héros lui-même. C'est dans l'Isle de Calypso que s'ouvre la scène, & que l'action commence.

« Calypso ne pouvoit se consoler du
» départ d'Ulysse. Dans sa douleur, elle
» se trouvoit malheureuse d'être immor-
» telle. Sa grotte ne résonnoit plus de son
» chant. Les Nymphes qui la servoient,
» n'osoient lui parler. Elle se promenoit
» souvent seule sur les gazons fleuris, dont
» un printemps éternel bordoit son Isle.
» Mais ces beaux lieux, loin de modérer
» sa douleur, lui faisoient rappeler le triste
» souvenir d'Ulysse, qu'elle y avoit vu

» tant de fois auprès d'elle. Souvent elle
» demeuroit immobile sur le rivage de la
» mer, qu'elle arrosoit de ses larmes; &
» elle étoit sans cesse tournée vers le côté
» où le vaisseau d'Ulysse, fendant les on-
» des, avoit disparu à ses yeux. Tout-à-
» coup elle apperçoit les débris d'un navire
» qui venoit de faire naufrage, des bancs
» de rameurs mis en pièces, des rames
» écartées çà-&-là sur le sable, un gou-
» vernail, un mât, des cordages flottans
» sur la côte. Puis, elle découvrit de loin
» deux hommes, dont l'un paroissoit âgé;
» l'autre, quoique jeune, ressembloit à
» Ulysse. Il avoit sa douceur & sa fierté,
» avec sa taille & sa démarche majestueu-
» se. La Déesse comprit que c'étoit Télé-
» maque, fils de ce Héros; mais quoique
» les Dieux surpassent de loin en connois-
» sance tous les hommes, elle ne put dé-
» couvrir qui étoit cet homme vénérable
» dont Télémaque étoit accompagné.
» C'est que les Dieux supérieurs cachent
» aux inférieurs tout ce qu'il leur plaît;
» & Minerve, qui accompagnoit Télé-
» maque sous la figure de Mentor, ne
» vouloit pas être connue de Calypso. »

(Suivant l'Éditeur, Mentor étoit un des amis d'Homère, qui, pour éterniser son nom, l'a placé dans son Odyssée. Il lui devoit, en quelque sorte, cette marque de reconnoissance. Homère, à son retour d'Espagne, se trouvant fort incommodé d'une fluxion sur les yeux, relâcha dans l'Isle d'Itaque, où il fut accueilli par Mentor. Ce Poète en fait le plus fidèle ami d'Ulysse, & celui à qui, en partant pour Troie, il avoit confié le soin de sa Maison. L'Auteur de Télémaque continue la même fiction. Il suppose, de plus, que Mentor étoit Minerve elle-même, déguisée sous la forme de ce vieillard; expédient qui met ce personnage en état d'opérer de plus grandes choses, & qui rend le Lecteur beaucoup plus attentif à ses discours.)

La Déesse reçoit favorablement le fils d'Ulysse. Elle le fait conduire avec Mentor dans une grotte voisine de la sienne. Il y trouve tout ce que sa situation lui rendoit nécessaire, & des habits plus superbes qu'elle ne l'exigeoit. Il est flatté de leur éclat. Mentor condamne ce léger mouvement de vanité, & ramène Télé-

maque à sa modestie naturelle. « Que les
» Dieux me fassent périr, dit-il, plutôt
» que de souffrir que la mollesse & la vo-
» lupté s'emparent de mon cœur ! »

(Ici l'Éditeur observe qu'on doit recon-
noître, dans cette réponse, le caractère du
Duc de Bourgogne. « Ce Prince, dit-il,
» faisoit paroître une sagesse si austère,
» que le feu Roi, son ayeul, le craignoit
» & se cachoit de lui quand il vouloit faire
» quelque dépense qui sentît le luxe ou la
» volupté. »)

Télémaque inspire à Calypso la même
passion qu'elle avoit conçue pour Ulysse.
Elle lui fait des offres bien capables de le
séduire, si les conseils de Mentor ne l'eus-
sent muni d'avance contre cet attrait. Il
n'accepte ni ne paroît refuser. La Nymphé
lui demande le récit de ses aventures. Il
lui raconte son voyage à Pilos & à Lacé-
démone ; son naufrage sur la côte de Si-
cile ; le péril qu'il y court lorsqu'il s'est
fait connoître pour le fils d'Ulysse. Acesté
qui règne dans cette contrée, mais qui est
né Troyen, veut qu'on immole Téléma-
que & Mentor sur le tombeau d'Anchise.
Le secours que les deux Grecs donnent à
ce Roi contre les Himariens & autres peu-

ples barbares, fait révoquer ce cruel Arrêt. Aceste donne à ses libérateurs un vaisseau Tyrien, pour retourner à Itaque. Ce vaisseau est pris par une flotte Égyptienne. On conduit les captifs à Thèbes, capitale de route l'Égypte. Mentor fait observer à Télémaque le bel ordre & l'opulence qui règnent dans cette heureuse contrée. « Heureux, lui disoit-il, le peuple qu'un
» sage Roi conduit ainsi, mais encore plus
» heureux le Roi qui fait le bonheur de
» tant de peuples, & qui trouve le sien
» dans sa vertu ! »

(L'Éditeur joint encore à ce passage une Note, dans laquelle il avance que l'Auteur a eu dessein de faire vivement sentir à son Élève que ce n'étoit pas sur l'exemple de son ayeul qu'il devoit se régler. « Or, poursuit-il, comme le Dau-
» phin, père du Duc de Bourgogne, avoit
» été élevé *sur* les principes de l'Evêque
» de Meaux, tous différens de ceux-ci,
» l'Auteur de Télémaque a eu recours à
» l'allégorie, pour ne paroître pas heurter
» de front les maximes de son confrère,
» qui n'a pas laissé d'être très-sensible au
» reproche racine qui lui étoit fait. C'est
» ce qui a paru dans le différend survenu

« entre ces deux Prélats, au sujet du Livre
 « des *Maximes des Saints*, où l'Arche-
 « vêque de Cambrai s'est autant distingué
 « par sa modération, que l'Evêque de
 « Meaux par l'amertume de son zèle. »)*

On présente les deux captifs au Roi.
 « Il écoutoit chaque jour, à certaines heu-
 « res réglées, poursuit Télémaque, tous
 « ceux de ses sujets qui avoient des plain-
 « tes à lui faire, ou des avis à lui donner.
 « Il ne méprisoit ni ne rebutoit personne,
 « & il ne croyoit être Roi que pour faire
 « du bien à ses peuples, qu'il regardoit
 « comme ses enfans. Pour les étrangers,
 « il les regardoit avec bonté, & il vouloit
 « les voir, parce qu'il croyoit qu'on ap-
 « prenoit toujours quelque chose d'utile

* Ce ressentiment dont on accuse ici l'Evêque
 de Meaux, donna lieu aux vers qui suivent:

Contre Cambrai de Meaux chicane :
 Quoi ! pour des Contes de peau d'âne
 Falloit-il en venir aux mains ?
 Mais Cambrai s'attire l'attaque,
 Moins pour les *Maximes des Saints*
 Que pour celles du *Télémaque*.

» en s'instruisant des mœurs & des manières des peuples éloignés. »

(L'Éditeur prend la peine de faire une nouvelle Note, pour nous dire que ce portrait est celui de Philippe IV, Roi d'Espagne, Prince, dit-il, estimé pour sa prudence & sa sagesse, quoiqu'il n'ait pas toujours été heureux dans ses projets. Il est peut-être encore plus facile d'y reconnoître Louis XIV, qui, jusqu'alors, avoit toujours, comme Sésostris, été heureux dans les siens; qui n'étoit point inaccessible à ses sujets, & qui étoit fort accessible aux étrangers. Il les écoutoit, les questionnoit, pensionnoit leurs Savans, & prononçoit lui-même contre lui dans les affaires où ses intérêts se trouvoient compromis avec les leurs. Ajoutons que la suite de ce portrait ne permet pas même de s'y méprendre.)

Sésostris interroge Mentor & Télémaque. Il est touché de leurs réponses. Il charge Métrophis, un de ses Ministres, de les interroger de nouveau, avec ordre de les renvoyer dans leur patrie sur un de ses vaisseaux, si réellement ils sont Grecs. Le Ministre s'obstine à les croire Phéniciens, pour avoir droit de les faire ses esclaves.

Mentor est vendu à des Éthiopiens; Télémaque est condamné à garder les troupeaux de Métophis. Une voix qu'il ne connoît pas, l'exhorte à supporter ses maux avec courage, & lui en prédit la fin, Il cherche des livres pour égayer l'ennui de sa captivité.

(Cette circonstance fournit encore à l'Éditeur le sujet d'une remarque aussi fausse que les précédentes. Il y avance hardiment que Louis XIV ne lisoit rien; que le Duc de Saint-Aignan le dit à la Fontaine; ce qui détermina, poursuit-il, ce dernier à présenter au Monarque le Livre des Amours de Psyché & de Cupidon, pour faire passer, par ce moyen, un trait malin qui est à la page 79, (édition de la Haye, 1700) & qui pouvoit s'entendre du Roi, par rapport au grand nombre de ses maîtresses. C'est bien peu connoître Louis XIV, qui lisoit jusqu'aux Gazettes de Hollande; qui donnoit à Molière des conseils sur ses Comédies, à Quinault des sujets d'Opéra; qui connoissoit tous les vers de Boileau; qui fit coucher Racine dans sa chambre, après l'avoir occupé à lire une partie du jour, & enfin, qui ne pardonna point à l'Auteur de Télémaque

certain traits semés dans cet Ouvrage ; preuve certaine qu'il l'a voit lu avec attention.)

Télémaque est consolé par un vieillard , & reçoit de lui d'utiles instructions. Il les met à profit , & sa conduite lui acquiert l'amitié de ceux dont il dépend. La victoire qu'il remporte sur un lion furieux , le fait rappeler auprès de Scésostris. Ce Prince , instruit que Métophis l'a trompé , le condamne à une prison perpétuelle. Il fait préparer quelques vaisseaux pour reconduire & accompagner Télémaque jusques dans sa patrie ; mais Scésostris meurt tandis qu'on les prépare. Métophis rentre en faveur sous le nouveau Roi. Il fait enfermer Télémaque dans une tour ; mais le nouveau Roi est détrôné par les Phéniciens. Son successeur rend à ceux-ci tous les prisonniers de leur nation , & le fils d'Ulysse est compris dans ce nombre. Narbal , qui commande la flotte Phénicienne , le prend sur son bord. Télémaque se fait connoître à lui. Voici le portrait que Narbal lui trace de Pigmalion.

« Pigmalion , tourmenté par une soif
» insatiable des richesses , se rend de plus
» en plus misérable & odieux à ses sujets.

» C'est un crime à Tyr que d'avoir de
» grands biens. L'avarice le rend défiant ;
» soupçonneux , cruel. Il persécute les
» riches , & il craint les pauvres. C'est un
» crime encore plus grand à Tyr d'avoir
» de la vertu : car Pigmalion suppose que
» les bons ne peuvent souffrir ses injustices
» & ses infamies. La vertu le condamne ,
» il s'aigrit & s'irrite contre elle. Tout
» l'agite , l'inquiète , le ronge ; il a peur
» de son ombre ; il ne dort ni nuit ni jour :
» les Dieux , pour le confondre , l'accab-
» lent de trésors dont il n'ose jouir. Ce
» qu'il cherche pour être heureux , est pré-
» cisément ce qui l'empêche de l'être ; il
» regrette tout ce qu'il donne , & craint
» toujours de perdre. Il se tourmente pour
» gagner. On ne le voit presque jamais.
» Il est seul , triste , abattu , au fond de
» son palais ; ses amis mêmes n'osent l'a-
» border , de peur de lui devenir suspects.
» Une garde terrible tient toujours des
» épées nues & des piques levées autour de
» sa maison. Trente chambres qui se com-
» muniquent les unes aux autres , & dont
» chacune a une porte de fer avec six gros
» verroux , sont le lieu où il se renferme.
» On ne fait jamais dans laquelle de ces

» chambres il couche, & on assure qu'il
 » ne couche jamais deux nuits de suite
 » dans la même, de peur d'y être égorgé.
 » Il ne connoît ni les doux plaisirs, ni l'a-
 » mitié, encore plus douce. Si on lui par-
 » le de chercher la joie, il sent qu'elle fuit
 » loin de lui, & qu'elle refuse d'entrer
 » dans son cœur.... »

(C'est ici que la fureur de tout expli-
 quer égare de nouveau notre Commenta-
 teur. Selon lui, c'est Cromwel que l'Au-
 teur a voulu figurer par Pigmalion, & la
 conjecture est assez vraisemblable; mais
 bientôt c'est aussi Louis XIV. Quel rap-
 port y a-t-il entre Louis XIV & Crom-
 wel?)

Le fils d'Ulysse, arrivé à Tyr, y court
 de nouveaux dangers. Il en est délivré par
 Astarté, maîtresse de Pigmalion, qui fait
 embarquer Télémaque, & fait périr à sa
 place un jeune homme qui a dédaigné ses
 avances.

(Selon l'Éditeur, Astarté n'est autre
 chose que Madame de Montespan. Il peut
 y avoir quelques traits de ressemblance ;
 mais il ne paroît pas que Madame de
 Montespan ait jamais fait mourir per-
 sonne.)

La nuit fait suspendre à Télémaque le récit de ses aventures. Il le reprend le jour d'après, & raconte à Calypso comment il évita le naufrage en passant de Tyr à l'Isle de Chipre; comment il y retrouva Mentor, qui étoit alors esclave du Syrien Hazael, & comment celui-ci les mena tous deux en Crète. Idoménée venoit de quitter cette Isle, troublé par ses remords & chassé par ses peuples. Ce Prince avoit fait périr son propre fils, pour satisfaire à un vœu qu'il n'eût point dû former. La nation est assemblée pour élire un Roi. Télémaque explique les loix de Minos avec tant de précision, que le choix va tomber sur lui. Il refuse, veut faire élire Mentor, qui refuse aussi : enfin, à la persuasion de l'un & de l'autre, le choix de l'assemblée tombe sur Aristodème. Il donne à Télémaque & à Mentor, un vaisseau bien équipé, pour retourner à Ithaque. Ils s'embarquent pour cet effet; mais la tempête les assiége, & le vaisseau vient se briser contre les rochers qui bordent l'Isle où règne Calypso, & où cette Nymphe a daigné les accueillir. Ici finit le récit de Télémaque.

L'action recommence dans le sixième

Livre. La passion de Calypso pour Télémaque , ne fait que s'accroître : lui-même est prêt à la partager , malgré les conseils de Mentor ; mais l'amour , excité par Vénus , enflamme le jeune Grec pour la Nymphé Eucharis. Jalousie & fureurs de Calypso.

« Est-ce donc ainsi , ô jeune téméraire ,
» disoit-elle à Télémaque , est-ce donc
» ainsi que tu es venu dans cette Isle pour
» échapper au juste naufrage que Neptune
» te préparoit , & à la vengeance des
» Dieux ? N'es-tu entré dans cette Isle ,
» qui n'est ouverte à aucun mortel , que
» pour mépriser ma puissance & l'amour
» que je t'ai témoigné ? O Divinités de
» l'Olympe & du Stix , écoutez une mal-
» heureuse Déesse. Hâtez-vous de confon-
» dre ce perfide , cet ingrat , cet impie.
» Puisque tu es encore plus dur & plus
» injuste que ton père , puisses-tu souffrir
» des maux encore plus longs & plus cruels
» que les siens. Non , non , que jamais tu
» ne revoies ta patrie , cette pauvre & mi-
» sérable Ithaque , que tu n'as point eu
» honte de préférer à l'immortalité ; ou
» plutôt que tu périsses en la voyant de
» loin au milieu de la mer , & que ton

» corps, devenu le jouet des flots, soit re-
» jeté, sans espérance de sépulture, sur le
» sable de ce rivage. Que mes yeux te
» voyent mangé par les vautours, Celle
» que tu aimes le verra aussi ; elle le verra ;
» elle en aura le cœur déchiré, & son déses-
» poir fera mon bonheur.

» En parlant ainsi, Calypso avoit les
» yeux rouges & enflammés, Ses regards
» ne s'arrêtoient en aucun endroit. Ils
» avoient, je ne fais quoi, de sombre &
» de farouche. Ses joues tremblantes
» étoient couvertes de taches noires & li-
» vides. Elle changeoit à chaque moment
» de couleur. Souvent une pâleur mortelle
» se répandoit sur tout son visage. Ses lar-
» mes ne couloient plus comme autrefois
» avec abondance. Sa rage & le désespoir
» sembloient en avoir tari la source.... »

Quelquefois aussi elle prenoit des senti-
mens plus doux. « O malheureuse Calyp-
» so ! disoit-elle. Que veux-tu ? Faire périr
» un innocent que tu as jeté toi-même
» dans un abysme de malheurs. C'est moi
» qui ai mis le flambeau dans le sein du
» chaste Télémaque. Quelle innocence !
» Quelle vertu ! Quelle horreur du vice !
» Quel courage contre les honteux plaisirs !

» Falloit-il empoisonner son cœur? Il
 » m'en quitte. Hé bien! ne faudra-t-il pas
 » qu'il me quitte, ou que je le voie, plein
 » de mépris pour moi, ne vivant plus que
 » pour ma rivale? Non, non, je ne souffre
 » que ce que j'ai bien mérité. Pars, Té-
 » lémaque; vas-t-en au-delà des mers;
 » laisse Calypso sans consolation, ne
 » pouvant supporter la vie, ni trouver la
 » mort. »

L'Amour entreprend de la consoler. Il oblige ses Nymphes à brûler le vaisseau que Mentor a construit pour s'embarquer avec Télémaque. Celui-ci éprouve une secrète joie en le voyant brûler. Mentor s'en aperçoit: il précipite Télémaque dans la mer, & s'y jette avec lui pour regagner un autre vaisseau qu'il découvre non loin de la côte.

(Il faut observer ici que dans les amours de Télémaque & d'Eucharis, l'Éditeur prétend reconnoître la passion du Roi pour Mademoiselle de la Vallière, & dans la jalousie de Calypso, celle que cette passion inspiroit à Madame. Il prétend y renouer aussi quelques traits des premières amours du Roi pour Marie Mancini, nièce du Cardinal Mazarin.

Le

Le vaisseau que Mentor & Télémaque atteignirent, en nageant, étoit Phénicien, & commandé par le frère de Narbal. Ce Capitaine reconnoît Télémaque, & lui raconte la mort tragique de Pygmalion & d'Astarté. Baléazar s'est mis en possession du trône après la mort du tyran.

(Ce Baléazar, selon l'Éditeur, est Charles II, Roi d'Angleterre, comme Pygmalion est Cromwel. Narbal est le Général Monck, à qui Charles II dut, en grande partie, son rétablissement.)

Adoam reconduisoit le fils d'Ulysse à Ithaque. Une fausse Divinité suscitée par Vénus, trompe le Pilote Athamas. Il conduit, sans s'en appercevoir, le vaisseau dans le port de Salente, ville qu'Idoménée, fugitif, venoit de fonder sur les bords de l'Hesperie, dans cette portion de l'Italie qu'on nomme aujourd'hui la Pouille. Idoménée faisoit alors un sacrifice à Jupiter, pour essayer de se le rendre favorable dans la guerre qu'il avoit à soutenir contre les Manduriens. Le sacrificateur lui annonce qu'il devra son bonheur à ses deux nouveaux hôtes. Ce Prince raconte à Menton les causes de cette guerre. Il doit se les imputer en partie, (& l'Éditeur n'oublie

1775. Septembre.

B

pas de retrouver encore ici Louis XIV. Ce qui ne l'empêche cependant point de reconnoître aussi dans Idoménée, le malheureux Jacques Second, Roi d'Angleterre.)

Mentor conseille à Idoménée de rechercher la paix. Il va lui-même la proposer aux ennemis qui venoient assiéger Salente. Il trouve parmi eux Nestor & Philoctète, qui ont combattu avec Idoménée au siège de Troie. Mentor fait faire valoir cette circonstance. Il calme les soupçons des Alliés, & même le ressentiment des Manduriens. La paix est conclue entre eux & Idoménée, qui s'engage, dès ce moment, à leur fournir quelques secours contre les Dauniens. Mentor, pour ne point trop affoiblir Salente, parvient à faire mitiger ce secours. Il ne consiste qu'en cent jeunes Crétois, choisis parmi la noblesse, & commandés par Télémaque.

(La haine que le Commentateur a vouée à Louis XIV, se manifeste encore mieux dans ce dernier Livre que dans les précédens. Il veut qu'on reconnoisse, à-la-fois, ce Prince, & dans l'imprudent Idoménée, qui n'a fait que des fautes, & dans l'impie Admaste, qui méprise les Dieux, & ne

cherche qu'à tromper les hommes. Les actions de Louis XIV détruisent suffisamment le premier reproche : on laisse juger le second à ceux qui ont accusé ce Prince, & peut-être avec raison, d'avoir été trop timoré.)

Le XII^e Livre contient les nouveaux réglemens établis d'après les sages conseils de Mentor. Dans Salente & dans toute la nouvelle domination d'Idoménée, ce Prince veille à tout ce qui peut faire fleurir le commerce, il établit une bonne police ; il divise le peuple en sept classes ; les rangs sont distingués par la diversité des habits ; le luxe & les arts inutiles sont retranchés ; les mains qui s'occupoient à les entretenir sont employées à cultiver la terre.

(Nouvelle sortie contre Louis XIV. L'Editeur ne manque point de regarder ce qui se fait à Salente comme une critique de ce qui existe en France. Il ne voit pas que ce qui convenoit parfaitement au petit Etat d'Idoménée conviendrait fort mal à un grand Etat tel que la France ; si on le lui appliquoit sans restriction.)

Idoménée raconte à Mentor son injustice envers Philocles, grand Capitaine qui

l'a bien servi , & les suites de son aveugle prévention en faveur de Protésilas , Ministre qui en abusoit. Idoménée trace ainsi lui-même le portrait de ce favori.

« Protésilas , qui est un peu plus âgé que
« moi , fut celui de tous les jeunes gens
« que j'aimois le plus. Son naturel vif &
« hardi étoit selon mon goût. Il entra
« dans mes plaisirs ; il flatta mes passions.
« Il me rendit suspect un autre jeune
« homme que j'aimois aussi & qui se
« nommoit *Philocles*. Celui-ci avoit la
« crainte des Dieux & l'ame grande ,
« mais modérée. Il mettoit sa grandeur
« non à s'élever , mais à se vaincre & à ne
« faire rien de bas. Il me parloit libre-
« ment sur mes défauts ; & lors même
« qu'il n'osoit me parler , son silence
« & la tristesse de son visage me faisoient
« assez entendre ce qu'il vouloit me re-
« procher. »

(C'est-là un des morceaux qui , dans le temps que l'ouvrage parut , fournirent le plus de matière aux allusions de la Cour & du Public, On crut reconnoître dans le premier portrait le célèbre Marquis de Louvois ; & l'Editeur n'hésite point d'affirmer le fait. Il veut aussi qu'on re-

connoisse dans Philocles , le vertueux , le sublime Turenne éternellement calomnié & persécuté par le Ministre.)

Mentor oblige Idoménée à faire conduire Protésilas & Timocrate son complice dans l'Isle de Samos. Philocles est rappelé auprès du Souverain , & rétabli dans ses emplois. Il admire la sagesse de Mentor & l'heureux changement d'Idoménée. Mais dans tout ce qu'avoit fait Minerve en faveur de ce Prince , elle avoit pour principal objet l'instruction de Télémaque. C'étoit une leçon d'exemple qu'elle lui préparoit à son retour.

Le jeune fils d'Ulysse avoit déjà plus d'une fois signalé son courage contre les Dauniens. Il s'étoit d'abord appliqué à gagner l'affection des plus célèbres Capitaines , particulièrement celle de Nestor & de Philoctète. Nestor l'aimoit comme il avoit aimé son père & comme s'il eût été son fils ; mais Philoctète , ennemi déclaré d'Ulysse , ne pouvoit se résoudre à chérir Télémaque. Ce dernier , à force de soins , triompha de cette aversion. Philoctète lui raconte ses diverses aventures ; ses liaisons avec Hercule ; la mort de ce

Héros ; la promesse qu'il fait jurer à son ami de ne jamais révéler le lieu de sa sépulture ; l'oubli de cette promesse ; l'arrivée de Philoctète à l'Isle de Lemnos, où il se blesse avec une des flèches d'Hercule. Il sort de sa plaie une odeur si infecte qu'elle oblige les Grecs à l'abandonner. Il reste seul dans cette Isle. Mais au bout de plusieurs années un jeune homme, d'une taille de Héros, s'offre à ses regards. Il croit voir Achille, tant ce jeune homme en a les traits, les regards & la démarche. Son âge seul empêchoit qu'on ne pût le confondre avec lui. Cette scène est vive, énergique & pleine d'intérêt. L'Auteur l'a imitée de Sophocle, mais il faut bien du génie pour imiter si supérieurement. C'est toujours Philoctète qui continue son récit.

« O Etranger, lui disois-je d'assez
» loin, quel malheur t'a conduit dans
» cette Isle inhabitée ? Je reconnois l'ha-
» bit Grec, cet habit qui m'est encore si
» cher. O ! qu'il me tarde d'entendre ta
» voix & de trouver sur tes lèvres cette
» langue que j'ai apprise dès l'enfance, &
» que je ne puis plus parler à personne,

« depuis si long-temps dans cette solitude.
 « Ne sois point étonné de voir un homme
 « malheureux. Tu dois en avoir pitié.

« A peine Néoptolème m'eut dit, je
 « suis Grec; je m'écriai : ô donnee parole!
 « après tant d'années de silence, de dou-
 « leur & sans consolation ! O mon fils !
 « quel malheur, quelle tempête, ou
 « plutôt quel vent favorable t'a conduit
 « ici pour finir mes maux ? Il me répon-
 « dit : Je suis de l'Isle de Sciros, j'y re-
 « tourne; on dit que je suis fils d'Achille;
 « tu fais tout.

« Des paroles si courtes ne contentoient
 « point ma curiosité. Je lui dis : ô fils
 « d'un père que j'ai tant aimé ! Cher nour-
 « rison de Licomède, comment viens-
 « tu donc ici ? D'où viens-tu ? Il me ré-
 « pondit qu'il venoit du siège de Troie.
 « Tu n'étois pas, lui dis-je, de la pre-
 « mière expédition. Et toi, me dit-il,
 « en étois-tu ? Alors je lui répondis : Tu
 « ne connois, je le vois bien, ni le nom
 « de Philoctète, ni ses malheurs. Hélas !
 « infortuné que je suis, mes persécuteurs
 « m'insultent dans ma misère ! La Grèce
 « ignore que je souffre ; ma douleur aug-

» mente. Les Atrides m'ont mis en cet
» état ; que les Dieux le leur rendent.

» Ensuite je lui racontai de quelle ma-
» nière les Grecs m'avoient abandonné.
» Aussi-tôt qu'il eut écouté mes plaintes ,
» il fit les siennes. Après la mort d'A-
» chille , me dit-il.... D'abord je l'in-
» terrompis , en lui disant : Quoi ! Achille
» est mort ? Pardonne-moi , mon fils , si
» je trouble ton récit par les larmes que
» je dois à ton père. Néoptolème me ré-
» pondit : Vous me consolez en m'inter-
» rompant. Qu'il m'est doux de voir Phi-
» loctète pleurer mon père ! »

Ici le fils d'Achille raconte à Philoctète
comment Ulysse & Phénix l'emmenèrent
à l'armée des Grecs après la mort de son
père ; la douleur qu'il eut de ce qu'on lui
refusoit ses armes , dont Ulysse étoit déjà
revêtu.

« Dépouillé injustement par Ulysse, pour-
» suit-il , je m'en retourne dans l'Isle de
» Seiros, moins indigné contre Ulysse que
» contre les Atrides. Que quiconque est
» leur ennemi soit l'ami des Dieux ! O
» Philoctète , j'ai tout dit.

» Alors , poursuit Philoctète , je de-

» mandai à Néoptolème comment Ajax
» Télamonien n'avoit pas empêché cette
» injustice. Il est mort, me répondit-il.
» Il est mort, m'écriai-je ! & Ulysse ne
» meurt pas ? Au contraire, il fleurit dans
» l'armée. Ensuite je lui demandai des
» nouvelles d'Antilogue, fils du sage
» Nestor, & de Patrocle, si chéri par
» Achille. Ils sont morts aussi, me dit-il.
» Aussi-tôt je m'écriai encore : Quoi
» morts ? Hélas ! que me dis-tu ? Ainsi
» la cruelle guerre moissonne les bons &
» épargne les méchants. Ulysse est donc en
» vie. Terfite y est aussi sans doute. Voilà
» ce que font les Dieux, & nous les loue-
» rions encore !

» Pendant que j'étois dans cette fureur
» contre votre père, Néoptolème conti-
» nuoit à me tromper. Il ajoute ces tristes
» paroles : Loin de l'armée Grecque où
» le mal prévaut sur le bien, je vais vivre
» content dans la sauvage Isle de Seiros.
» Adieu, je pars ; que les Dieux vous
» guérissent.

» Aussi-tôt je lui dis : ô mon fils ! je te
» conjure, par les mânes de ton père, par
» ta mère, par tout ce que tu as de plus
» cher sur la terre, de ne me pas laisser

» seul dans les maux que tu vois. Je n'i-
» gnore pas combien je te serai à charge.
» Mais il y auroit de la honte à m'aban-
» donner : jette-moi à la proue , à la
» poupe , dans la sentine même , par-
» tout où je t'incommoderai le moins. Il
» n'y a que les grands cœurs qui sachent
» combien il y a de gloire à être bon. . »

Néoptolème promet à Philoctète de l'emmener. Il demande à toucher & à baisser les armes d'Hercule. Tandis qu'il les tient, une douleur cruelle saisit Philoctète. Il perd connoissance , & lorsqu'il revient à lui , il croit démêler un extrême embarras sur le visage du fils d'Achille. Qu'y a-t'il donc , lui dit-il ? « Il faut , reprend « Néoptolème , que vous me suiviez au » siège de Troye. Je repris aussi-tôt (c'est » toujours Philoctète qui parle) Ah ! qu'as- » tu fait , mon fils ! Rends-moi cet arc. » Ne m'arrache pas la vie. Hélas ! il ne ré- » pond rien ; il me regarde tranquille- » ment. Rien ne le touche. O rivages ! » ô promontoires de cette Isle ! ô bêtes » farouches ! ô rochers escarpés ! c'est à » vous que je me plains , car je n'ai que » vous à qui je puisse me plaindre. Vous » êtes accoutumés à mes gémissemens.

» Faut-il que je sois trahi par le fils d'A-
» chille ! Il m'enlève l'arc sacré d'Hercule.
» Il veut me traîner dans le camp des
» Grecs pour triompher de moi. Il ne
» voit pas que c'est triompher d'un
» mort, d'une ombre, d'une image vaine.
» O s'il m'eût attaqué dans ma force. . .
» Rends, mon fils, rends. Sois sembla-
» ble à ton père. . . Rends-moi mes ar-
» mes, vas-t-en. »

Néoptolème gémit en secret du person-
nage qu'on l'oblige de faire. Ulysse pa-
roît. Philoctète l'accable d'imprécations &
d'injures. « Si le sombre royaume de Pla-
» ton se fût entr'ouvert, ajoute Philoctète,
» & que j'eusse vu le noir Tartare que les
» Dieux mêmes craignent d'entrevoir, je
» n'aurois pas été saisi, je l'avoue, d'une
» plus grande horreur. Je m'écriai encore :
» ô Terre de Lemnos, je te prends à té-
» moin ! O soleil, tu le vois & tu le souf-
» fres ? Ulysse me répondit, sans s'é-
» mouvoir : Jupiter le veut & je l'exé-
» cute. » Ulysse n'épargne aucune exhor-
tation, aucun moyen, pour engager Phi-
loctète à le suivre volontairement. Il n'y
peut réussir & lui fait rendre ses armes.
Mais une apparition d'Hercule fait se

qu'Ulysse & Néoptolème n'ont pu faire. Philoctète arrive devant Troye, est guéri par les enfans d'Esculape, & perce d'un trait mortel le ravisseur Pâris, auteur de cette guerre sanglante. Là se termine le récit de Philoctète.

Rupture entre Télémaque & Phalante le Lacédémonien. Ce dernier disputoit au fils d'Ulysse des prisonniers faits sur les Dauniens. Tandis que l'un & l'autre plaident leur cause en présence des autres Chefs de l'armée, Hippias, frère de Phalante, se rend au quartier de Télémaque & enlève les prisonniers qui font l'objet de cette dispute. On vient en instruire Télémaque. Il sort, transporté de fureur, & court vers Hippias pour le punir de cette audace. « Tel qu'un sanglier écumanant qui » cherche le chasseur par lequel il a été » blessé, on le voit errer dans le camp, » cherchant des yeux son ennemi, & brandissant le dard dont il le vouloit pincer. »

Il le rencontre ; mais il lance son dard avec tant de fureur qu'il ne peut mesurer son coup. Le dard n'atteint point Hippias. Télémaque tire son épée. Hippias, qui vouloit profiter de la forde, cherche à lui arracher cette arme. Elle se rompt dans

leurs mains. Ils se saisissent & se serrent
» l'un l'autre. Les voilà comme deux bêtes
» cruelles qui cherchent à se déchirer.
» Le feu brille dans leurs yeux. Ils se
» racourcissent, ils s'allongent, ils se baissent,
» ils se relèvent, ils s'élancent, ils
» sont altérés de sang. Les voilà aux prises,
» pied contre pied, main contre
» main. Ces deux corps entrelacés paroissent
» n'en faire qu'un.»

Hippias, d'un âge plus avancé, sembloit devoir accabler Télémaque, trop jeune encore pour avoir acquis toutes ses forces. Minerve, qui de loin veilloit sur lui, le laisse quelques momens en danger pour lui faire sentir sa faute; mais elle lui dépêche Iris, la prompte Messagère des Dieux, qui le couvre de la céleste Egide. Les forces de Télémaque renaissent dans le moment même où celles d'Hippias diminuent. Il sent je ne sais quoi de divin
» qui l'étonne & qui l'accable. Télémaque
» le presse & l'attaque, tantôt dans
» une situation, tantôt dans une autre. Il
» l'ébranle, il ne lui laisse aucun moment
» pour se rassurer; enfin, il le jette
» par terre & tombe sur lui. Un grand
» chêne du Mont-Ida, que la hache a

» coupé , par mille coups dont toute la
» forêt a retenti , ne fait pas un plus horri-
» ble bruit en tombant.. La terre en gé-
» mit ; tout ce qui l'environne en est
» ébranlé. »

Mais déjà Télémaque rougissoit de sa victoire : il comprit la faute qu'il avoit faite d'attaquer ainsi le frère d'un des Rois qu'il étoit venu secourir. Il se lève en disant : « O Hippias ! il me suffit de vous
» avoir appris à ne mépriser jamais ma
» jeunesse. Vivez ; j'admire votre force
» & votre courage. Les Dieux m'ont pro-
» tégé , cédez à leur puissance : ne son-
» geons plus qu'à combattre ensemble
» contre les Dauniens. »

Tandis que les Alliés s'occupent à prévenir les suites de cette affaire & qu'elle arrête le cours de leurs opérations , ils sont eux-mêmes surpris par Adrasfe. Il les attaque au milieu de la nuit , met le feu au camp , y sème la terreur , le carnage , & tue Hippias. Phalante lui-même alloit tomber sous ses coups lorsque Télémaque le délivre. Adrasfe se retire à la faveur de son habileté & des ténèbres. Télémaque prend soin des funérailles d'Hippias. Il porte à Phalante blessé & presque mourant

l'urne qui renferme les cendres de son frère ; attention qui les reconcilie.

Mais ni les soins , ni les travaux de la guerre ne pouvoient affoiblir dans Télémaque le desir de revoir Ulysse , ou d'apprendre quelle étoit sa destinée. Chaque nuit il étoit agité par des songes qui lui offroient l'image de son père. Il se persuade enfin qu'Ulysse est mort , & il forme le projet de pénétrer , pour le revoir , jusqu'aux Champs-Elisées. Il entreprend de descendre aux Enfers , au moyen d'une caverne qui passoit pour y conduire & qui étoit située non loin du camp. « Les Bergers avoient soin d'en détourner leurs troupeaux. La vapeur soufrée du marais Stigien qui s'élevoit sans cesse par cette ouverture empestoit l'air. Tout autour il ne croissoit ni herbes ni fleurs. On n'y sentoit jamais les doux zéphirs , ni les grâces naissantes du Printemps , ni les riches dons de l'Automne. La terre aride y languissoit. On y voyoit seulement quelques arbrustes dépoüillés & quelques cyprès funestes. Au loin , même tout à l'entour , Cérès étoit aux laboureurs ses moissons d'or. Bacchus sembloit en vain y promettre ses doux

» fruits ; les grappes de raisin se dessé-
» choient au lieu de mûrir. Les Naiades
» tristes ne faisoient point couler une on-
» de pure ; leurs flots étoient toujours
» amers & troublés. Les oiseaux ne chan-
» toient jamais dans cette terre hérissée de
» ronces & d'épines , & n'y trouvoient
» aucun boccage pour se retirer. Ils al-
» loient chanter leurs amours sous un ciel
» plus doux. On n'entendoit que le croas-
» sement des corbeaux & la voix lugubre
» des hiboux. L'herbe même y étoit amè-
» re , & les troupeaux qui la païssoient ne
» sentoient point la douce joie qui les fait
» bondir. Le taureau fuyoit la genisse ,
» & le berger , tout abattu , oublioit sa
» musette & sa flûte. »

Télémaque se dérobe du camp pendant
la nuit. Il étoit accompagné de deux jeu-
nes Crétois qui le suivirent jusqu'à l'en-
trée de la caverne ; mais lui seul ose y pé-
nétrer. Il arrive aux bords du Stix. Caron
l'admet dans sa barque. Le jeune Grec ,
sous les auspices de Minerve , s'avance
jusqu'au Trône de Pluton. « Vous voyez ,
» ô terrible Divinité ; lui dit-il , le fils du
» malheureux Ulysse. Je viens vous de-
» mander si mon père est descendu dans

» votre Empire , ou s'il est encore errant
» sur la terre.

» Pluton étoit sur un trône d'ébène. Son
» teint étoit pâle & sévère , ses yeux creux
» & étincelans , son front ridé & mena-
» çant. La vue d'un homme vivant lui étoit
» odieuse , comme la lumière offense les
» yeux des animaux qui ont accoutumé de
» ne sortir de leurs retraites que la nuit.
» A ses côtés paroissoit Proserpine , qui at-
» tiroit seule ses regards & qui sembloit un
» peu adoucir son cœur. Elle jouissoit
» d'une beauté toujours nouvelle ; mais
» elle sembloit avoir joint à ses grâces di-
» vines je ne fais quoi de dur & de cruel
» de son époux. »

» Au pied du Trône étoit la Mort pâle
» & dévorante avec sa faux tranchante
» qu'elle aiguisoit sans cesse. Au tour
» d'elle voloient les noirs Soucis, les cruel-
» les Défiances , les Vengeances toutes
» dégoutantes de sang & couvertes de
» plaies, les Haines injustes ; l'Avarice qui
» se ronge elle-même ; le Désespoir qui
» se déchire de ses propres mains ; l'Am-
» bition forcenée qui renverse tout ; la Tra-
» hison qui veut se repaître de sang, & qui
» ne peut jouir des maux qu'elle a faits ;

» l'Envie qui verse son venin mortel au
» tour d'elle , & qui se tourne en rage
» dans l'impuissance où elle est de nuire ;
» l'Impiété , qui se creuse elle-même un
» abysme sans fond , où elle se précipite
» sans espérance... Toutes ces images fa-
» nestes environnoient le fier Pluton , &
» remplissoient le palais où il habite. Il
» répondit à Télémaque d'une voix basse
» qui fit mugir le fond de l'Érèbe :

» Jeune mortel , les destins t'ont fait
» violer cet asyle sacré des Ombres. Sais ta
» haute destinée. Je ne te dirai point où est
» ton père. Il suffit que tu sois libre de le
» chercher. . . »

Télémaque ne trouve point Ulysse dans le Tartare. Il pénètre dans les Champs Elisées. Il admire le bonheur dont jouissent ceux qui habitent ce séjour éternellement paisible.

« Mille petits ruisseaux d'une onde pure
» arrosoient ces beaux lieux , & y faisoient
» sentir une délicieuse fraîcheur. Un nom-
» bre infini d'oiseaux faisoient résonner
» ces bocages de leur doux chant. On
» voyoit tout ensemble les plus riches fleurs
» du Printemps qui naissoient sous les pas ,
» avec les plus riches fruits de l'Automne

» qui pendoient des arbres. Là jamais on
» ne ressentir les ardeurs de la furieuse
» Canicule. Là jamais les noirs Aquilons
» n'osent souffler , ni faire sentir les ri-
» gueurs de l'hiver. Ni la Guerre altérée
» de sang , ni la cruelle Envie , qui mord
» d'une dent venimeuse & qui porte des
» vipères entortillées dans son sein & au
» tour de son bras , ni les Jalousies , ni les
» Défiances , ni la Crainte , ni les vains De-
» sirs n'approchent jamais de cet heureux
» séjour de la Paix. Le jour n'y finit point ,
» & la nuit , avec ses sombres voiles , y est
» inconnue. Une lumière pure & douce
» se répand autour des corps de ces hom-
» mes justes , & les environne de ses rayons
» comme d'un vêtement. Cette lumière
» n'est point semblable à la lumière som-
» bre qui éclaire les yeux des misérables
» mortels , & qui n'est que ténèbres. C'est
» plutôt une gloire céleste qu'une lu-
» mière. Elle pénètre plus subtilement les
» corps les plus épais que les rayons du so-
» leil ne pénètrent le plus pur cristal ; elle
» n'éblouit jamais , au contraire elle for-
» tifie les yeux , & porte dans le fond de
» l'ame je ne fais quelle sérénité. C'est
» d'elle seule que les hommes bienheu-

» reux sont nourris. Elle sort d'eux & elle
» y entre : elle les pénètre & s'incorpore à
» eux comme les alimens s'incorporent à
» nous. Ils la voient, ils la sentent, ils la
» respirent. Elle fait naître en eux une
» source intarissable de paix & de joie.
» Tous leurs desirs sont rassasiés, & leur
» plénitude les élève au-dessus de tout ce
» que les hommes vuides & affamés cher-
» chent sur la terre. Toutes les délices qui
» les environnent ne leur sont rien, parce
» que le comble de leur félicité, qui vient
» du dedans, ne leur laisse aucun senti-
» ment pour tout ce qu'ils voient de déli-
» cieux au-dehors. Ils sont tels que les
» Dieux, qui, rassasiés de nectar & d'am-
» broisie, ne daigneroient pas se nour-
» rir de viandes grossières qu'on leur pré-
» senteroit à la table la plus exquise des
» hommes mortels. Tous les maux s'en-
» fuient loin de ces lieux tranquilles. La
» mort, la maladie, la pauvreté, la dou-
» leur, les regrets, les remords, les
» craintes, les espérances même qui
» coûtent souvent autant de peines que les
» craintes, les divisions, les dégoûts, les
» dépits, ne peuvent y avoir aucune en-
» trée.

» Les hautes montagnes de Thrace qui,
» de leurs fronts couverts de neige & de
» glace depuis l'origine du monde, fendent
» les nuës , feroient renversées de leurs
» fondemens posés au centre de la terre ,
» que les cœurs de ces hommes justes ne
» pourroient pas même être émus, Seule-
» ment ils ont pitié des misères qui acca-
» blent les hommes dans ce monde. Mais
» c'est une pitié douce & paisible qui n'al-
» tère en rien leur immuable félicité. Une
» jeunesse éternelle , une félicité sans fin ,
» une gloire toute divine est peinte sur
» leurs visages. Mais leur joie n'a rien de
» folâtre ni d'indécent. C'est une joie dou-
» ce , noble , pleine de majesté ; c'est un
» goût sublime de la vérité & de la vertu
» qui les transporte. Ils sont sans interrup-
» tion à chaque moment dans le même
» saisissement de cœur où est une mère qui
» revoit son cher fils qu'elle avoit cru
» mort ; & cette joie , qui échappe bien-
» tôt à la mère, ne s'enfuit jamais du cœur
» de ces hommes. Jamais elle ne languit
» un instant. Elle est toujours nouvelle
» pour eux. Ils ont le transport de l'ivresse
» sans en avoir le trouble & l'aveuglement.
» Ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils

» voient & de ce qu'ils goûtent. Ils fou-
» lent à leurs pieds les molles délices , &
» & les vaines grandeurs de leur ancienne
» condition qu'ils déplorent. Ils repassent
» avec plaisir ces tristes , mais courtes an-
» nées où ils ont eu besoin de combat-
» tre contre eux-mêmes & contre le tor-
» rent des hommes corrompus pour de-
» venir bons. Ils admirent le secours des
» Dieux qui les ont conduits , comme par
» la main , à la vertu , au milieu de tant de
» périls. . . Ils voient , ils goûtent qu'ils
» sont heureux , & sentent qu'ils le seront
» toujours. . . Dans ce ravissement divin
» les siècles coulent plus rapidement que
» les heures parmi les mortels : cepen-
» dant mille & mille siècles écoulés n'ont
» rien à leur félicité toujours nouvelle &
» toujours entière. . . »

Télémaque est si vivement touché du bonheur dont ils jouissent , qu'il voudroit trouver Ulysse parmi eux , & qu'il regrette d'être lui-même obligé de retourner auprès des mortels. Mais il n'apperçoit point Ulysse. Il cherche Laërte , son aïeul qu'il n'apperçoit pas non plus. Un vieillard vénérable & plein de majesté s'avance vers lui. « Sa vieillesse ne ressembloit point à

» celle des hommes que le poids des an-
» nées accable sur la terre. On voyoit seu-
» lement qu'il avoit été vieux avant sa
» mort. C'étoit un mélange de tout ce
» que la vieillesse a de grave avec toutes
» les grâces de la jeunesse ; car les grâces
» renaissent même dans les vieillards les
» plus caducs au moment où ils sont intro-
» duits dans les Champs-Elisées.»

Ce vieillard est Arceſius, père de Laërte ,
& biſaïeul de Télémaque. Il ſe fait con-
noître à celui-ci , & lui apprend qu'Ulyſſe
vit encore , ainſi que Laërte ; qu'il reverra
l'un & l'autre , & qu'il doit régner après
ſon père. Il joint à ce diſcours des leçons
utiles , des conſeils ſalutaires pour un
Prince deſtiné au trône. Il lui peint la fé-
licité dont jouiſſent les bons Rois dans
l'Éliſée. Celle qu'y éprouvent les Héros ,
eſt beaucoup moindre. Arceſius montre à
Télémaque les plus célèbres d'entre eux.
Il les peint avec autant de précision que de
vérité. Il parle auſſi de quelques Souverains
qui ont fait le bonheur des peuples ſoumis
à leur Empire.

« Il faut auſſi , pourſuit-il , que je te
» montre , dans cette petite vallée , Éric-
» tion , (quatrième Roi d'Athènes) qui

» inventa l'usage de l'argent pour la mon-
» noie. Il le fit en vue de faciliter le com-
» merce entre les Isles de la Grèce; mais il
» prévint l'inconvénient attaché à cette in-
» vention. Appliquez-vous, disoit-il à tous
» ses peuples, à multiplier chez vous les
» richesses naturelles, qui sont les vérita-
» bles. Cultivez la terre, pour avoir une
» grande abondance de bled, de vin,
» d'huile & de fruits. Ayez des troupeaux
» innombrables qui vous nourrissent de
» leur lait, & qui vous couvrent de leur
» laine. Par-là vous vous mettrez en état
» de ne craindre jamais la pauvreté. Plus
» vous aurez d'enfans, plus vous serez ri-
» ches, pourvu que vous les rendiez labo-
» rieux; car la terre est inépuisable, & elle
» augmente sa fécondité à proportion de
» ses habitans qui ont soin de la cultiver.
» Elle les paye tous libéralement de leurs
» peines, au lieu qu'elle se rend avare &
» ingrate pour ceux qui la cultivent négli-
» gemment.... Ce sage Éricthon disoit
» souvent : je crains bien, mes enfans, de
» vous avoir fait un présent funeste, en
» vous donnant l'invention de la monnoie.
» Je prévois qu'elle excitera l'ambition,
» le

» le fasté ; qu'elle entretiendra une infinité
» d'arts pernicieux qui ne vont qu'à amol-
» lir & à corrompre les mœurs ; qu'elle
» vous dégoûtera de l'heureuse simplicité
» qui fait tout le repos & toute la sûreté
» de la vie ; qu'enfin , elle vous fera mé-
» priser l'agriculture , qui est le fondement
» de la vie humaine , & la source de tous
» les vrais biens. »

Télémaque reconnoît , parmi ces ombres fortunées , celle du grand Roi Sésostris. Arceſius lui observa que ce Prince jouiroit d'une félicité encore plus parfaite , si une trop grande prospérité ne lui eût fait oublier les règles de la modération & de la justice. Il fut enivré de sa propre gloire. Il fit atteler à son char les plus superbes d'entre les Rois qu'il avoit vaincus.

(L'Éditeur trouve , dans ce passage , une allusion à la Place des Victoires. « L'on reprend ici , dit-il , la vanité ridicule de
» Louis XIV , qui souffrit qu'on enchaî-
» nât , aux pieds de sa Statue , quatre des
» principales Nations de l'Europe. » Mais qui a dit à l'Auteur que ces quatre figures soient l'emblème de quatre Nations ? N'y a-t-il pas aussi quatre figures enchaînées aux pieds de la Statue d'Henri IV ? Il est , ce-

1775. *Septembre.*

C

pendant, possible que ce morceau du Télémaque soit du nombre de ceux qui prévinrent si fortement Louis XIV contre l'illustre Auteur de cet ouvrage.)

Arcefius, après quelques autres détails, congédie Télémaque, lui prédit la gloire qui l'attend dans les champs d'Hespérie, & l'exhorte à suivre constamment les conseils du sage Mentor.

Le fils d'Ulysse rejoint l'armée des Alliés. On tient conseil pour savoir si l'on rentera de surprendre la ville de Vénuse, laissée en dépôt aux Lucaniens, du consentement des deux partis. Un citoyen de cette ville offre de la livrer aux Alliés. Il leur observe qu'Adraсте y domine, & que le dépôt qu'il paroît en avoir fait, n'est qu'illusoire. On alloit accepter la proposition du Vénusien, Télémaque parvient à la faire rejeter. Il fait sentir aux Rois alliés, qu'il ne leur convient pas d'imiter la perfidie d'Adraсте; qu'en l'imitant, c'est le justifier, c'est s'interdire à eux-mêmes le droit de le punir; qu'ayant une fois violé leur serment envers Adraсте, celui qui les lie entre eux perd toute sa force, & ne peut plus garantir la stabilité de leur union. « Comment, leur disoit-il, pourrez-vous

» vous confier les uns aux autres, si une
» fois vous rompez l'unique lien de la so-
» ciété & de la confiance, qui est la bonne
» foi? Après que vous aurez posé pour
» maxime qu'on peut violer les règles de
» la probité & de la fidélité pour un grand
» intérêt, qui d'entre vous pourra se fier à
» un autre, quand cet autre pourra trouver
» un grand avantage à lui manquer de pa-
» role & à le tromper? »

(Voici encore un de ces passages dont le Commentateur ne manque pas de faire l'application à Louis XIV. Il y découvre un reproche tacite du violément de tant de traités que ce Prince a, dit-il, enfreints toutes les fois qu'il a pu le faire, sous quelques prétextes plausibles, & qu'il y a trouvé quelque chose à gagner. Il y découvre la raison qui tint toujours ses voisins en défiance, & qui les obligea de se liguier perpétuellement contre lui. Il y découvre enfin la révocation de l'Edit de Nantes.)

Télémaque ne montre pas moins de modération à l'égard d'un perfide émissaire d'Adaste envoyé par celui-ci pour empoisonner & le fils d'Ulysse, & la plupart des Rois alliés. Télémaque lui fait avouer son

ennemi, & obtient qu'on le relègue dans une des Isles Echinales, où on ne le laissera manquer de rien. Il fait aussi renvoyer à Adraste un Daunien, dont ce Prince avoit ravi la femme, & qui promettoit aux Alliés d'assassiner le ravisseur, s'ils vouloient, à la même heure, attaquer son camp.

(Si l'on en croit le Glossateur, ce Daunien figure le Marquis de Montespan, & l'Auteur ne l'a, dit-il, présenté sous l'aspect d'un homme d'une naissance obscure, que pour détourner un peu l'allusion. Il fait une application encore plus odieuse de l'émissaire d'Adraste. Mais la grandeur d'ame de Louis XIV est connue. Ceux qui savent ce qu'il a pardonné à quelques-uns de ses sujets, ne le soupçonneront point d'avoir voulu faire empoisonner un Prince qu'il avoit presque toujours vaincu.)

Adraste n'est point touché de la générosité de ses ennemis; & ne pouvant les égaler en vertu, il veut, au moins, s'en dédommager par la gloire des armes. Le jour du combat arrive. « A peine l'aurore
 « ouvreroit au soleil les portes de l'Orient
 « dans un chemin semé de roses, que le
 « jeune Télémaque prévenant, par ses

» soins, la vigilance des plus vieux Capi-
» taines, s'attacha d'entre les bras du doux
» sommeil, & mit en mouvement tous
» les Officiers. Son casque, couvert de
» crins romains, brilloit déjà sur sa tête,
» & sa cuirasse sur son dos éblouissoit les
» yeux de toute l'armée. L'ouvrage de
» Vulcain avoit, outre sa beauté naturel-
» le, l'éclat de l'Egide qui y étoit caché.
» Il tenoit sa lance d'une main; de l'autre
» il montrait les divers postes qu'il falloit
» occuper. Minerve avoit mis dans ses
» yeux un feu divin, & sur son visage une
» majesté fière qui promettoit déjà la vic-
» toire. Il marchoit & tous les Rois, ou-
» bliant leur âge & leur dignité, se sen-
» toient entraînés par une force supérieure
» qui leur faisoit suivre ses pas. La foible
» jalousie ne pouvoit plus entrer dans les
» cœurs. Tout cède à celui que Minerve
» conduit insensiblement par la main. Son
» action n'avoit rien d'impétueux ni de
» précipité. Il étoit doux, tranquille, pa-
» tient, toujours prêt à écouter les autres
» & à profiter de leurs conseils; mais ac-
» tif, prévoyant, attentif aux besoins les
» plus éloignés, arrangeant toutes choses
» à propos, ne s'embarassant de rien, &

" n'embarrassant point les autres, excusant
 " les fautes, réparant les mécomptes, pré-
 " venant les difficultés, ne demandant ja-
 " mais rien de trop à personne, inspirant
 " par-tout la liberté & la confiance. Don-
 " nait-il un ordre? C'étoit dans les termes
 " les plus simples & les plus clairs. Il le
 " répétoit, pour mieux instruire celui qui
 " devoit l'exécuter. Il voyoit dans ses yeux
 " s'il l'avoit bien compris..... "

" L'horizon paroissoit rouge & enflammé
 " par les premiers rayons du soleil. La mer
 " étoit pleine des feux du jour naissant. To-
 " ta la côte étoit couverte d'hommes, d'ar-
 " mes, de chevaux & de chariots en mou-
 " vement. C'étoit un bruit confus, sem-
 " blable à celui des flots en courroux ;
 " quand Neptune excite, au fond de ses
 " abîmes, les noires tempêtes. Ainsi,
 " Mars commençoit, par le bruit des ar-
 " mes, & par l'appareil frémissant de la
 " guerre, à semer la rage dans tous les
 " cœurs. La campagne étoit pleine de pi-
 " ques hérissées, semblables aux épis qui
 " couvrent les sillons fertiles dans le temps
 " des moissons. Déjà s'élevoit un nuage
 " de poussière qui déroboit peu à peu, aux
 " yeux des hommes, la terre & le ciel. La

» confusion, l'horreur, le carnage, l'im-
» pitoyable mort, s'avançoient. »

Télémaque adresse ses vœux à Jupiter,
à Minerve, & fond sur les ennemis. Il
combat, & tue d'abord Périandre, Locrien,
armé comme Hercule, & qui passoit pour
l'égal en force; Hylès qui avoit attelé à
son char deux coursiers semblables à ceux
du Soleil; Démolcon, qui avoit égalé Erix
dans les combats de Ceste; Orantor, jadis
hôte & ami d'Hercule; Ménécrate, qui
ressembloit, disoit-on, à Pollux, dans la
lutte; Hipocoon, Salapien qui imitoit l'a-
dresse & la bonne grâce de Castor pour
mener un cheval; le fameux chasseur Eu-
rimède, à qui Diane avoit appris elle-
même à tirer des flèches; Nicostrate, vain-
queur d'un géant; & enfin, Éléante, qui
devoit épouser la jeune Pholoe, fille du
fleuve Liris.

« Elle avoit été promise, par son père,
» à celui qui la délivreroit d'un serpent
» ailé qui étoit né sur le bord du fleuve, &
» qui devoit la dévorer dans peu de jours,
» suivant la prédiction d'un Oracle. Ce
» jeune homme, par un excès d'amour,
» se dévoua pour tuer le monstre. Il réussit.
» Mais il ne put goûter le prix de sa vic-

» toire , & pendant que Philoë se prépa-
» rant à un doux himenée , attendoit im-
» patiemment Eléante , elle apprit qu'il
» avoit suivi Adrafte dans les combats , &
» que la Parque avoit tranché cruellement
» ses jours. Elle remplit de ses gémisse-
» mens les bois & les montagnes qui sont
» auprès du fleuve. Elle noya ses yeux de
» larmes , arracha ses beaux cheveux , ou-
» blia les guirlandes de fleurs qu'elle avoit
» accoutumé de cueillir , & accusa le ciel
» d'injustice. Comme elle ne cessoit de
» pleurer nuit & jour , les Dieux touchés
» de ses regrets , & pressés par les prières
» du fleuve , mirent fin à sa douleur. A
» force de verser des larmes , elle fut tout-
» à-coup changée en fontaine , qui , cou-
» lant dans le sein du fleuve , va joindre
» ses eaux à celles du Dieu son père. Mais
» l'eau de cette fontaine est encore amè-
» re ; l'herbe du rivage ne fleurit jamais ,
» & l'on ne trouve d'autre ombrage que
» celui des cyprès sur ses tristes bords. »

De son côté , Adrafte fait un carnage
horrible des troupes alliées. Il tue Pifis-
trate , fils de Nestor ; il alloit combattre
Philoctète , lorsque celui-ci est blessé par
une autre main , & arraché par les siens du

champ de bataille. Tout fuyoit devant le farouche & intrépide Adrafte, lorsque Télémaque, qui l'avoit en vain cherché jusqu'alors, vient arrêter ses progrès. Il voit la déroute des siens, & en frémit de colère. Il pousse un cri qui se fait entendre des deux armées. « Minerve avoit mis je » ne fais quoi de terrible dans sa voix, » dont les montagnes voisines retentirent. » Jamais Mars, dans la Thrace, n'a fait » entendre plus fortement sa cruelle voix, » quand il appela les furies infernales, la » guerre & la mort. Ce cri de Télémaque » porte le courage & l'audace dans le cœur » des siens. Il glace d'épouvante les ennemis. Adrafte lui-même a honte de se sentir » troublé. Je ne fais combien de funestes » présages le font frémir, & ce qui l'anime est plutôt un désespoir qu'une valeur » tranquille. Trois fois ses genoux tremblans commencent à se dérober sous lui. » Trois fois il recula sans songer à ce qu'il » faisoit. Une pâleur de défaillance & une sueur froide, se répandit dans tous ses » membres. Sa voix enrouée & hésitante, » ne pouvoit achever aucune parole. Ses yeux, pleins d'un feu sombre & étincelant, paroissoient sortir de sa tête. On

» le voyoit comme Oreste agité par les
» furies.... L'impie Adrasfe, trop long-
» temps souffert sur la terre, trop long-
» temps, si les hommes n'eussent eu be-
» soïn d'un tel châtiment; l'impie Adrasfe
» touchoit enfin à sa dernière heure. Il
» court en forcée au-devant de son inévita-
» ble destin. L'horreur, les cuisans ro-
» mords, la consternation, la fureur, la
» rage, le désespoir, marchent avec lui.
» A peine voit-il Télémaque, qu'il croit
» voir l'Averne qui s'ouvre, & les tour-
» billons de flammes qui sortent du noir
» Phlégéon prêts à le dévorer. Il s'écrie,
» & sa bouche demeure entr'ouverte sans
» qu'il puisse prononcer aucune parole.
» Tel qu'un homme dormant, qui, dans
» un songe affreux, ouvre la bouche &
» fait des efforts pour parler; mais la pa-
» role lui manque toujours, & il la cher-
» che en vain. »

Adrasfe, d'une main tremblante & pré-
cipitée, lance son dard contre Télémaque.
Celui-ci, maître de tous ses sens, se cou-
vre de son bouclier. Le dard tombe sans
avoir produit nul effet. Les deux combat-
tans fondent l'un sur l'autre l'épée à la
main, & tous les autres mettent bas leurs

armes pour les contempler en silence.
« Les deux glaives, brillans comme des
« éclairs d'où partent les foudres, se croi-
« sent plusieurs fois, & portent des coups
« inutiles sur les armes polies qui en re-
« tentissent. Les deux combattans s'allon-
« gent, se replient, s'abaissent, se relèvent
« tour-à-tour, & enfin, se saisissent. Le
« lierre, en naissant au pied d'un ormeau,
« n'en serre pas plus étroitement le tronc
« dur & noueux par ses rameaux entrela-
« cés jusques aux plus hautes branches de
« l'arbre, que ces deux combattans se
« serrent l'un l'autre. Adraste n'avoit en-
« core rien perdu de sa force. Télémaque
« n'avoit pas toute la sienne. Adraste fait
« plusieurs efforts pour surprendre son
« ennemi & pour l'ébranler. Il tâche de
« saisir l'épée du jeune Grec, mais en vain:
« dans le moment où il la cherche, Télé-
« maque l'enlève de terre & la renverse
« sur le sable. »

Adraste, abattu sous Télémaque, lui
parle d'Ulysse, & parvient à éveiller sa
compassion. Il lui laisse la vie, & ne lui
impose d'autres conditions qu'une prison
équitable. Adraste se relève, & lance à
son vainqueur un dard qu'il tenoit caché

Télémaque ne dut alors la vie qu'à la bonté de ses armes. Il fond de nouveau sur le perfide, le saisit, le terrasse, & lui plonge son glaive dans le sein.

La mort d'Adrasfe est le signal de la paix. Les Dauniens tendent les mains aux Alliés, en signe de réconciliation. Ils leur demandent un Roi. On s'assemble pour délibérer sur cette matière. Les deux armées n'en forment plus qu'une ; les chefs de l'une & de l'autre sont réunis dans un même lieu. Télémaque n'y étoit pas encore ; il étoit occupé à rendre au fils de Nestor les honneurs funèbres. Lorsqu'il eut rempli ce triste devoir, il se rendit auprès des Princes assemblés. Dès qu'on l'aperçut, chacun garda le silence pour écouter ce qu'il auroit à dire. Il en rougit, & ne pouvoit se résoudre à parler. Les autres Princes ne se taisoient plus, mais c'étoit pour l'accabler d'éloges. Il prie qu'on les lui épargne. La délibération commence, & l'on offre à Télémaque la fertile contrée d'Arpos, auparavant possédée par Adrasfe, & bien propre à faire oublier au fils d'Ulysse la pauvre Ithaque & ses dépendances. Télémaque rejette ces offres. Il fait accorder aux Dauniens un

Roi de leur nation, & détermine ceux-ci à céder la contrée d'Arpos à Diomède, qui, poursuivi par la vengeance de Vénus, a perdu toute espérance de revoir jamais ses États, & venoit, dans ce même instant, chercher un asyle dans quelque coin de l'Hespérie.

De retour à Salente, Télémaque est surpris d'avoir vu la campagne si bien cultivée, & de retrouver si peu de magnificence dans la ville. Mentor lui explique les motifs de ce changement, & les avantages qu'il doit produire. Il l'exhorte à se modeler, quand il sera Roi, sur la conduite présente d'Idoménée. Il l'exhorte, sur-tout, à fuir le luxe. « Ce vice, pour-
» suit-il, qui en attire une infinité d'au-
» tres, est loué comme une vertu. Il ré-
» pand sa contagion depuis les Rois jus-
» qu'aux derniers de la lie du peuple. »

(Cette réflexion, qui est suivie de beaucoup d'autres du même genre, en fournit aussi une à notre Éditeur critique, « Voilà », dit-il, l'état de la France dépeint dans ce qui précède & dans ce qui suit. On a vu la campagne déserte, pendant que Paris étoit dans la magnificence. Toute la nation s'est ruinée pour vouloir imiter les

Grands, *amollis* par l'exemple du Roi ; & ce luxe général, joint aux énormes dépenses de la guerre, a plongé tout le Royaume dans la misère où il est à présent. »)

Mentor ajoute que les Dieux exigent plus de Télémaque instruit dans la vérité dès sa jeunesse, que d'Idoménée livré longtemps aux séductions d'une trop grande prospérité. « Idoménée, poursuit Mentor, » est sage, éclairé ; mais il s'applique trop » aux détails, & ne médite pas assez le gros » de ses affaires pour former des plans. » L'habileté d'un Roi, qui est au-dessus » des hommes, ne consiste pas à faire tout » par lui-même. C'est une vanité grossière » que d'espérer en venir à bout, ou de » vouloir persuader aux hommes qu'on en » est capable. Un Roi doit gouverner en » choisissant & en conduisant ceux qui » gouvernent sous lui. » Un esprit épuisé » par les détails, est comme la lie du vin » qui n'a plus ni force ni délicatesse. »

(L'Éditeur accuse Louis XIV^e d'avoir eu la vanité dont parle ici Mentor. « Louis XIV^e, dit-il, voulut persuader au monde qu'il faisoit tout par lui-même, après la mort du Cardinal Mazarin. Il est

vrai qu'il travailloit avec Louvois & Colbert ; mais ces deux Ministres lui donnoient le plan des affaires tout dressé , & il avoit tout l'honneur du travail sans en avoir la peine. Il étoit, pour suivre l'Éditeur, excellent pour travailler en second ; appliqué, exact, infatigable, capable de bien exécuter , mais très-peu de penser. » Il ajoute , dans une autre Note : « que Louis XIV. vouloit entrer dans tous les détails ; mais que rien ne le déterminoit, excepté le présent. » Ce Critique ignore donc les grands établissemens de toute espèce dont la France est redevable au grand Roi qu'il calomnie si audacieusement. Il en existe plus du seul règne de Louis XIV., que de tous les Souverains qui l'avoient précédé.)

Mentor , après un entretien très-instructif pour Télémaque , lui rappelle qu'il est temps de quitter Salente & de revoir sa patrie. Il ajoute qu'Idoménée tient un vaisseau tout prêt pour leur départ. Télémaque se trouble à ce discours. Il avoue, quoiqu'en hésitant, que ce départ l'afflige, & qu'Antiope, fille d'Idoménée en est la seule cause. « Non, mon cher Mentor, » poursuit-il, ce n'est point une passion.

» aveugle comme celle dont vous m'avez
 » guéri dans l'Isle de Calypso. J'ai bien
 » reconnu la profondeur de la plaie que
 » l'amour m'avoit faite auprès d'Écharris.
 » Je ne puis encore prononcer son nom
 » sans être troublé. Le temps & l'absence
 » n'ont pu l'effacer. Cette expérience fu-
 » neste m'apprend à me défier de moi-mê-
 » me. Mais pour Antiope, ce que je sens
 » n'a rien de semblable. Ce n'est point
 » amour passionné, c'est goût, c'est esti-
 » me, c'est persuasion. Que je serois heu-
 » reux, si je passois ma vie avec elle. . . .
 » Quand Idoménée lui ordonne de mener
 » les danfes des jeunes Crétoises au son des
 » flûtes, on la prendroit pour la riante Vé-
 » nus, qui est accompagnée des Grâces.
 » Quand il la mène avec lui à la chasse
 » dans les forêts, elle paroît majestueuse &
 » adroite à tirer de l'arc comme Diane au
 » milieu de ses Nymphes. Elle seule ne le
 » fait pas & tout le monde l'admire. Quand
 » elle entre dans le temple des Dieux, &
 » qu'elle porte sur sa tête les choses sacrées
 » dans des corbeilles, on croiroit qu'elle
 » est elle-même la Divinité qui habite
 » dans le Temple. . . . Enfin, quand on la
 » voit avec une troupe de femmes, tenant

„ en sa main une aiguille d'or, on croit,
 „ que c'est Minerve même qui a pris sur
 „ la terre une forme humaine & qui inf-
 „ pire aux hommes les beaux arts. Elle
 „ anime les autres à travailler, elle leur
 „ adoucit le travail & l'ennui par les char-
 „ mes de sa voix, lorsqu'elle chante tou-
 „ tes les merveilleuses histoires des Dieux;
 „ & elle surpasse la plus exquisite peinture
 „ par la délicatesse de ses broderies. Heu-
 „ reux l'homme qu'un doux hymen unira
 „ avec elle ! Il n'aura à craindre que de la
 „ perdre & de lui survivre. »

Cet éloge n'est point combattu par Men-
 tor. Il ajoute même quelques traits au
 tableau qui vient d'être tracé. Il approuve
 l'amour de Télémaque ; il lui prédit que
 les Dieux lui destinent Antiope : mais il
 faut, lui dit-il, attendre qu'Ulysse vous
 la donne. « Allons Télémaque, poursuit-
 „ il, allons vers Ithaque. Il ne me reste
 „ plus qu'à vous faire trouver votre père,
 „ & qu'à vous mettre en état d'obtenir
 „ une femme digne de l'âge d'or. Fût-
 „ elle bergère dans la froide Algide, au
 „ lieu qu'elle est fille d'un Roi de Salente,
 „ vous serez trop heureux de la posséder. »
 Ce départ que pressoit Mentor, affli-

geoit beaucoup Idoménée. Il eût voulu ne se séparer jamais de deux hommes qui lui avoient été si utiles. Son esprit s'épuisoit en expédiens pour les retenir. Il n'ignoroit pas le penchant de Télémaque pour Antiope, & il l'approuvoit. Il engage une partie de chasse dont Antiope doit faire l'ornement. Il espère que les charmes de sa fille seront plus qu'il n'a pu obtenir. Antiope aimoit Télémaque. Cependant elle eût désiré ne point se trouver à la chasse projetée, par la même raison qui déterminoit son père à vouloir qu'elle y assistât. Elle obéit. Elle ose attaquer un sanglier furieux qui blesse & renverse son cheval. C'étoit fait d'Antiope elle-même, si Télémaque n'eût été à portée de la secourir. Il tue le monstre, lui fait couper la hure & la présente à la Princesse. « Elle en rougit ; » elle consulte les yeux de son père qui , » après avoir été saisi de frayeur , est transporté de joie de la voir hors du péril , & » lui fait signe qu'elle doit accepter ce » don. En le prenant , elle dit à Télémaque : Je reçois de vous avec reconnoissance un autre don plus grand ; car , je » vous dois la vie. »

» A peine eut-elle parlé , qu'elle crai-

gnit d'avoir trop dit. Elle baissa les yeux, & Télémaque, qui vit son embarras, n'osa lui dire que ces paroles : heureux le fils d'Ulysse d'avoir conservé une vie si précieuse ! Mais plus heureux encore s'il pouvoit passer la merne auprès de vous. Antiope, sans lui répondre, entra brusquement dans la troupe de ses jeunes compagnes, où elle remonta à cheval.

Idoménée auroit dès ce moment promis sa fille à Télémaque ; mais il espéroit la voir s'enflammer de plus en plus, & que le desir d'assurer son bonheur, le retiendrait à Salente. Il ne se trompoit point dans ses conjectures ; le fils d'Ulysse inclinoit à les vérifier. Mais les discours de Mentor firent sur lui une impression si profonde qu'il n'eut plus ni la force, ni la volonté de les combattre. Mentor l'oblige d'aller lui-même instruire Idoménée des raisons qui lui prescrivent de partir sans délai. Cette scène est des plus touchantes. Idoménée emploie toutes les raisons, tous les moyens que lui inspirent la tendresse & la reconnoissance pour éluder un projet qui le désole. Il offre à Télémaque & la main de sa fille & le rang de son successeur. Té-

Télémaque est vivement ébranlé , mais il ne succombe pas. Il prie Idoménée de lui conserver un don si précieux pour le temps où il aura retrouvé son père. Mentor vient aussi à son secours. Il achève de raffermir Télémaque ; il console & fortifie Idoménée. On prend congé du Roi qui vient lui-même accompagner ses deux hôtes jusqu'au port. Il pleure avec eux lorsqu'ils s'embarquent , & il suit des yeux le vaisseau qui les porte , jusqu'à ce qu'il l'ait entièrement perdu de vue.

Un vent favorable conduisoit les deux voyageurs vers l'Isle d'Ithaque. Minerve , cachée sous les traits de Mentor , continuoit d'instruire son élève , sur tous les devoirs que doit connoître & chérir un Prince destiné à régner. Tout-à-coup le vent cesse , la mer reste immobile & le vaisseau est contraint de relâcher auprès d'une Isle déserte où un vaisseau Phéacien l'avoit déjà précédé. Les Salentins mettent pied à terre. Télémaque aperçoit parmi les Phéaciens un homme qui avoit un air majestueux , mais triste & abattu. Il s'approche & lui demande s'il n'a point vu Ulysse , Roi d'Ithaque , dans la maison du Roi Alcinoüs. Cet inconnu lui répondit :

qu'Ulysse a été favorablement reçu, chez le Roi Alcinoüs, mais qu'il est parti pour revoir Ithaque, si les Dieux apaisés souffrent enfin, ajoute-t-il, que jamais il puisse saluer ses Dieux Pénates. A ces mots l'Etranger s'éloigne, & s'enfonçe dans un petit bois situé sur le haut d'un rocher. Là il regardoit tristement la mer, fuyoit les hommes qu'il appercevoit, & paroïsoit profondément affligé de ne pouvoir partir.

La vue de cet homme & ses discours avoient affecté vivement le cœur de Télémaque. Plus il le regardoit plus il étoit ému. Le vent s'élève; l'inconnu se rembarque avec empressement & fait hâter le départ. « Une impression secrète de douleur saisit le cœur de Télémaque. Il s'afflige, sans savoir pourquoi. Les larmes coulent de ses yeux & rien ne lui est si doux que de pleurer. »

Alors Mentor lui apprend que l'Inconnu qui lui cause une si vive émotion est Ulysse lui-même, Ulysse que la prudence oblige à ne point se découvrir pour éviter les embûches & tromper la perfidie des amans de Pénélope. « Il s'en va tout droit à Ithaque, dit-il; déjà il est bien près du port, & il revoit enfin ces lieux

„ si long-temps desirés. Vos yeux l'ont
 „ vu, comme on vous l'avoit prédit au-
 „ trefois, mais sans le connoître. Bientôt
 „ vous le verrez, vous le connoîtrez &
 „ il vous connoitra. »

Cependant les Salentrins, loin de profiter du vent favorable, étoient couchés sur le rivage & plongés dans un profond sommeil. Minerve, toujours cachée sous les traits de Mentor, veut que Télémaque offre sur ce même rivage un sacrifice à la Divinité qui l'a protégé si efficacement. Télémaque obéit ; l'encens fume, le sang des victimes coule. Ensuite Mentor conduit le fils d'Ulysse dans un petit bois peu éloigné. Là il apperçoit tout-à-coup que le visage de son ami prend une nouvelle forme. « Les rides de son front s'effacent
 „ comme les ombres disparoissent quand
 „ l'Aurore de ses doigts de rose ouvre les
 „ portes de l'Orient & enflamme tout l'ho-
 „ rison. Ses yeux creux & austères se chan-
 „ gent en des yeux bleus d'une douceur cé-
 „ leste & pleins d'une flamme divine. Sa bar-
 „ be grise & négligée disparoit. Des traits
 „ nobles & fiers, mêlés de douceur & de
 „ grâce, se montrent aux yeux de Télé-
 „ maque ébloui. Il reconnoît un visage

„ de femme avec un teint plus uni qu'une
„ fleur tendre, nouvellement éclosé au
„ soleil. On y voit la blancheur des lys
„ mêlée de roses naissantes. Sur ce visage
„ fleurit une éternelle jeunesse, avec une
„ majesté simple & négligée. Une odeur
„ d'ambrosie se répand sur ses cheveux flot-
„ tans. Ses habits éclatent comme les vi-
„ ves couleurs dont le soleil, en se levant,
„ peint les sombres voûtes du ciel, & les
„ nuages qu'il vient dorer. Cette Divinité
„ ne touche pas du pied à terre; elle coule
„ légèrement dans l'air comme un oiseau
„ le fend de ses aîles. Elle tient dans sa
„ puissante main une lance brillante capa-
„ ble de faire trembler les villes & les na-
„ tions les plus guerrières. Mars même
„ en seroit effrayé. Sa voix est douce &
„ modeste, mais forte & insinuante. Tou-
„ tes ses paroles sont des traits de feu qui
„ pressent le cœur de Télémaque & qui
„ lui font ressentir je ne sçais quelle dou-
„ ceur délicate. Sur son casque paroît
„ l'oiseau triste d'Athènes & sur sa poitri-
„ ne brille la redoutable Egide. A ces
„ marques Télémaque reconnoît Miner-
„ ve. „

Télémaque ébloui, transporté, hors

de lui-même ; peut à peine articuler quelques paroles. La présence de la Divinité l'accable ; elle lui dérobe l'usage de la voix. Minerve lui apprend ce qu'elle a daigné faire pour contribuer à sa perfection ; lui rappelle en peu de mots les leçons qu'elle lui a données ; lui en trace d'autres pour l'avenir ; l'exhorte à prendre Ulysse pour modèle , à n'être que le premier & le meilleur de ses sujets , à faire leur bonheur quand il sera leur souverain. Elle lui annonce enfin qu'Ulysse lui donnera Antiope pour épouse , & qu'il sera heureux avec elle pour avoir encore moins cherché en elle la beauté que le mérite & la vertu. Minerve à ces mots s'enveloppe d'un nuage & dispaçoit aux yeux de Télémaque. Il se prosterne , lève les mains au Ciel ; court éveiller les Salentins , s'embarque ; arrive à Itaque & reconnoît son père chez le fidèle Eumènes. *

* Cet Eumènes étoit l'Intendant des troupeaux d'Ulysse. Il veilloit sur les autres Pasteurs , & étoit lui-même le serviteur le plus affectionné à son maître.

En

En donnant un Extrait de cet Ouvrage, nous avons cru devoir faire un tableau suivi des actions principales. Ce n'est point à cette partie du Roman que le Critique a attaché le plus grand nombre de ses réflexions. Les maximes répandues dans le Livre, ces maximes si sages, si utiles, si respectables, lui ont fourni les applications les plus injurieuses & les plus abondantes. Le mépris & la prudence nous empêchent de les transcrire; mais nous allons faire sortir les endroits où l'audace & la calomnie se sont plus particulièrement attachées.

« Je lui demandai en quoi consistoit l'autorité d'un Roi, & il me répondit : Il peut tout sur les peuples, mais les loix peuvent tout sur lui. Il a une puissance absolue pour faire le bien, & les mains liées dès qu'il veut faire le mal. Les loix lui confient les peuples, comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il sera le père de ses sujets. Elles veulent qu'un seul homme serve, par sa sagesse & par sa modération, à la félicité de tant d'hommes; & non pas que tant d'hommes servent, par leur misère & par leur servitude lâche, à flatter l'orgueil & la mollesse d'un seul

1775, Septembre.

D

homme..... Ce n'est point pour lui-même que les Dieux l'ont fait Roi. Il ne l'est que pour être l'homme des peuples : c'est aux peuples qu'il doit tout son temps, tous les soins, toute son affection ; & il n'est digne de la Royauté, qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour se sacrifier au bien public. Minos n'a voulu que ses enfans régnaissent après lui, qu'à condition qu'ils régneroient suivant ces maximes. Il aimoit encore plus son peuple que sa famille. C'est par une telle sagesse qu'il a rendu la Crète si puissante & si heureuse, &c. &c. »

« Venons maintenant au Roi pacifique. Il est vrai qu'il n'est pas propre à de grandes conquêtes ; c'est-à-dire, qu'il n'est pas né pour troubler le repos de son peuple, en voulant vaincre les autres peuples que la justice ne lui a pas soumis ; mais s'il est véritablement propre à gouverner en paix, il a toutes les qualités nécessaires pour mettre son peuple en sûreté contre ses ennemis..... ; Voilà les avantages qu'il a au-dehors. Ceux dont il jouit au-dedans, sont encore plus solides. Puisqu'il est propre à gouverner en paix, je suppose qu'il gouverne par les plus sages loix. Il retranche la fâche, la mollesse, & tous les arts qui ne

servent qu'à flatter les vices ; il fait fleurir les autres arts qui sont utiles aux véritables besoins de la vie. Sur-tout il applique ses sujets à l'agriculture. Par-là il les met dans l'abondance des choses nécessaires. Ce peuple laborieux , simple dans ses mœurs , accoutumé à vivre de peu , gagnant facilement sa vie par la culture de ses terres , se multiplie à l'infini. Voilà , dans un Royaume , un peuple innombrable , mais un peuple sain , vigoureux , robuste , qui n'est point amolli par les voluptés , qui est exercé par la vertu , qui n'est point attaché aux douceurs d'une vie lâche & délicate , qui fait mépriser la mort , qui aimeroit mieux mourir que de perdre cette liberté qu'il goûte sous un sage Roi appliqué à ne régner que pour faire régner la raison. Qu'un conquérant voisin attaque ce peuple , il ne le trouvera peut-être pas assez accoutumé à camper , à se ranger en bataille , ou à dresser des machines pour assiéger une ville ; mais il le trouvera invincible par sa multitude , par son courage , par sa patience dans les fatigues , par son habitude à souffrir la pauvreté , par sa vigueur dans les combats , & par une vertu que les mauvais succès même ne peuvent abattre. D'ailleurs , si ce Roi n'est pas assez expérimenté pour commander lui-même ses ar-

mées , il les fera commander par des gens qui en seront capables , & il saura s'en servir sans perdre son autorité. Cependant , il tirera du secours de ses alliés. Ses sujets aimeroient mieux mourir que de passer sous la domination d'un autre Roi violent & injuste. »

« Vous voyez, dit-il à Mentor , ce que fait l'habitude d'être flatté ? Je vous dois le salut de mon Royaume. Il n'y a aucune vérité que je ne me croie heureux d'entendre de votre bouche. Mais ayez pitié d'un Roi que la flatterie avoit empoisonné , & qui n'a pu , même dans ses malheurs , trouver des hommes assez généreux pour lui dire la vérité. Non , je n'ai jamais trouvé personne qui m'ait assez aimé , pour vouloir me déplaire , en me disant la vérité toute entière..... Alors ce sage vieillard lui dit : c'est avec douleur que je me vois contraint de vous dire des choses dures : mais puis-je vous trahir en vous déguisant mes sentimens ? Mettez-vous à ma place. Si vous avez été trompé jusqu'ici , c'est que vous avez bien voulu l'être ; c'est que vous avez craint des conseillers trop sincères. Avez-vous cherché les gens les plus désintéressés & les plus propres à vous contredire ? Avez-vous pris soin de faire par-

ler les hommes les moins empressés à vous plaire, les plus désintéressés dans leur conduite, & les plus capables de condamner vos passions & vos sentimens injustes ? Quand vous avez trouvé des flatteurs, les avez-vous écartés ? Vous en êtes-vous défié ? Non, non, vous n'avez point fait ce que font ceux qui aiment la vérité, & qui méritent de la connoître. Voyons si vous aurez maintenant le courage de vous laisser humilier par la vérité qui vous condamne ? Pendant que vous aviez au-dehors tant d'ennemis qui menaçoient votre Royaume encore mal établi, vous ne songiez au-dedans de votre nouvelle ville, qu'à y faire des ouvrages magnifiques. C'est ce qui vous a coûté tant de mauvaises nuits, comme vous me l'avez avoué vous-même. Vous avez épuisé vos richesses. Vous n'avez songé ni à augmenter votre peuple, ni à cultiver les terres fertiles de cette côte. Ne falloit-il pas regarder ces deux choses comme les deux fondemens essentiels de votre puissance ? Avoir beaucoup de bons hommes, & des terres cultivées pour les nourrir. Il falloit une longue paix, dans ces commencemens, pour favoriser la multiplication de votre peuple. Vous ne deviez songer qu'à l'agriculture, & à l'établissement des plus sages loix. Une vaine ambition vous a poussé jusqu'au

bord du précipice. A force de vouloir paroître grand, vous avez pensé ruiner votre véritable grandeur. Hâtez-vous de réparer ces fautes. Suspendez tous ces grands ouvrages. Renoncez à ce faste qui ruineroit votre nouvelle ville. Laissez en paix respirer ces peuples, &c. &c. &c. »

« Idoménée, il est vrai, a été nourri dans des idées de faste & de hauteur ; mais quel philosophe pourroit se défendre de la flatterie, s'il avoit été en sa place ? Il est vrai qu'il s'est laissé prévenir par ceux qui ont eu sa confiance. Mais les plus sages Rois sont souvent trompés, quelques précautions qu'ils prennent pour ne l'être pas. Un Roi ne peut se passer de Ministres qui le soulagent, & en qui il se confie, puisqu'il ne peut tout faire. D'ailleurs, un Roi connoît beaucoup moins que les particuliers, ceux qui l'entourent. On est toujours masqué auprès de lui. On épuise toute sorte d'artifice pour le tromper. Hélas ! cher Télémaque, vous ne l'éprouverez que trop ! On ne trouve point, dans les hommes, ni les vertus, ni les talens qu'on y cherche. On a beau les étudier & les approfondir, on s'y mécompte tous les jours ; on ne vient même jamais à bout de faire, des meilleurs hommes, ce qu'on auroit besoin

d'en faire pour le bien public. Ils ont leurs entêtements , leurs incompatibilités , leurs jalousies. On ne les persuade ni on ne les corrige guère. Plus on a de peuples à gouverner , plus il faut de Ministres , pour faire , par eux , ce qu'on ne peut faire par soi-même ; & plus on a besoin d'hommes , à qui l'on confie son autorité , plus on est exposé à se tromper dans de tels choix. Tel critique aujourd'hui impitoyablement les Rois , qui gouverneroit demain moins bien qu'eux , & qui feroit les mêmes fautes avec d'autres infiniment plus grandes , si on lui confioit la même puissance. La condition privée , quand on y joint un peu d'esprit pour bien parler , couvre tous les défauts naturels , relève des talens éblouissans , & fait paroître un homme digne de toutes les places dont il est éloigné. Mais c'est l'autorité qui met tous les talens à une rude épreuve , & qui découvre de grands défauts. La grandeur est comme certains verres qui grossissent tous les objets. Tous les défauts paroissent croître dans ces hautes places , où les moindres choses ont de grandes conséquences , & où les plus légères fautes ont de violens contre-coups , &c. &c. &c. »

Lorsque nous avons parlé des ouvrages critiques que le Télémaque inspira quand parut, nous aurions dû faire mention du Télémaque travesti, par M. de Marivaux. Cet ouvrage singulier & plaisant, nous a paru mériter de n'être pas confondu avec ceux que nous avons cités; & nous n'en parlons ici séparément que pour annoncer que nous en donnerons bien-tôt un Extrait étendu, dont sa singularité le rend digne.

RECUEIL des Fables composées pour l'éducation de Mgr le Duc de Bourgogne, par M. de Fénelon. A Paris, chez Jacques Étienne.

Ces Fables, qui forment plus de la moitié du second volume des Dialogues des Morts de Fénelon, sont de deux espèces; les onze premières sont des récits d'aventures feintes, ou Romans, dont l'allégorie cache avec art les préceptes de morale que Fénelon vouloit faire goûter à son auguste disciple. Dans notre siècle on n'eût pas manqué d'intituler ces Fables *Contes Philosophiques*, ou *Contes Moraux*; car rien n'est plus moral ni plus philosophique que ces historiottes: mais Fénelon, d'autant plus philosophe qu'il osoit moins

se vanter de l'être , s'en est bien donné de garde. En annonçant ce qu'il falloit cacher , il eût dégoûté son disciple dès le titre. Le titre influe plus qu'on ne pense , sur l'effet que l'Auteur se propose. Si à la tête d'un ouvrage dans lequel vous voulez instruire , par le moyen du plaisir , vous annoncez votre but , à coup sûr vous n'instruirez ni ne plairez : d'un côté , l'idée d'instruction que vous annoncez , gâtera tout le plaisir ; de l'autre , vous avez la maladresse d'avertir votre Lecteur que vous le trompez ; que le plaisir n'est qu'un piège que vous lui tendez , pour le mener à votre but : & puis , ces titres imposans lui mettent toujours l'Auteur devant les yeux , un Philosophe , un Maître , un Régent ; au lieu que le Lecteur qui se sent entraîné par le plaisir , sans savoir où ce plaisir le mène , s'abandonne ; & tout ce qu'il trouve se convertit en agrément. La morale qui naît , comme par hasard , de l'allégorie & de l'application , lui paroît un effet de ses réflexions , dans lesquelles l'Auteur n'est pour rien ; & cette morale qu'il se flatte d'avoir trouvée tout seul , est encore un nouveau plaisir.

Un ouvrage bien philosophiquement écrit , seroit celui dans lequel l'Auteur s'oublant entièrement , & ne faisant aucune réflexion , en feroit

faire beaucoup à son Lecteur. C'est la manière de Fénelon ; il raconte, c'est son emploi ; si ses personnages réfléchissent, c'est que leur caractère & leur esprit l'exigent ; ils ne seroient point ce qu'ils doivent être, s'ils ne réfléchissoient pas ; mais le Conteur ne prend rien sur lui. Remarquez que cette manière est aussi celle des Poètes, & l'une des principales règles du Poème Épique, en quoi cette Poésie si maltraitée aujourd'hui par des Écrivains d'un grand nom, se rapproche, plus qu'ils ne pensent, de la manière des Philosophes. Ils ont oublié que Socrate étoit appelé l'*Accoucheur*, parce que sans paroître penser, il avoit l'art de faire penser à ses disciples tout ce qu'il vouloit, & de faire accoucher leur esprit des principes qu'il leur eût peut-être enseignés vainement.

Les autres Fables de Fénelon, sont des Contes de Fées, des Apologues, comme ceux d'Ésope & de notre la Fontaine : ils sont en prose. Comme ils entrent indirectement dans notre plan, nous n'en dirons que peu de chose.

FABLE PREMIÈRE. *Les Aventures d'Aristonous*. Cette pièce se trouve à la suite du *Télémaque*, dans plusieurs éditions de ce Poème : il y a apparence que les autres

Fables n'étoient pas encore connues alors. Dans cette Fable, M. de Fénelon veut inspirer à son disciple l'amour de la reconnoissance, & l'horreur de l'ingratitude.

Sophronime se consolait, par sa vertu, dans l'Isle de Delos, de la perte de sa fortune. Il cultivoit les Muses, recherchoit les secrets de la nature; mais, sur-tout, il s'étudioit lui-même. Un jour il aperçut un vieillard vénérable sur le rivage de la mer. Ce vieillard lui étoit inconnu; ses yeux montroient une douce vivacité. Sa taille étoit haute & majestueuse; mais un peu courbée; il admiroit les charmes & la richesse de l'Isle: Sophronime s'offre de le conduire au temple, & dans le chemin l'étranger lui raconte ainsi le sujet de son voyage.

Je m'appelle Aristonoüs, natif de Clazomène; je naquis de parens pauvres; quoique nobles; Polystate, mon père, déjà chargé d'une nombreuse famille, ne voulut point m'élever; il me fit exposer par un de ses amis. Une vieille femme d'Érythre, me nourrit de lait de chèvre dans sa maison; mais comme elle avoit à peine de quoi vivre, dès que je fus en âge

de servir, elle me vendit à un marchand d'esclaves de Lycie; il me vendit, à Patase, à un homme riche, nommé Alcine. Alcine me dévoua aux arts qu'Apollon favorise; il me fit apprendre la musique, les exercices du corps, & sur-tout l'art de guérir les plaies des hommes. Alcine qui m'aimoit, m'affranchit & m'envoya à Damoclès, Roi de Licaonie. Ce Roi, pour me retenir, me donna de grandes richesses. Après la mort de Damoclès, son fils, irrité par des flatteurs, servit à me dégoûter de toutes les choses qui ont de l'éclat. Je revins dans la Lycie; mais Alcine étoit mort, après avoir perdu ses biens, & souffert, avec beaucoup de confiance, les malheurs de la vieillesse; j'allai répandre des fleurs & des larmes sur sa tombe; j'appris qu'Orcilogue, le seul de ses enfans qui lui restoit, s'étoit embarqué pour aller mener une vie obscure dans quelque Isle écartée de la mer; on me dit ensuite qu'Orcilogue avoit fait naufrage, & qu'il ne restoit plus rien de la famille d'Alcine, mon bienfaiteur; j'achetrai sa maison & les champs fertiles qu'il possédoit. J'allai à Clazomène, ma patrie; mon père & ma mère étoient morts; mes

frères vivoient mal ensemble ; je me présentai à eux avec des habits simples ; mais craignant d'avoir à partager leur fortune avec un nouvel héritier , ils refusèrent , devant les juges , de me reconnoître. Je déclarai que je consentois à être comme un étranger pour eux : je demandai qu'ils fussent exempts , pour jamais , d'être mes héritiers : les juges l'ordonnèrent ; & alors je montrai les richesses que j'avois apportées , & je leur découvris que j'étois cet Aristonoüs qui avoit acquis tant de trésors auprès de Damoclès , & que je ne m'étois jamais marié.

Mes frères firent les derniers efforts , mais inutilement , pour s'insinuer dans mon amitié. Leurs divisions furent cause que les biens de notre père furent vendus , & je les achetai : ils tombèrent dans une affreuse pauvreté : mais après qu'ils eurent senti leur faute , je leur pardonnai , je leur donnai à chacun de quoi gagner dans le commerce , & je les réunis tous. La vieille est venue frapper à ma porte. Avant de mourir j'ai voulu voir encore cette Lydie où j'ai appris à être bon & juste sous la conduite du vertueux Alcine. J'ai appris d'un marchand qu'il restoit encore à

Délos un fils d'Orcilogue, qui imitoit la sagesse & la vertu de son grand père Alcine. Aussi-tôt j'ai quitté la route de Lycie, & je suis venu chercher dans cette Isle ce précieux reste d'une famille à qui je dois tout. Je serai content de mourir, pourvu que mes yeux, avant de se fermer à la lumière, aient vu le petit-fils de mon maître : parlez, ô vous, qui habitez avec lui dans cette Isle, le connoissez-vous, pouvez-vous me dire où je le trouverai ?

Pendant qu'Aristonoüs parloit ainsi, Sophronime versoit des larmes mêlées de joie & de douleur. Enfin il se jette sans pouvoir parler au cou du vieillard ; il l'embrasse ; il le serre, & il pousse avec peine ces paroles entrecoupées de soupirs.

Je suis, ô mon père, celui que vous cherchez : vous voyez Sophronime, petit-fils de votre ami Alcine, & je ne puis douter, en vous écoutant, que les Dieux ne vous aient envoyé ici pour adoucir mes maux. Ils entrèrent dans le temple d'Apollon & passèrent le reste du jour à se raconter leurs aventures. Le lendemain ils partirent ensemble pour la Lycie. Aristonoüs mena Sophronime dans une fertile campagne sur les bords du Xanthe. Là

toute la nature étoit riante & gracieuse ; le ciel étoit doux & ferein , & la terre toujours prête à tirer de son sein de nouvelles richesses , pour payer les peines du laboureur. En s'avancant , Sophronime aperçut une maison simple & médiocre ; mais d'une architecture agréable. Il n'y trouva ni marbre , ni or , ni argent , ni ivoire , ni meuble de pourpre , tout y étoit propre & plein d'agrément & de commodité , sans magnificence. Les jardins n'étoient point vastes ; on y voyoit des fruits & des plantes utiles pour nourrir les hommes ; ils entrèrent dans le salon , où ils firent un doux repas des mets que la nature fournissoit dans les jardins. Aristonoüs ne voulut point se mettre à table , il déclara qu'il ne se résoudroit jamais à manger avec le petit-fils d'Alcine , qu'il avoit si long-temps servi dans la même salle. Après le repas il mena Sophronime voir la belle prairie où erroient ses grands troupeaux. Aristonoüs ayant montré à Sophronime cette maison , ces esclaves , ces troupeaux & ces terres devenues si fertiles par une soigneuse culture , lui dit ces paroles : je suis ravi de vous voir dans l'ancien patrimoine de vos ancêtres ; me voilà content,

puisque je vous mets en possession du lieu où j'ai servi si long temps Alcine. Jouissez en paix de ce qui étoit à lui; vivez heureux, & préparez-vous de loin, une fin plus douce que la sienne. Avant de donner sa maison, il l'orna de meubles neufs, simples & modestes, mais propres & agréables; il en remplit les greniers & le cellier. La donation étant faite, Aristonoüs se rembarque pour retourner en Ionie; Sophronime, étonné & attendri, l'accompagne jusqu'au vaisseau les larmes aux yeux, le nommant son père & le serrant entre ses bras. Chaque année, malgré sa vieillesse, il faisoit un voyage en Lycie pour revoir Sophronime, & pour aller faire un sacrifice sur le tombeau d'Alcine. Il avoit ordonné que ses propres cendres, après sa mort, seroient portées dans le même tombeau. Chaque année, au printemps, Sophronime, impatient de le revoir, avoit sans cesse les yeux tournés vers le rivage de la mer. Une année, il ne voyoit point venir comme les autres, ce vaisseau tant désiré: il soupiroit amèrement: la tristesse & la crainte étoient peintes sur son visage: il vit un vaisseau; mais hélas! Aristonoüs n'y étoit pas; il

ne portoit que ses cendres dans une urne d'argent. Amphiclès , ancien ami du mort , portoit cette urne : quand il aborda Sophronime , la parole leur manqua à tous deux , & ils ne s'exprimèrent que par leurs sanglots. Sophronime ayant baisé l'urne & l'ayant arrosée de ses larmes, parla ainsi : O vieillard , vous avez fait le bonheur de ma vie , & vous me causez maintenant la plus cruelle des douleurs. . . Vous avez ramené en nos jours la justice , la piété & la reconnoissance sur la terre : vous avez montré , dans un siècle de fer , la bonté & l'innocence de l'âge d'or. . . Je ne sens plus aucun plaisir à jouir de vos dons , puisque je suis réduit à en jouir sans vous. O chère ombre ! quand est-ce que je vous suivrai ? Précieuses cendres , si vous pouvez sentir encore quelque chose , vous ressentirez sans doute le plaisir d'être mêlées à celles d'Alcine ; les miennes s'y mêleront aussi un jour. En attendant, toute ma consolation sera de conserver ces restes de ce que j'ai le plus aimé. Après ces paroles entrecoupées de profonds soupirs , Sophronime mit l'urne dans le tombeau d'Alcine. . . Ce qu'il y eut de plus merveilleux , c'est que pendant que Sophronime faisoit

les libations de vin & de lait, un myrte d'une verdure & d'une odeur exquise, naquit au milieu du tombeau, & éleva tout-à-coup sa tête touffue, pour couvrir les deux urnes de ses rameaux & de son ombre : chacun s'écria qu'Aristonoüs, en récompense de sa vertu, avoit été changé par les Dieux en un arbre si beau.

Fable II. *Les Aventures de Melesichton.* Né à Mégare d'une race illustre parmi les Grecs, Melesichton signala sa valeur & ses talens à la guerre : mais comme toutes ses inclinations étoient magnifiques, il y fit une dépense éclatante qui le ruina bientôt. Il se retira dans une maison de campagne sur le bord de la mer où il vivoit dans une profonde solitude avec sa femme Proxinoë. Heureuses jusqu'alors par leur vertu & leur amitié, ces deux personnes commencèrent à se rendre mutuellement malheureuses par la compassion qu'elles avoient l'une pour l'autre. Melesichton auroit supporté plus aisément ses malheurs, s'il eût pu les souffrir tout seul. Proxinoë sentoit qu'elle augmentoit les peines de Melesichton. Ils cherchoient à se consoler par deux enfans qui sembloient avoir été formés par les Grâces.

Mélibée , dans un âge tendre , commençoit déjà à montrer de la force , de l'adresse & du courage : il surmontoit à la lutte , à la course & aux autres exercices , les enfans de son voisinage. Melesichton , dans sa solitude , lui enseignoit tout ce qui peut faire aimer la vertu & régler les mœurs. Mélibée avoit un air simple , doux & ingénu , mais noble , ferme & hardi. Son père jetoit les yeux sur lui , & ses yeux se noyoient de larmes. Poëmenis étoit instruite par sa mère dans tous les beaux arts que Minerve a donnés aux hommes : elle ajoutoit aux ouvrages les plus exquis , les charmes d'une voix , qu'elle accompagnoit avec une lyre plus touchante que celle d'Orphée. A la voir , on eût cru que c'étoit la jeune Diane sortie de l'isle flottante où elle naquit... Mais le père accablé d'ennuis , ne cherchoit que la solitude. Sa femme & ses enfans faisoient son supplice. Un jour comme il étoit dans une profonde vallée , il s'endormit de lassitude & d'épuisement. Alors il vit en songe la Déesse Cérès. Pourquoi , lui dit-elle , vous laissez-vous abattre aux rigueurs de la fortune ? Hélas ! répondit-il , mes amis

m'ont abandonné ; je n'ai plus de bien : il ne me reste que des procès & des créanciers : ma naissance fait le comble de mon malheur , je ne puis me résoudre à travailler comme un esclave pour gagner ma vie.

Alors Cérès lui répondit : la noblesse consiste-t-elle dans les biens ? ne consiste-t-elle pas plutôt à imiter la vertu de ses ancêtres ? Il n'y a de nobles que ceux qui sont justes. Vivez de peu ; gagnez ce peu par votre travail ; ne soyez à charge à personne : vous serez le plus noble de tous les hommes. Le genre humain se rend lui-même misérable par sa mollesse & par sa fausse gloire. Si les choses nécessaires vous manquent , pourquoi voulez-vous les devoir à d'autres qu'à vous-même ? Manquez-vous de courage pour vous les donner par une vie laborieuse ?

Elle dit & aussi-tôt elle lui présenta une charrue d'or , avec une corne d'abondance. Alors Bacchus parut couronné de lière & tenant un thyrsé dans sa main : il étoit suivi du Dieu Pan qui jouoit de la flûte & qui faisoit danser les Faunes & les Satyres. Pomone se montre chargée de fruits , &

Flore ornée de fleurs. Toutes les Divinités champêtres jetèrent un regard favorable sur Melesichton.

Il s'éveilla comprenant la force & le sens de ce songe , il en parla à Proxinoë qui entra dans ses sentimens. Dès-lors tout ce qui ne servoit qu'au faste fut retranché , plus de domestiques inutiles , de char ni de conducteur. Proxinoë & Poemenis ne s'appliquent qu'aux travaux utiles & à l'économie domestique. Tout changea dans la maison ; la sobriété , le travail , la propreté prirent la place du luxe & de la mollesse. Melesichton labouroit lui-même son champ. Melibée ne montrait presque aucune passion de la jeunesse , & tandis que sa sœur partageoit avec sa mère les soins du ménage & conduisoit ses moutons dans les pâturages , il conduisoit les grands troupeaux , coupoit les grands chênes dans les forêts ; il creusoit de petits canaux pour arroser les prairies ; il étoit infatigable pour soulager son père.

Bientôt Melesichton , en s'accoutumant à une vie simple , se vit plus riche qu'il ne l'avoit été auparavant ; il n'avoit chez lui que les choses nécessaires à la vie ; mais il les avoit toutes en abondance.

Tout le monde disoit à Melesichton : les richesses rentrent chez vous ; il est temps de reprendre votre ancien éclat. Il répondit à ces paroles : à qui voulez-vous que je m'attache, ou au faste qui m'avoit perdu, ou à une vie simple & laborieuse qui m'a rendu riche & heureux ? Un jour qu'il s'étoit endormi au même endroit où Cérès l'avoit instruit par un songe si utile, la Déesse se montrant à lui, comme la première fois, lui dit ces paroles :

La vraie noblesse consiste à ne recevoir rien de personne & à faire du bien aux autres. Ne recevez donc rien que du sein fécond de la terre & de votre propre travail. Gardez-vous bien de quitter jamais par mollesse ou par fausse gloire, ce qui est la source naturelle & inépuisable de tous les biens.

Dans la III^e Fable, *Aristée* témoigne dans les Champs-Elisées, sa reconnaissance à Virgile, des vers qu'il a faits pour ses abeilles & pour lui : il n'y a pas encore long-temps, lui dit *Aristée*, que je les récitais, ces vers si tendres, si gracieux, à Linus, à Hésiode & à Homère. Après les avoir entendus, ils allèrent tous trois boire de l'eau du fleuve Lethé pour les oublier,

tant ils étoient affligés de repasser dans leur mémoire des vers si dignes d'eux. Vous savez que la nation des Poètes est jalouse.

Néanmoins Aristée le conduit dans un petit bois où sont tous ces grands Poètes. Ils prient Virgile de chanter ; malgré leur jalousie , ils éprouvent une douceur qui les ravit , la lyre d'Orphée échappa de ses mains , & les larmes amères coulèrent de ses yeux. Homère oublia pour un moment , la magnificence rapide de l'Iliade & la variété agréable de l'Odissee ; Linus crut que ces beaux vers avoient été faits par son père Apollon. Hésiode tout ému ne pouvoit résister à ce charme.

Il paroît que dans cette fable , Fénelon a voulu peindre le *Genus irritabile vatum*. Ils ont beau être touchés de la beauté des vers de leurs rivaux , les plus modérés se contentent de boire dans le Lethé.

La IV^e Fable a été mise au Théâtre François sur le compte d'Esopé. Cha-Abbas, Roi de Perse, faisant un voyage , s'écarta de toute sa Cour , pour passer dans la campagne sans y être connu , & pour y voir les peuples dans toute leur liberté naturelle. Lassé de voir des courtisans qui l'observent pour le surprendre en le flattant , il veut

connoître la vie rustique & ce genre d'hommes qu'on méprise tant, quoiqu'ils soient les soutiens de la société humaine. En traversant une prairie il apperçoit Alibeg, jeune berger, qui jouoit de la flûte ; il l'aborde, lui trouve une physionomie agréable, le questionne, & ses réponses sont remplies d'esprit, de raison & de fermeté. Frappé de sa beauté, de ses grâces & de son ingénuité, Cha-Abbas se trouveroit heureux d'avoir un fils qui lui ressemblât.

Le Roi amène dans la Cour, ce jeune berger qui fut bien surpris d'apprendre à qui il s'étoit rendu agréable. On lui donna des maîtres dans tous les arts, bientôt il se rendit capable des affaires les plus sérieuses, & le Prince lui donna la charge très-considérable en Perse, de garder les pierreries & les meubles précieux de la Couronne. Parvenu au comble de la faveur, il se ressouvint de son ancienne condition, & souvent il la regrettoit. O beaux jours, disoit-il à lui-même ; jours innocens, jours où j'ai goûté une joie pure & sans péril ; jours depuis lesquels je n'en ai vu de si doux, ne vous reverrai-je jamais ? Celui qui m'a privé
de

de vous en me donnant tant de richesses , m'a tout ôté ? Alibeg voulut aller voir son village ; il s'attendrit dans tous les lieux où il avoit autrefois dansé , chanté , joué de la flûte avec ses compagnons ; il fit quelque bien à tous ses parens & à tous ses amis : mais il leur souhaita pour principal bonheur de ne quitter jamais la vie champêtre , & de n'éprouver jamais le malheur de la Cour.

Il les éprouva ces malheurs : Cha-Abbas mourut , des courtisans envieux prévirent Cha-Sephi contre Alibeg. On l'accusa d'avoir abusé de la confiance du feu Roi , d'avoir amassé des trésors immenses & détourné plusieurs choses d'un très-grand prix dont il étoit dépositaire. Cha-Sephi , pour avoir un prétexte de déposséder Alibeg de sa charge , lui demanda , selon le conseil de ses courtisans envieux , de lui apporter un cimenterre garni de diamans d'un prix immense , que le Roi son grand-père avoit accoutumé de porter dans les combats. Cha-Abbas avoit fait autrefois ôter de ce cimenterre , tous ces beaux diamans , & Alibeg prouva par de bons témoins que la chose avoit été faite par le feu Roi , avant que la charge eût été donnée à

1775. *Septembre.*

E

Alibeg. Cha-Sephi lui commanda de faire dans quinze jours un inventaire exact de tous les meubles précieux dont il étoit chargé ; au bout de quinze jours il demanda à voir lui-même toutes ces choses. Alibeg lui ouvrit toutes les portes & lui montra tout ce qu'il avoit en garde. Rien n'y manquoit ; tout étoit propre , bien rangé & conservé avec grand soin. Le Roi étoit presque revenu en faveur d'Alibeg , lorsqu'il aperçut au bout d'une grande galerie pleine de meubles très-somptueux, une porte de fer , qui avoit trois grandes serrures. Les courtisans lui dirent que c'étoit là où Alibeg avoit caché les choses qu'il avoit dérobées. Cha-Sephi lui ordonna aussitôt d'ouvrir cette porte. Alibeg se jeta aux pieds du Roi , & le conjura de ne pas lui ôter ce qu'il avoit de plus précieux sur la terre. Le Roi ne doutant plus que ce ne fût un trésor mal acquis , prit un ton plus haut , voulut absolument qu'on ouvrit cette porte, Alibeg qui en avoit les clefs , l'ouvrit lui-même. On ne trouva en ce lieu , que la houlette , la flûte & l'habit de berger qu'Alibeg avoit porté autrefois , & qu'il devoit souvent avec joie , de peur d'oublier sa première con-

dition. Voilà , dit-il , ô grand Roi , les précieux restes de mon ancien bonheur. Ni la fortune , ni votre puissance n'ont pu me les ôter. Voilà mon trésor que je garde pour m'enrichir quand vous m'aurez fait pauvre.

Le Roi indigné contre ses courtisans , les chassa tous d'auprès de lui. Alibeg devint son principal Officier , mais il revoit tous les jours sa houlette & son ancien habit qu'il tenoit toujours prêts dans son trésor pour les reprendre dès que la fortune inconstante troubleroit sa faveur.

Le but moral de la V^e Fable est le danger , ou l'abus du pouvoir. Rosimond & Braminte étoient deux frères ; Braminte étoit mal fait , désagréable , brutal & méchant ; c'étoit l'aîné ; sa mère , à cause de ses mauvaises qualités , préféroit Rosimond , plein d'esprit & de vertu. Braminte , jaloux de cette préférence , accuse Rosimond de vouloir empoisonner son père ; le père crédule bat Rosimond & le chasse de sa maison , en le menaçant de le tuer , s'il y revient. Le jeune homme sortit en pleurant , & ne sachant où se retirer. La nuit,

en traversant un grand bois , il s'endort au pied d'un rocher. Au point du jour , il voit venir à lui une belle femme ; elle lui donne une bague qui doit le rendre le plus heureux & le plus puissant des hommes , pourvu qu'il n'en abuse pas : en tournant le diamant en-dedans , il doit être invisible ; en le tournant en-dehors , il paroîtra à découvert ; en le mettant à son petit doigt , il paroîtra le fils du Roi , suivi de toute une Cour magnifique ; en le mettant au quatrième doigt , il paroîtra sous sa figure naturelle. Le premier usage qu'il fit du don de la Fée , fut de s'en aller chez lui , d'y entendre sans être vu tout ce qu'on disoit , de ne se montrer qu'à sa mère pour l'embrasser & lui faire part de son aventure. Puis il parut le fils du Roi avec sa Cour & demanda à son père combien il avoit d'enfans : deux , dit le vieillard. -- Faites-les venir tout-à-l'heure , je les veux emmener à la Cour pour faire leur fortune. Le père ne put lui présenter que l'aîné ; il lui dit qu'ayant châtié le cadet pour une faute , il l'avoit quitté. Il falloit , reprit Rosimond , l'instruire & non pas le chasser. Il emmena son frère , & fit conduire son père dans la forêt , où la Fée l'ayant ren-

contré , le fit entrer dans une caverne où il devoit demeurer enchanté jusqu'à ce que son fils vînt l'en tirer.

On croyoit le fils du Roi perdu dans les pays lointains , où il étoit allé faire la guerre : Rosimond arriva dans le temps qu'on le pleuroit. Il dit qu'il étoit revenu par le secours de quelques marchands. Le Roi ne pouvoit se lasser de l'embrasser. Un jour Rosimond qui paroïssoit être le Prince , dit à Braminte : je vous ai tiré de votre village pour faire votre fortune ; mais je sçais que vous êtes un menteur , & que par vos impostures , vous avez causé le malheur de Rosimond : il est ici caché , je veux que vous lui parliez & qu'il vous reproche vos impostures. Rosimond sort , rentre par une autre porte , sous sa véritable forme , l'embrasse en pleurant & lui pardonne ; il partit ensuite , sous prétexte d'un voyage secret ; mais pour aller voir sa mère , & lui porter des secours. Au moyen de son anneau il déconcerta les mesures des ennemis du Roi , & les défit dans une grande bataille. Le Roi voulut marier le Prince qu'il croyoit son fils ; il ne tenoit qu'à lui d'épouser une Princesse héritière d'un Royaume voisin : mais ,

par le conseil de la Fée , il va chercher le véritable Prince & le rend au Roi son père qui a bien de la peine à croire ces prodiges. Pour Rosmond , craignant sa propre fragilité , il rendit la bague à la Fée , après avoir déenchanté son père.

Cependant Braminte , dont le méchant naturel n'étoit pas corrigé , s'abandonna à toutes ses passions , & voulut engager le jeune Prince , qui étoit devenu Roi , à traiter indignement Rosmond. La Fée dit à celui-ci : votre frère toujours imposteur , a voulu vous rendre suspect au Gouvernement & vous perdre : il faut qu'il périsse. Je vais lui donner cette bague que vous me rendez : il en abusera pour persécuter tous les gens de bien & pour avoir une puissance sans bornes. La prospérité est la source de tous les maux pour les méchants. Elle alla ensuite au palais ; elle se montra à Braminte sous la figure d'une vieille femme couverte de haillons ; elle lui dit : j'ai retiré , des mains de votre frère , la bague que je lui avois prêtée , & avec laquelle il s'étoit acquis tant de gloire : recevez-la de moi , & pensez bien à l'usage que vous en ferez. Braminte répondit en riant : je ne ferai pas comme mon frère , qui fut assez insensé pour aller chercher le

Prince, au lieu de régner en sa place. Braminte, avec cette bague, ne songea qu'à découvrir le secret de toutes les familles; qu'à commettre des trahisons, des meurtres & des infâmies; qu'à écouter les conseils du Roi; qu'à enlever les richesses des particuliers. Le Roi soupçonna que Braminte avoit l'anneau enchanté; on le fit saisir; on le lui ôta, & on trouva sur lui plusieurs papiers qui prouvoient ses crimes. Rosimond vint demander sa grâce; mais on la lui refusa, on fit mourir Braminte; & le Roi, pour consoler Rosimond, lui rendit l'anneau; mais Rosimond le rapporta à la Fée. Hélas! dit-il, mon frère seroit peut-être sage & heureux, s'il n'avoit jamais eu de quoi contenter ses desirs. L'unique grâce que je vous demande, s'est de ne le donner jamais à aucune des personnes pour qui je m'intéresse.

Les trois Fables suivantes sont des Contes de Fées. Une Payfanne connoissoit, dans le voisinage, une Fée. Elle la pria de venir à une de ses couches; elle eut une fille, La Fée prit l'enfant entre ses bras, & dit à la mère: choisissez; elle fera, si vous

voulez , belle comme le jour , d'un esprit encore plus charmant que sa beauté , & Reine d'un grand Royaume , mais malheureuse ; ou bien elle sera laide & paysanne comme vous , mais contente dans sa condition. La paysanne choisit d'abord , pour cet enfant , la beauté & l'esprit , avec une couronne , au hazard de quelque malheur. La petite fille , Florise , devient la plus belle & la plus aimable personne. Le Roi étoit fort puissant , & n'avoit qu'un fils. Une Fée lui avoit dit qu'il trouveroit une paysanne plus belle & plus parfaite que toutes les Princesses du monde. Il fit assembler toutes les jeunes villageoises de son Royaume , & Florise fut choisie. Le Prince l'adora ; il avoit tout quitté pour être sans cesse auprès d'elle ; le Roi mourut , & Rosimond lui succéda. C'étoit la sage Florise , devenue Reine , dont les conseils décidoient de toutes les affaires de l'État : mais Gronipote , la mère du nouveau Roi , jalouse de sa belle-fille , jura de la perdre : elle enleva un jour , un billet que Florise écrivoit au Roi , & le donna à un jeune homme de la Cour , qu'elle obligea d'aller le porter au Roi , comme si Florise lui avoit témoigné toute l'amitié qu'elle ne devoit avoir que pour

le Roi seul, Rosimond, aveuglé par les conseils de sa mère, fit enfermer Florise pour le reste de sa vie, dans une haute tour, bâtie sur la pointe d'un rocher ; là elle pleuroit nuit & jour, ne sachant pourquoi le Roi, qui l'avoit tant aimée, la traitoit si cruellement. Il ne lui étoit permis de voir qu'une vieille femme, à qui Gronipote l'avoit confiée, & qui lui insultoit à tout moment. Un jour que Florise, accablée de douleur, déplorait l'aveuglement de sa mère, qui avoit mieux aimé qu'elle fût belle & Reine malheureuse, que Bergère laide & contente dans son état ; la vieille qui la traitoit si mal, vint lui dire que le Roi envoyoit un bourreau pour lui couper la tête. Florise répondit qu'elle étoit prête à recevoir le coup. Le bourreau tenoit le coutelas levé, quand il parut une femme qui dit qu'elle venoit de la part de Gronipote pour dire deux mots en secret à Florise avant sa mort. La vieille le permit, parce que cette femme lui parut une des Dames du Palais ; mais c'étoit la Fée qui avoit prédit les malheurs de Florise à sa naissance. Voulez-vous, lui dit-elle, renoncer à la beauté qui vous a été si funeste ; voulez-

vous quitter le titre de Reine, reprendre vos anciens habits, & retourner dans votre village ? Florise accepta ses offres. La Fée lui appliqua sur le visage un masque enchanté ; aussi-tôt les traits de son visage devinrent grossiers ; elle devint aussi laide qu'elle avoit été belle & agréable : elle passa, sans être reconnue, à travers la foule qui avoit accouru à son supplice. On ne la trouva plus. On alla en porter la nouvelle au Roi & à Gronipote, qui la firent encore chercher. Florise fut contente de vivre laide, pauvre & inconnue dans son village, où elle gardoit des moutons ; elle se croyoit heureuse en gardant son troupeau, & ne voulut jamais découvrir à personne qui elle étoit.

L'excès du vouloir est le sujet de la septième Fable. Le Roi Alfaroute étoit sage, bon, juste, vaillant, habile, craint de tous ses voisins, & aimé de tous ses sujets ; rien ne lui manquoit ; une Fée lui prédit de grands malheurs, s'il ne se feroit de la bague qu'elle lui mit au doigt. En tournant le diamant en dedans de la main, il étoit invisible, & dès qu'il la retournoit au dehors, il étoit visible comme au-

paravant. Quand il se désoit de quelqu'un de ses sujets, il alloit dans le cabinet de cet homme avec son diamant tourné en dedans : il entendoit, il voyoit tout sans être vu. Il alloit dans les conseils les plus secrets des Rois ses voisins. Il détournâ plusieurs conjurations formées contre sa personne, & déconcerta ses ennemis. Il ne fut pas content de la bague, & demanda à la Fée un moyen de se transporter en un moment d'un pays en un autre. La Fée lui dit, vous en demandez trop, craignez que ce dernier don ne vous soit nuisible. Il le desira ; la Fée y consentit à regret ; elle lui frotta les épaules d'une liqueur odoriférante ; aussi-tôt il sentit de petites aîles qui naïssoient sur son dos : elles ne paroïssoient point sous ses habits ; mais quand il avoit résolu de voler, il n'avoit qu'à les toucher avec la main, aussi-tôt elles devenoient si longues, qu'il étoit en état de surpasser infiniment le vol rapide d'un aigle. Ainsi, le Roi allant partout en peu de momens, savoit tout, & on ne pouvoit concevoir par où il devinoit tant de choses ; car il paroïssoit demeurer toute la journée dans son cabinet. Il s'engagea dans de grandes guerres, & rem-

porta toutes les victoires qu'il voulut ; mais comme il voyoit sans cesse les secrets des hommes , il les connut si méchans , qu'il n'osoit plus se fier à personne. Pour se consoler , il résolut de chercher dans tous les pays une femme parfaite , qu'il pût épouser , dont il pût être aimé , & par laquelle il put se rendre heureux. Il chercha long-temps ; il ne trouva que des femmes dissimulées , qui s'aimoient trop pour aimer de bonne foi un mari ; des femmes légères , inconstantes , artificieuses , hautaines. Il descendit jusqu'aux plus basses conditions , & ne trouva que la fille d'un pauvre laboureur , belle comme le jour , simple , ingénue , d'un esprit & d'une vertu encore au-dessus de ses grâces. Il demanda Clariphile à son père & l'épousa. Il se rendoit invisible à toute heure pour l'observer , mais il ne trouvoit rien en elle qui ne fût digne d'être admiré. La Fée qui lui avoit donné des ailes , l'avertissoit souvent que ce don lui seroit funeste ; elle l'importuna ; il lui fit refuser la porte de son Palais , & défendit à la Reine de la voir ; la Reine promit avec peine. Le Roi aimoit trop pour n'être pas un peu jaloux. Un jour la Fée , pour instruire la Reine , étoit

entrée chez elle en Officier ; la Reine la reconnut & l'embrassa ; le Roi, transporté de jalousie, & qui étoit alors invisible, tira son épée, & tua la Reine. Alors la Fée reprit sa première figure ; le Roi connoissant l'innocence de Clariphile, vouloit la suivre au tombeau ; la Fée l'en empêcha. Le Roi, au désespoir d'avoir exigé de la Fée un don aussi funeste, lui rendit la bague, & la pria de lui ôter ses ailes.

Fable VIII. *Histoire d'une vieille Reine & d'une jeune Paysanne.* Jusqu'ici nous avons conservé, autant qu'il nous a été possible, le texte de l'Auteur, & l'on a dû s'appercevoir combien son style est varié dans sa simplicité, avec quelle facilité le ton se monte sur le sujet. Ce Conte offre des tableaux d'une vérité, d'une élégance, & d'une gaîté singulières.

Il étoit une fois une Reine si vieille, si vieille, qu'elle n'avoit plus ni dents, ni cheveux ; sa tête branloit comme la feuille que le vent remue ; elle ne voyoit plus même avec ses lunettes. Le bout de son nez & celui de son menton se touchoient ; elle étoit raperissée de la moitié, & toute en un peloton, avec le dos si courbé, qu'on auroit cru qu'elle avoit toujours

été contrefaire. Une Fée qui avoit assisté à sa naissance, l'aborde & lui dit : voulez-vous rajeunir ? Volontiers, répondit la Reine. Je donnerois tous mes joyaux, pour n'avoir que vingt ans. Il faut donc, continue la Fée, donner votre vieillesse à quelqu'autre, dont vous prendrez la jeunesse & la santé. A qui donnerons-nous vos ans ?

La Reine fit chercher de tous côtés, Elle trouva des gueux qui vouloient vieillir pour devenir riches, des ambitieux ; mais quand ils avoient vu la Reine touffer, cracher, râler, vivre de bouillie, être sale, hideuse, puante, souffrante, radoter un peu, ils ne vouloient plus se charger de ses années. Enfin, il se présenta une jeune fille de village, belle comme le jour, qui demanda la couronne pour prix de sa jeunesse. Elle se nommoit Perroncelle. La Reine se fâcha d'abord, mais que faire ? A quoi sert-il de se fâcher ? La Reine vouloit rajeunir. Pendant qu'elle marchandait, la Fée survint, qui dit à la Payanne : voulez-vous faire votre apprentissage de vieille Reine ? Pourquoi non ? dit la fille. A l'instant les rides couvrent son front ; ses cheveux blanchissent ; elle devient grondeuse & resignée ; sa tête

branle , & toutes ses dents aussi ; elle a cent ans : on lui sert un grand festin ; mais elle est dégoûtée , & ne sauroit mâcher ; elle est honteuse & étonnée : elle ne fait ni que dire ni que faire : elle touffe à crever ; elle crache sur son menton ; elle a au nez une roupie gluante , qu'elle essuye avec sa manche ; elle se regarde au miroir , & se trouve plus laide qu'une guenuche. Cependant, la véritable Reine étoit dans un coin , qui rioit & qui commençoit à devenir jolie ; ses cheveux revenoient & ses dents aussi ; elle se redressoit avec mille petites façons ; mais elle étoit crasseuse , court-vêtue , avec ses habits sales ; les gardes vouloient la chasser du Palais. Alors Perronelle lui dit , vous voilà bien embarrassée de n'être plus Reine , & moi encore davantage de l'être : tenez , voilà votre couronne , rendez-moi ma sorte grise. A peine le changement fut fait , que toutes deux s'en repentirent , mais il n'étoit plus temps ; la Fée les condamna à demeurer chacune dans sa condition. La Reine mourut au bout de deux mois ; Perronelle dansoit sous l'ormeau quand elle apprit cette nouvelle. Alors elle reconnut qu'elle avoit été plus heu-

reuse que sage. La Fée lui propose trois maris ; l'un vieux & chagrin , mais très-riche & très-puissant Seigneur , qui ne pourra se passer d'elle ni nuit ni jour ; l'autre bien fait , doux , commode , aimable , & d'une grande naissance , mais pauvre & malheureux. Le dernier , payfan comme elle , qui ne feroit ni beau ni laid , qui ne l'aimeroit ni trop ni trop peu , qui ne feroit ni riche ni pauvre. Perronelle est embarrassée , mais la Fée la décide pour le payfan.

La Fable de *Lycon* est une espèce d'I-dyle sur le départ de Lycon ; l'Auteur y exprime les regrets des Divinités rustiques & des Bergers de Cinthe ; toute la nature paroît sensible à ce départ ; Flore & Pomone les consolent , par l'espoir de son retour.

La dixième est dans le même genre. C'est d'abord un tableau poétique de l'ardente canicule ; le soleil , en remontant sur son char , vit les restes d'une tempête qui avoit effrayé les mortels pendant toute la nuit. Les vents mugissoient encore dans les vastes plaines de l'air ; mais (ce qui l'émut davantage) il vit un jeune nourrisson des Muses qui lui étoit fort cher , à

qui la tempête avoit dérobé le sommeil, lorsqu'il commençoit déjà à étendre ses sombres ailes sur ses paupières ; il fut sur le point de ramener ses chevaux en arrière, & de retarder le jour, pour rendre le repos à celui qui l'avoit perdu. Je veux, dit-il, qu'il dorme. Le sommeil rafraîchira son sang, appaisera sa bile, lui inspirera, je ne fais quelle douceur tendre qui pourroit seule lui manquer. Pourvu qu'il dorme, qu'il rie, qu'il adoucisse son tempéramment, qu'il aime les jeux de la société, qu'il prenne plaisir à aimer les hommes, & à se faire aimer d'eux ; toutes les grâces de l'esprit & du corps, viendront en foule pour l'orner.

Dans la onzième Fable, un jour le jeune *Bacchus*, que *Silene* instruisoit, étudioit la langue des Dieux au pied d'un vieux chêne, qui, autrefois, avoit rendu des Oracles ; auprès de ce chêne, se cachoit un jeune Faune, qui prêtoit l'oreille aux vers que chantoit l'enfant ; il marquoit à *Silene*, par un ris moqueur, les fautes que faisoit son disciple. Le Critique étoit jeune, gracieux & folâtre. *Bacchus* qui ne pouvoit souffrir un rieur malin, toujours prêt à se moquer de ses expres-

sions, si elles n'étoient pures & élégantes, lui dit, d'un ton fier & impatient: comment oses-tu te moquer du fils de Jupiter? Le Faune répondit, sans s'émouvoir: hé! comment le fils de Jupiter ose-t-il faire quelque faute?

Le reste de ces Fables est écrit de ce style doux & harmonieux qui semble inspiré par le sentiment, & qui ne fait pas même soupçonner l'esprit. Le rossignol & la fauvette, dans la douzième, font des vœux pour un jeune Berger qu'ils n'avoient pas encore vu dans leur bocage, & qui leur parut gracieux, noble, aimant les Muses & l'harmonie. Ces vœux sont des exhortations que Fénelon fait à son élève d'aimer les Muses & les jeux de l'esprit.

Le caractère du *Fantastique* est le sujet de la III^e Fable. On a mis au nombre de ces fables une lettre de Bayle écrite d'Amsterdam, à M. de Fénelon, dans laquelle Bayle lui annonce une médaille envoyée à M. Wanden, par des antiquaires d'Italie. En voici la description. D'un côté cette médaille, qui est fort grande, représente un enfant d'une figure très-belle & très-noble: on voit Pallas qui le couvre de son

égide ; en même temps les trois Grâces sèment son chemin de fleurs ; Apollon, suivi des Muses, lui offre sa lyre ; Vénus paroît en l'air dans son char attelé de colombes , qui laisse tomber sur lui sa ceinture ; la Victoire lui montre d'une main un char de triomphe , & de l'autre lui présente une couronne : les paroles sont prises d'Horace : *Non sine Dîs animosus infans*. Le revers est bien différent, il est manifeste que c'est le même enfant ; car on reconnoît d'abord le même air de tête : mais il n'a autour de lui , que des masques grotesques & hideux , des reptiles venimeux , comme des vipères & des serpens, des insectes, des hiboux ; enfin des harpies sales qui répandent de tous côtés des ordures , & qui déchirent tout avec leurs ongles crochus. Il y a une troupe de Satyres impudens & moqueurs qui font les postures les plus bizarres , qui rient & qui montrent du doigt, la queue d'un poisson monstrueux , par où finit le corps de ce bel enfant. Au bas on lit ces paroles qui sont aussi d'Horace : *Turpiter atrum desinit in piscem*.

Bayle rapporte les jugemens de divers Sçavans , dont les uns rapportent cette

médaille à Caligula , les autres à Néron ; mais tous avouent qu'il s'agit d'un jeune Prince éblouissant , qui promettoit beaucoup , & dont toutes les espérances ont été trompeuses.

La XVI^e Fable a une moralité d'un grand sens. Deux Renards , l'un jeune & l'autre vieux , entrèrent une nuit par surprise dans un poulaillier ; ils étranglèrent le Coq , les poules & les poullets. Après ce carnage , ils appaisèrent leur faim ; le jeune vouloit tout dévorer ; le vieux , qui étoit avare , vouloit garder quelque provision pour l'avenir. Ne mangeons pas tout en un jour , disoit-il ; c'est un trésor que nous avons trouvé , il faut le ménager. Le jeune répondit : je veux tout manger pendant que j'y suis , & me rassasier pour huit jours ; car pour ce qui est de revenir ici , chansons , il n'y fera pas bon demain : le maître , pour venger la mort de ses poules , nous affommera. Après cette conversation chacun prend son parti. Le jeune mange tant qu'il se crève , & peut à peine aller mourir dans son terrier. Le vieux , qui se croit bien plus sage de modérer ses appétits , & de vivre d'économie , va le lendemain retourner à sa proie , & est as-

sommé par le maître. Ainsi chaque âge a ses défauts ; les jeunes gens sont fougueux & insatiables dans leurs plaisirs. Les vieux sont incorrigibles dans leur avarice.

Toutes ces Fables sont fort instructives. Dans la XVII^e, de deux Lionceaux qui avoient été nourris ensemble dans la même forêt, de même âge, de même taille, de même force, l'un fut pris à une chasse du Mogol ; l'autre demeura dans des montagnes escarpées. Le premier fut mené à la Cour, où il vivoit dans les délices ; on lui donnoit chaque jour une gazelle à manger ; il n'avoit qu'à dormir dans une loge. Le Roi le caressoit souvent, il étoit gras, poli, de bonne mine & magnifique ; car il portoit un collier d'or & on lui mettoit aux oreilles des pendans garnis de perles & de diamans : il méprisoit tous les autres lions des loges voisines. Ces prospérités lui enflèrent le cœur : il crut être un grand personnage, puisqu'on le traitoit si honorablement. La Cour où il brilloit lui donna de l'ambition, il s'imaginait qu'il auroit été un héros, s'il eût habité les forêts : un jour, comme on ne l'attachoit plus à sa chaîne, il s'enfuit du palais & retourna dans le pays où il avoit été nourri.

Le Roi de toute la nation Lionne venoit de mourir, & on avoit rassemblé les Etats pour lui choisir un successeur. Parmi beaucoup de prétendans, il y en avoit un qui effaçoit tout les autres par son audace & par sa fierté; c'étoit cet autre Lionceau, qui n'avoit point quitté les déserts. Pendant que son compagnon avoit fait fortune à la Cour, le solitaire avoit souvent aiguisé son courage par une cruelle faim : il étoit accoutumé à ne se nourrir qu'au travers des plus grands périls & par des carnages. Les deux anciens compagnons demandèrent le combat pour décider qui régneroit; mais une vieille Lionne sage & expérimentée, dont toute la République respectoit les conseils, fut d'avis de mettre d'abord sur le Trône celui qui avoit étudié la politique à la Cour. Son avis fut suivi. D'abord le Lion de Cour s'amollit dans les plaisirs; il n'aima que le faste; il usoit de souplesse & de ruse pour cacher sa cruauté & sa tyrannie. Bientôt il fut haï, méprisé, détesté. Alors la vieille Lionne dit : il est temps de le détrôner. Je savois bien qu'il étoit indigne d'être Roi; mais je voulois que vous en eussiez un gâté par la mollesse & par la politique, pour vous mieux

faire sentir ensuite le prix d'un autre qui a mérité la royauté par sa patience & par sa valeur. Alors on les fit combattre l'un contre l'autre ; mais le Lion de Cour tremble , fuit & se cache : l'autre le poursuit & l'insulte. Tous s'écrient , il faut l'égorger. Non , non , répondit son adversaire , quand on a un ennemi si lâche , il y auroit de la lâcheté à le craindre. Je veux qu'il vive , il ne mérite pas de mourir.

Fable XXIV^e. Un jour une Abeille aperçut une Mouche auprès de sa ruche. Que viens-tu faire ici , lui dit-elle d'un ton sérieux ? Vraiment c'est bien à toi vil animal , à te mêler avec les Reines de l'air. Tu as raison , répondit froidement la Mouche , on a toujours tort de s'approcher d'une nation aussi fougueuse que la vôtre. Rien n'est plus sage que nous , dit l'Abeille : nous seules avons des loix & une République ; nous ne cueillons que des fleurs odoriférantes ; nous ne faisons que du miel délicieux , qui égale le Nectar, Ote-toi de ma présence , vilaine Mouche importune , qui ne fais que bourdonner & chercher ta vie sur les ordures. Nous vivons comme nous pouvons , répondit la Mouche ; la pauvreté n'est pas un vice ;

mais la colère en est un grand : vous faites du miel qui est doux ; mais votre cœur est toujours amer ; vous êtes sages dans vos loix , mais emportées dans votre conduite. Votre colère qui pique vos ennemis , vous donne la mort , & votre folle cruauté vous fait plus de mal qu'à personne. Il vaut mieux avoir des qualités moins éclatantes , avec plus de modération.

La morale de ces fables est douce , comme le style dans lequel elles ont été écrites. Ce recueil commence à devenir rare ; il est surprenant qu'on n'en fasse pas une nouvelle édition , ainsi que de plusieurs autres ouvrages de Fénelon.

SIXIÈME CLASSE.

ROMANS SATYRIQUES , COMIQUES ET
BOURGEOIS.

Le Roman Bourgeois.

ANTOINE FURETIÈRE , Auteur de ce Roman ingénieux , naquit à Paris en 1610. Il fit ses études avec succès , & se distingua dans la connoissance
du

du droit civil & du droit canon. Après avoir été reçu Avocat au Parlement, il fut pourvu de la Charge de Procureur-Fiscal de la Justice de l'Abbaye de S. Germain-des-Prés. Il passa ensuite dans l'État Ecclésiastique, & obtint l'Abbaye de Chailvoy, dans le Diocèse de Bourges, & le Prieuré de Chpines. Il fut reçu à l'Académie Française le 15 Mai 1662. La Nouvelle Allégorique qu'il fit imprimer en 1658, sur l'éloquence du temps, est toute pleine de railleries ingénieuses & savantes. Il a publié divers autres Ouvrages, tant en vers qu'en prose, où il a montré beaucoup de talent pour cette espèce de morale qui cherche à nous guérir du vice, en le tournant en ridicule. C'est dans cet esprit qu'il composa le Roman Bourgeois, imprimé à Paris en 1666, où il peint avec beaucoup de vérité, & critique avec une sagacité infinie, la Bourgeoisie de ce temps-là. Il entre dans des détails que Molière, sans doute, avoit vus comme lui, mais dans lesquels les bornes de la scène ne lui permirent pas d'entrer. On peut même dire que Furetière descend dans des états inférieurs à ceux que le père de la Comédie Française a offerts à nos yeux, & qu'il présente, par ce moyen, la grossièreté du peuple unie à la morgue du bourgeois. Scarron, dans ce genre,

peut être regardé comme un rival de Furetière ; mais Scarron n'a guère peint que le ridicule provincial ou campagnard ; & Furetière place sa scène dans Paris , & y expose , à nos regards , & les couleurs & les nuances dont est formé le vaste tableau que nous offre encore quelquefois la bourgeoisie divisée en plusieurs classes. L'estampe qui est à la tête du volume , annonce le projet que l'Auteur s'est proposé d'exécuter. Elle représente le costume dans les habillemens , dans la coëffure , dans les meubles , dans les usages de famille , dans la contenance , dans la manière dont les pères jouoient avec leurs enfans pour les amuser.

De tous les Ouvrages de Furetière , son Dictionnaire est celui qui lui fera toujours le plus d'honneur. Il n'eut jamais la satisfaction de le voir imprimer. Sa mort prévint ce moment qu'il avoit acheté par bien des peines , & par bien des fautes. On sait qu'il fut accusé , avec raison , par l'Académie Françoisè , de lui avoir ravi les matériaux qu'elle avoit préparés depuis cinquante ans , pour la composition de ce même Dictionnaire. Il en avoit publié d'abord en 1684 , un Essai , qui donna lieu à la juste accusation de l'Académie , & dont le débit fut arrêté. Il parut , à ce sujet , beaucoup d'écrits différens , tant de la part de Fure-

rière, qui employa souvent la satire à la place de la raison; que de la part de l'Académie, qui conserva toujours le ton de dignité convenable à sa cause, à ses fonctions, & au rôle qu'elle jouoit dans cette scène éclatante. Des personnes tout-à-fait étrangères à la dispute, se mêlèrent avec les combattans; & leurs écrits, qui furent nombreux, offrirent plus de plaisanteries que de bons raisonnemens. Furetière fut convaincu & condamné. L'Académie l'exclut de son Corps. Il écrivit encore en homme qui croit trouver des consolations dans la satire & dans la calomnie. Enfin, trompé par ses ressources, & jugé par sa conscience, il mourut de chagrin. Sa mort fut l'instant du repentir. Lorsqu'il commença à en ressentir les atteintes, il donna un blanc-seing au Curé de Saint-Eustache, qui le remplit d'un désaveu formel de tout ce que Furetière avoit écrit & dit contre tous ses anciens confrères. Ceux-ci ne nommèrent à sa place qu'après sa mort, & défendirent seulement à son successeur de faire son éloge. Ce fut l'illustre Bayle qui publia la première édition complète du Dictionnaire de Furetière, en 1691. M. Bafnage de Beauval en a donné une fort augmentée en 1701. Enfin, un M. Brutel de la Rivière, a fait paroître la dernière en 1727, en 4 gros vo-

lunes in-folio. Furetière a eu le sort de Moréty. Ce qui est de lui dans ces dernières éditions, est peu de chose, en comparaison des Additions.

Je chante les Amours & les Aventures de plusieurs Bourgeois de Paris, de l'un & de l'autre sexe. Et ce qu'il y a de merveilleux, c'est que je chante sans savoir la musique. Mais puisqu'un Roman n'est rien qu'une poésie en prose, je croirois mal débiter, si je ne suivois l'exemple des grands maîtres. Au reste, pour éviter le chemin battu, je veux que la scène de mon Roman soit mobile; c'est-à-dire, tantôt dans un quartier, & tantôt dans un autre: & je commencerai par celui qui est le plus bourgeois, & qu'on appelle communément la Place Maubert. Je me figure que vous connoissez de vue ou de réputation, dans ce quartier-là, l'Eglise des Carmes; aussi je ne veux pas même vous dire comme est faite cette Eglise: car ceux qui ne l'ont point vue la peuvent aller voir, si bon leur semble, ou la bâtir dans leur imagination comme il leur plaira. Je me contenterai de vous dire qu'il s'y trouvera une grande affluence de monde un cer-

rain jour de fête solennelle. Outre le Prédicateur, une belle fille qui devoit y quêter, augmentoit incroyablement la foule, sinon des dévôts, du moins des curieux ; & tous les polis qui vouloient avoir quelque part en ses bonnes grâces, y étoient accourus exprès pour lui donner quelque grosse pièce dans la tasse. Sans contredire, cette quêteuse étoit belle ; & si elle eût été née hors de la bourgeoisie, je veux dire, si elle eût été élevée parmi le beau monde, elle pouvoit donner beaucoup d'amour à un honnête homme. Elle s'étoit parée ce jour-là de tout son possible, & avoit été coëffée par une Demoiselle suivante, du voisinage, qui avoit appris immédiatement de la Prime. Elle ne s'étoit pas contentée d'emprunter des diamans ; elle avoit aussi un laquais d'emprunt, qui lui portoit la queue, afin de paroître davan tage. Quant à son meneur, c'étoit le Maître-Clerc du logis.

A cette solennité se trouva un homme amphibie, qui étoit le matin Avocat, & le soir Courtisan. Il portoit le matin la robe au Palais pour plaider ou pour écouter ; & le soir, il portoit les grands canons & les galands d'or, pour aller cajol-

ler les Dames. C'étoit un de ces importants, qui, malgré leur naissance & leur éducation bourgeoises, veulent passer pour des gens du bel air; & qui croient, quand ils sont vêtus à la mode, & qu'ils méprisent ou raillent leur parenté, qu'ils ont acquis un grand degré d'élevation au-dessus de leurs semblables. Celui-ci n'étoit pas reconnoissable, quand il avoit changé d'habit. Ses cheveux assez courts, qu'on lui voyoit le matin au Palais, étoient couverts le soir d'une belle perruque blonde, très-fréquemment visitée par un peigne, qu'il avoit plus souvent à la main que dans sa poche. Son chapeau avoit pour elle un si grand respect, qu'il n'osoit presque jamais lui toucher. Son collet de manteau étoit poudré, sa garniture fort enflée; son linge orné de dentelle; & ce qui le paroît le plus, étoit que, par bonheur, il avoit un porreau au bas de la joue, qui lui donnoit un honnête prétexte d'y mettre une mouche. Enfin, il étoit ajusté de manière qu'un Provincial n'auroit jamais manqué de le prendre pour modèle, en fait de se bien mettre.

Ce jeune homme n'eut pas plutôt jeté les yeux sur Javotte, (c'étoit le nom de la

Quêteuse) qu'il en devint fort passionné : chose pour lui fort peu extraordinaire ; car c'étoit , à vrai dire , un amoureux universel. Néanmoins , pour cette fois , l'amour banda son arc plus fort , ou le tira de plus près , de sorte que la flèche entra plus avant dans son cœur qu'elle n'avoit accoutumé. Mais au surplus , la fortune servit à l'instant même notre amoureux à souhait , en lui offrant subitement une occasion de rendre service à la belle. Elle vint demander la quête à un jeune homme qui étoit auprès de lui. C'étoit un camarade d'étude du meneur , un autre petit Clerc du logis , très-malicieux , qui étoit en colère contre elle , parce qu'elle avoit retiré les clefs de la cave des mains d'une servante qui lui donnoit du vin. Remarquant qu'elle tiroit vanité des pièces d'or & des grosses pièces d'argent qui étoient dans sa tasse , il tira de sa poche une poignée de deniers ; il en arrosa sa tasse pour lui faire dépit , & couvrit toutes les pièces qu'elle étaloit en parade. La Quêteuse en rougit de honte , & du doigt écarta , le plus qu'elle put , cette menue monnoie , qui , malgré toute son adresse , ne parut encore que trop. Ce fut alors que

Nicodème (ainsi s'appeloit le nouveau blessé) lui présentant une pistole, feignit de lui en demander la monnoie, mais il ne fit que retirer de la cassette les deniers, & il lui donna le reste en pur don.

Cette nouvelle sorte de galanterie fut remarquée par Javotte, qui lui en eut de l'obligation. Dès que l'Office fut dit, & qu'il la put joindre, il osa l'aborder & la complimenter sur sa bonne mine, l'assurant qu'il presumoit qu'avec tant de mérite & de beauté, elle avoit fait une bonne quête. Mais il ne fut pas peu surpris, pour ne pas dire stupéfait, de trouver une fille si simple dans la personne de Javotte, que lorsqu'il se hasarda à lui offrir ses services, elle lui répondit qu'elle n'avoit pas besoin de serviteur, & qu'elle étoit assez grande pour se servir elle-même. Il revint plusieurs fois à la charge, pour lui faire comprendre qu'il étoit amoureux d'elle; mais il fit, à cet égard, des frais d'esprit toujours également mal employés, & ne put tirer de l'ingénue Quêteuse que des réponses analogues à la première, ce qui faillit à le désespérer. Après donc qu'il eut reconduit sa maîtresse jusqu'à sa porte, il lui tira une profonde révérence; voyant

qu'elle ne l'invitoit nullement d'entrer ; mais résolu , toutefois , de la venir bientôt revoir.

Or , la difficulté étoit d'avoir entrée dans la maison , car M. & Madame Vollichon , père & mère de Javotte , ne laissoient jamais parler leur fille à aucun galant. Cependant , comme à titre d'Avocat , Nicodème connoissoit tant soit peu Vollichon , il se hasarda d'aller le voir , sous prétexte d'une consultation sur un fait de pratique , & glissa dans la conversation quelque mention d'une prétendue garenne qu'il dit avoir , & d'où il assura qu'on lui envoyoit souvent d'excellens lapins : sur quoi , il fit l'honnêteté au Procureur de lui dire qu'il lui en enverroient deux , & qu'il les iroit manger avec lui. Il en fit donc acheter deux à la Vallée de misère , mais ce fut de l'argent perdu , non pas à cause que c'étoit des lapins de clapié , (car le Procureur ne les trouva encore que trop bons) mais parce que cela ne lui donna point occasion de voir sa maîtresse , qui , ce jour-là , ne dîna point à la grande table. Il poussa donc plus loins ses inventions : il fit partie avec Vollichon pour aller jouer à la boule , qui est le plus

grand régal qu'on puisse faire à un Procureur, & le plus puissant aimant pour l'attirer hors de son étude. Cela les rendit bien-tôt bons amis ; & ce qui y contribua beaucoup, c'est que Nicodème se laissa bien-tôt gagner quelque argent : mais il n'oublioit point de jouer, pour la dernière partie, un chapon, qui se mangeoit aussi-tôt chez le Procureur.

Ce fut au quatrième ou cinquième chapon, que Nicodème eut le plaisir de voir sa maîtresse à table avec lui. Mais ce plaisir fut de peu de durée ; car elle ne parut que long-temps après que les autres furent assis, & elle se leva sitôt qu'on apporta le dessert, après avoir plié sa serviette, & emporté sa serviette elle-même. Encore, durant le repas, elle ne proféra pas un mot, & ne leva presque pas les yeux. Enfin jamais il n'y eut Demoiselle avec qui il fût plus difficile de nouer conversation, qu'avec la fille de ce Procureur.

Mais puisque nous aurons souvent encore à parler de M. Vollichon, il est juste que le lecteur se forme une idée de ce personnage.

C'étoit un petit homme trapu, grisonnant, & qui étoit de même âge que sa

Calotte. La chicane s'étoit emparée de son corps de la même manière que le Démon se faisoit du corps d'un possédé.. Jamais il n'y eut ardeur pareille à la sienne ; je ne dis pas tant à servir ses Parties , comme à les voler. Il regardoit le bien d'autrui comme les chats regardent un oiseau. Avec ces belles dispositions , sa probité vint à tel point de décri que le bourreau même , dont il étoit autrefois Procureur , le révoqua ; ne le trouvant pas assez honnête homme , pour se servir de lui.

Nicodème qui connoissoit sa villenie , & qui desiroit gagner ses bonnes grâces , lui faisoit des écritures à dix sols par rôle. Il s'abonnoit avec lui , pour plaider ses causes à vil prix ; il lui faisoit des présens ; il lui donnoit à manger : & il faut convenir que ces procédés avoient des droits puissants sur l'ame intéressée de Vollichon. Il y avoit encore une chose dans la conversation , qui les attachoit fortement : c'est que Nicodème étoit un grand diseur de beaux mots , de pointes , de phébus & de galimatias ; & Vollichon un grand diseur de proverbes & de quolibets ; & comme ils s'applaudissoient souvent l'un

l'autre , leur entretien étoit fort divertissant.

Nonobstant cette grande amitié qui donnoit désormais une libre entrée à Nicodème dans la maison , elle ne lui servoit de rien pour entretenir Javotte. Car , où elle se retiroit dans une autre chambre , en le voyant venir ; ou , si elle y demeurait , elle ne disoit pas un mot , tant elle avoit de retenue , en présence de sa mère , qui étoit toujours auprès d'elle. Ces difficultés qu'il rencontroit près de Javotte , comme amant , lui firent prendre le parti de la demander en mariage , & d'applanir ainsi tous les obstacles qui retardoient son bonheur. Il s'y résolut d'autant plus volontiers qu'il considéra que Vollichon étoit riche , & avoit une fort bonne étude , qu'on devoit bien plutôt appeler boutique , parce qu'on y vendoit les Parties.

La proposition de Nicodème fut assez bien reçue de Vollichon. Après qu'il eut fait faire des informations , sur le bien du futur ; après qu'il eut examiné l'inventaire , les partages & tous les titres de la famille ; dressé & contesté tous les articles du mariage ; le contrat en fut passé , &

l'on permit alors à Nicodème de voir sa maîtresse un peu plus librement ; c'est-à-dire en un bout de la chambre , en présence de sa mère. Peu de jours après, Vollichon voulut qu'on se préparât pour les fiançailles ; & même , il fit publier les bans à l'Eglise.

L'union des deux futurs alloit infailliblement s'ensuivre , sans une opposition qui fut formée à la publication des bans , sous le nom d'une fille nommée Lucrèce qui prétendoit avoir de Nicodème une promesse de mariage ; ce qui le perdit de réputation chez les parens de Javotte. Il convient d'apprendre au lecteur qui étoit l'opposante en question.

Histoire de Lucrèce la Bourgeoise.

Cette Lucrèce , que j'ai appelée *la Bourgeoise* , pour la distinguer de la Romaine qui se poignarda , & qui étoit d'une humeur fort différente de celle-ci , étoit une fille grande & bien faite , qui avoit de l'esprit & du courage , mais de la vanité plus que de tout le reste.

Elle étoit fille d'un Référendaire en la Chancellerie ; & avoit été laissée en bas

âge, avec un peu de bien, sous la conduite d'une tante, femme d'un Avocat du tiers-ordre, c'est-à-dire qui n'étoit ni fameux, ni sans emploi. Cette tante aimoit à jouer; & ce goût attiroit chez elle beaucoup de gens, parmi lesquels les plus jeunes & les plus galants ne manquoient pas de faire leur cour à Lucrèce, qui tiroit avec eux un honnête parti du jeu, s'intéressant dans leurs gains, & rarement dans leurs pertes. Sur-tout elle trouvoit bien son compte, quand il tomboit entre ses mains certains badauts, qui faisoient consister la belle galanterie à se laisser gagner au jeu par les filles. Entre tous ces complaisans, elle estimoit principalement les joueurs de discrétions; car, dans sa perte, elle payoit d'un sifflet, ou d'un ruban; & dans le gain, elle se faisoit donner de beaux bijoux & de bonnes nippes. Elle n'étoit vêtue que des bonnes fortunes du jeu, ou de la sottise de ses amans. Le bas de soie qu'elle avoit aux jambes étoit une discrétion; sa garniture & ses gants, autre discrétion; sa cravatte de point de Gênes, autre discrétion; son collier & même sa jupe, encore autre discrétion; enfin depuis les pieds jus-

qu'à la tête , ce n'étoit que discrétion. Cependant elle joua tant de fois des discrétions , qu'elle perdit enfin la sienne avec un jeune Marquis de cinquante ou soixante mille livres de rente , de qui elle reçut force présens , mais en tout bien & en tout honneur ; car elle ne voulut entendre aucune foiblesse qu'il ne lui eût fait une promesse de mariage par écrit. Le Marquis avoit promis plus qu'il ne vouloit tenir. Il étoit encore mineur , & ne pouvoit conclure ce mariage sans s'exposer à être déshérité. Il minutoit donc chaque jour le dessein perfide de retirer son écrit ; mais cela n'étoit point facile ; car cette Belle le gardoit soigneusement sous la clef , avec plusieurs autres de même espèce , pour faire valoir l'un deux en temps & lieu.

Lucrèce, en rendant heureux son amant, l'avoit accoutumé à souffrir qu'elle entretînt comme elle avoit toujours fait , tous ceux qui viendroient chez elle. Particulièrement depuis sa faute , que le remords de sa conscience lui faisoit croire plus publique qu'elle n'étoit , elle les traita encore plus favorablement. Parmi ce corps de réserve de galans assez nombreux , se trouva Ni-

codème, qui étoit un grand diseur de fleurettes. Un jour qu'il s'engagea fort avant en déclaration auprès de Lucrèce, elle lui dit qu'elle n'ajoutoit point foi à ses paroles, & qu'elle en voudroit voir de plus puissans témoignages. Nicodème, sans se faire prier, lui fit aussi-tôt une promesse de mariage par écrit, promesse dont il ne sentit point alors la conséquence, parce qu'il ne la fit qu'en badinant & pour répondre au défi que lui faisoit Lucrèce sur le ton de la plaisanterie. Elle prit cette promesse, toujours sur le même ton; & pour écarter tout soupçon de sérieux, elle affecta de s'en servir sur le champ à envelopper une orange de Portugal. Mais lorsque Nicodème fut retiré, elle la ferma proprement, & l'enferma dans une armoire pour la faire servir à ses vœux, selon le besoin & l'occasion.

Un jour que Lucrèce fouilloit dans cette armoire, en présence d'un Procureur de l'Officialité nommé Villeflatin, qui étoit ami de la maison; il lui demanda, par une cajollement ordinaire, quand on la marieroit. Je ne sais, répondit Lucrèce; mais si je reste fille, ce ne sera pas au moins faute de serviteurs. Elle dit cela en lui

montrant un papier plié , qui étoit la promesse de Nicodème. L'incivile Procureur se jette aussi-tôt dessus , comme pour la lui arracher par plaisanterie. Lucrèce voyant que le papier s'alloit rompre , fut obligée de le lâcher. Il lut exactement cette promesse , & lui dit qu'il connoissoit exactement celui qui l'avoit sousscrité ; il a du bien , ajouta-t-il ; & il n'en fit point d'autre éloge.

A quelques jours de là , Villeflatin étant allé au Châtelet pour quelques affaires , y trouva Vollichon , père de Javorté. Celui-ci lui fit part de sa prochaine alliance avec Nicodème. Vous me surprenez , s'écria Villeflatin ; on disoit qu'il devoit épouser Mlle Lucrèce notre voisine. J'ai vu , lu & tenu une promesse de mariage à son profit , & qui est bien signée Nicodème. Quelqu'un dans ce moment étant venu appeler Vollichon , Villeflatin , sans perdre un instant , & sans prendre conseil que de lui-même , courut former une opposition au mariage entre les mains des Curés de saint Nicolas & de saint Severin. Puis il vint tout en sueur , le soir , dire à Lucrèce qu'il y avoit bien des nouvelles , qu'elle lui avoit de gran-

des obligations , qu'il n'avoit ni bû ni mangé de tout le jour , qu'il avoit toujours couru pour son service. Et après plusieurs semblables prologues , il lui raconta ce qui s'étoit passé. Lucrèce fut fort surprise de ce récit. Il lui monta au visage une rougeur plus forte qu'aucune qu'elle eût jamais eue.

Lucrèce se trouvoit en grande perplexité. Son Marquis étoit allé rejoindre son régiment ; & depuis quelque temps elle n'en recevoit plus de lettres. De plus , elle ne trouvoit plus la promesse de mariage qu'il lui avoit faite , & ne savoit à quoi attribuer la perte de cet écrit ; car elle l'avoit soigneusement ferré dans un secrétaire d'ébène , bien fermant , qu'elle tenoit de la libéralité de ce galant. Elle ignoroit que le Marquis , avant de le faire porter chez elle , y avoit fait faire une double clef , & qu'il s'en étoit réservé une , ne doutant point qu'elle ne mît sa promesse dans cet élégant secrétaire ; & se proposant d'enlever l'écrit la première fois qu'il se rencontreroit seul chez elle : projet qu'il avoit effectué de point en point.

Cependant Nicodème ne sachant rien de ces nouveaux incidens , va, le soir même,

voir Javotte, son accordée. Etonné du froid accueil que lui font le père & la mère, il en demande la cause. On lui produit l'opposition. Nicodème qui se doute qu'on n'a point agi par l'ordre de Lucrece, proteste, malgré son embarras, que c'est un tour qu'un ennemi lui joue, & s'engage à apporter sous vingt-quatre heures une main-levée de l'opposition. En même-temps il se dispose à sortir. Javotte, en se levant pour lui rendre sa révérence, laisse tomber un peloton de fil & ses ciseaux. Nicodème se jette aussi-tôt avec précipitation à ses pieds, pour les relever; Javotte se baisse, de son côté, pour le prévenir; & se relevant tous deux en même-temps, leurs deux fronts se heurtèrent avec telle violence, qu'ils se firent chacun une bosse. Nicodème, au désespoir de ce malheur, voulut se retirer promptement; mais il ne prit pas garde à un buffet boiteux, qui étoit derrière lui, qu'il choqua si rudement, qu'il en fit tomber une belle porcelaine, qui étoit un vase unique, fort estimée dans la maison. Là-dessus la mère éclate en injures contre lui; il fait mille excuses, & en veut ramasser les morceaux

pour en racheter une pareille. Mais en marchant brusquement avec des souliers neufs sur un plancher bien frotté , & tel qu'il devoit être pour des fiançailles , le pied lui glissa ; & , comme en ces occasions on tâche à se reténir à ce qu'on trouve , il se prit aux houpes des cordons qui tenoient le miroir attaché. Or , le poids de son corps les ayant rompus , Nicodème & le miroir tombèrent en même-temps. Le plus blessé des deux néanmoins , ce fut le miroir ; car il se cassa en mille pièces : Nicodème en fut quitte pour deux contusions assez légères. La Procureuse s'écriant plus fort qu'auparavant , lui dit : qui m'a amené ici ce ruine-maison ? ce brise-tout ? & se met en état de le chasser avec le balai. Nicodème , tout honteux , gagne la porte de la salle ; mais étant en colère , il l'ouvrit avec tant de violence , qu'elle alla donner contre un théorbe , qu'un voisin avoit laissé contre la muraille , & qui fut entièrement brisé. Bien lui en prit qu'il étoit tard : car en plein jour , au bruit que faisoit la Procureuse , la huée auroit fait courir les petits enfans après lui. Il s'en alla donc également rouge de honte & de

colère ; & à cause de l'heure , ne pouvant rien faire ce soir-là , il se résolut d'attendre au jour d'après pour voir Lucrèce.

Le lendemain matin une blanchisseuse de Lucrèce , qui étoit aussi la sienne , lui donna par son babil de fortes présomp-tions contre la chasteté de cette belle per-sonne. Si cette ouverture lui donna de vi-ves alarmes sur les conséquences de l'é-crit qu'il avoit eu la foiblesse de lui faire , elle lui donna aussi des espérances assez plausibles d'arranger cette affaire avec quelque argent. Il embrassa avec ardeur ce dernier parti , & entama fort habile-ment la négociation , par le moyen d'un ami qui connoissoit Villeflattin , le plé-nipotentiaire & le grand directeur de cette affaire , homme très-accommodant à la vue des espèces monnoyées , & qui , con-séquemment , écouta volontiers les pro-positions.

Cependant , Lucrèce étoit demeurée dans un grand embarras. Elle craignoit , tous les jours , de plus en plus , que son mal secret ne devint public : & voyant bien qu'il ne falloit plus compter sur le Marquis , elle s'étoit comme résolue à ménager l'expédient que le hasard & le

zèle brouillon de Villeflattin lui avoient préparé. Celui-ci, à qui on avoit promis de bonnes épingles, sçut si bien cajoller l'oncle de Lucrèce, qu'il le fit résoudre d'accepter pour sa nièce deux mille écus offerts en accommodement par Nicodème. On ne consulta pas même, dans cette affaire, la personne qu'elle intéressoit le plus, je veux dire Lucrèce, d'autant qu'elle étoit mineure. Ainsi, elle apprit, avec autant de surprise, l'accord fait de sa part, qu'elle avoit appris les poursuites faites en son nom. La voilà donc, une seconde fois, replongée dans l'embarras dont elle commençoit à espérer que les démarches de Villeflattin la feroient sortir? Laissons la quelque temps dans une crise dont nous la verrons, par la suite, se tirer très-heureusement.

Nicodème, débarrassé de toute crainte, & joyeux d'obtenir la main-levée de l'opposition, alla aussi-tôt trouver le père de Javotte; après avoir, néanmoins, apaisé la mère, en lui envoyant un autre miroir, un autre théorbe, & une autre porcelaine. Vollichon, malgré la main-levée, lui fit un accueil assez froid, prétextant qu'il résulteroit, de toute cette aven-

tûre, que Nicodème étoit un libertin. Mais la vraie raison étoit la proposition qu'on étoit venu lui faire d'un autre genre, depuis deux jours.

« Ce beau galant, dit l'Auteur, étoit encore un Avocat, ou pour le moins un homme qui portoit au palais la robe & le bonnet. La seule fois qu'il parut au barreau, ce fut lorsqu'il prêta serment d'observer les ordonnances ; & vraiment il les observa bien, car il ne trouva jamais occasion de les transgresser. Depuis vingt ans, il n'avoit pas manqué un matin de se trouver au Palais ; & cependant il n'avoit jamais fait consultation, écritures, ni plaidoyer. En récompense il étoit fort employé à discourir sur plusieurs fausses nouvelles qui se débitoient à son pilier ; il se mêloit parmi de gros pelotons de politiques, qui parloient comme s'ils étoient Contrôleurs d'Etat (offices fort courus, & fort en vogue) je m'étonne de ce qu'on ne les fait pas financer. L'après-dîné il alloit aux conférences du Bureau d'adresse, aux harangues qui se faisoient par les Professeurs dans les Collèges, aux sermons, aux musiques des Eglises, à l'orviétan, & à tous les autres jeux & divertissemens publics

qui ne coûtoient rien ; car c'étoit un homme que l'avarice dominoit entièrement , qualité qu'il avoit trouvée dans la succession de son père. Il étoit fils d'un Marchand Bonnetier qui étoit devenu fort riche à force d'épargner ses écus , & fort barbu à force d'épargner sa barbe. Il se nommoit Jean Bedout , gros & trapu , un peu camus & fort large des épaules. •

« Sa chambre étoit une vraie salle d'antiques ; ce n'est pas qu'il y eût force belles curiosités , mais à cause des meubles dont elle étoit garnie. Son buffet & sa table étoient pleins de vieilles sculptures , & si délicates qu'elles n'eussent pu souffrir les travaux du déménagement. Sa tapisserie & ses sièges étoient de pièces rapportées , & de tel prix , que pas une n'avoit son pareil. Sa cheminée étoit garnie d'un ratielier chargé d'armes qui étoient rouillées dès le temps des guerres de la Ligue ; & à sa poutre étoient attachées plusieurs cages pleines d'oiseaux , qui avoient appris à siffler sous lui. La seule chose où il s'efforçoit de faire dépense étoit en bibliothèque. Il avoit tous les livres d'élite ; je veux dire qu'il choisissoit ceux qui étoient

à

à meilleur marché. Un même Auteur étoit composé de plusieurs tomes d'inégale grandeur, d'impression, de volume, & de reliure différente; encore étoit-il toujours imparfait. Entre les caractères, ceux qu'il estimoit le plus, c'étoient les gothiques; & entre les reliures, celles de bois. Il fuyoit la conversation des honnêtes gens, à cause qu'il pourroit arriver par malheur qu'on y seroit engagé à faire quelque dépense. »

« Il avoit pourtant quelques bonnes qualités; car la chasteté & la sobriété étoient en lui en un souverain degré, & généralement toutes les vertus épargnantes. Il avoit une pudeur ingénue, qui lui eût été bien séante s'il eût été jeune. Il seroit devenu plus rouge qu'un chérubin, s'il eût levé les yeux sur une femme. Il étoit même si honteux en tout temps, qu'en parlant à l'un, il regardoit l'autre. Il tournoit ses glans, ou ses boutons, mordoit ses gants, & se grattoit où il ne lui démangeoit pas; en un mot il n'avoit point de contenance assurée. »

« Ses habits étoient aussi ridicules que sa mine; c'étoient des mémorians, ou répétans des anciennes modes qui avoient régné en France. Son chapeau étoit plat,

1775. Septembre.

G

quoique sa tête fût pointue ; ses souliers étoient de niveau avec le plancher ; & il ne se trouva jamais bien mis que lorsqu'on porta de petits rabats , de petites basques , & des chausses étroites. Car comme il y trouva quelque épargne d'étoffe , il retint fort opiniâtrément ces modes. Il avoit la tête grasse , quoique son visage fût maigre ; & ses sourcils & sa barbe étoient assez bien nourris , vû la petite chère qu'il faisoit. »

« Cet homme ridicule & haïssable forma le projet de se marier. Laurence , sa cousine & fille d'esprit , jeta les yeux sur Javotte , & parla pour lui aux parens de cette fille. La proposition fut favorablement écoutée. « Il se mit donc sur sa bonne
» mine ; il fit lustrer son chapeau , & le
» remettre en forme ; il mit un peu de
» poudre sur ses cheveux. Il augmenta sa
» manchette de deux doigts , il mit même
» des canons , mais si petits , qu'ils
» sembloit plutôt avoir des bandeaux sur
» les jambes que des canons. Il fit abatre
» la haute furaye de sa barbe , & le
» taillis de ses sourcils. Enfin à force de
» soins il devint un peu moins effroyable
» qu'auparavant. »

Avant de conclurre, on voulut avoir un état de ses biens , & on le lui demanda. « Bedout refusa de le donner , & dit pour toutes raisons qu'il avoit été taxé aux *ai-sés* , & contraint de se cacher pour cela six mois dans le Temple; que les Partisans , qui avoient des espions par-tout , pourroient voir le mémoire de son bien , s'il l'avoit donné une fois à quelqu'un ; & qu'ils recommenceroient leurs poursuites. Il se contenta de dire qu'il montreroit toujours autant de bien qu'on en donneroit à la fille qu'on lui proposoit. Or , comme sa richesse étoit assez évidente , on n'insista pas davantage sur cette formalité. »

Quoiqu'un avare soit né fort peu sensible , Bedout s'enflamma cependant pour Javotte , en la voyant tous les jours ; & ne trouvant ni dans les discours ni dans les regards de la jeune personne rien qui dût lui faire croire qu'il avoit sçu plaire , il lui écrivit la lettre qui suit :

MADemoiselle ,

Comme j'agis sous l'aveu & l'autorité de Messieurs vos parens , qui m'ont per-

G ij

mais d'espérer d'entrer en leur alliance, je ne crois pas qu'il soit hors des limites de la bienfaisance de vous tracer ces lignes, & vous faire là-dessus ma déclaration, qui est que je vous offre un cœur tout neuf, tout pur, & tout net, & qui est comme un parchemin vierge où votre image se pourra peindre à son aise, n'ayant jamais été brouillé par aucun autre crayon ou portrait qu'il ait reçu. Mais que dis-je ! c'est plutôt une planche d'airain, sur laquelle par le burin & les points de vos regards, votre belle figure a été dessinée; & puis y ayant versé l'eau-forte de vos rigueurs, elle y a été gravée si profondément, que vous pouvez désormais en tirer tant d'épreuves qu'il vous plaira. Je voudrois, en revanche, que je me pusse voir sur le vôtre, gravé en taille-douce; & pour ne pas pousser plus loin mon allégorie, je voudrois que nos deux cœurs passant sous la presse d'un mariage, reçussent de si belles impressions, qu'ils pussent être après reliés ensemble, avec des nerfs indissolubles, pour venir tous deux habiter dans une étude, où nous apprendrions à jouir des bonheurs d'une vie privée & tranquille, bonheurs que vous souhaitez dès

aujourd'hui & pour toujours votre très-affectionné futur époux ,

JEAN BEDOUT.

Javotte ne répondit pas à cette lettre de manière à faire croire à Bedout qu'il étoit aimé ; mais une fille a cent moyens de faire naître l'espérance ou l'illusion , sans s'expliquer. Celle-ci paroissoit d'ailleurs tenir encore à l'enfance par l'esprit. Ses parens qui voyoient qu'à la veille d'être mariée , il falloit que cet esprit se formât , jugèrent à-propos de lui accorder un peu plus de liberté , pour la déniaiser , & lui donner les manières du beau monde. On lui permit de fréquenter une assemblée de beaux esprits tenue par Angélique, femme Auteur , chez qui plusieurs Poètes se rendoient * journellement. Ces beaux ef-

* L'Auteur feint que dans une de ces assemblées on fait la lecture d'une Historiette intitulée *l'Amour égaré*. Le sujet est l'Amour , qui , craignant que Vénus ne lui donnât le fouet pour ses fredaines , prend la fuite , & se retire d'abord chez

prits étoient principalement le Poëte Charosselles , & un jeune Gentilhomme nommé Pancrace. Charosselles étoit la terreur des Libraires , que ses premiers ouvrages avoient ruinés , & de ses connoissances qu'il n'abordoit jamais qu'un immense manuscrit à la main , pour s'indemniser du complot formé par les Libraires de ne plus rien imprimer de sa façon. Pour Pancrace , il sacrifioit encore plus à Vénus qu'aux Muses ; & il fit en

Thetys , où il enflamme les tritons , les néréides , les poissons , & féconde ainsi la mer. De-là il passe chez des Bergers , à qui il donne les premières idées de tendresse & de galanterie ; de-là chez Landore , beauté indolente qu'il anime & rend plus aimable ; de-là chez Polymanthie , fille studieuse , chez qui prennent naissance les Élégies , les Sonnets , les Madrigaux , &c. de-là chez une femme de qualité , qui , par excès d'orgueil , ne s'humanise que pour son Suisse ; de-là , enfin , chez une coquette chez qui il fait le premier apprentissage de la coquetterie & de toutes les subtilités de son art. Cette Historiette est gaye , & ne manque ni d'invention ni de style.

peu de temps de grands progrès dans le cœur de Javotte , à qui il prêtoit des Romans à lire , & dont la conduite avec lui devint bientôt un Roman. Quand ses parens , après avoir absolument rompu avec Nicodème , la pressèrent d'accepter Jean Bedout pour mari , elle leur répondit comme auroit pu faire la plus fière Héroïne , qu'elle n'épouserait jamais qu'un Gentilhomme. Toute la compagnie fut étonnée de cette réponse qu'on n'attendoit point d'une fille qui avoit vécu jusqu'alors dans une grande innocence , & dans une entière soumission à la volonté de ses parens. Mais ce qui lui donnoit cette hardiesse , étoit la passion qu'elle avoit pour Pancrace.

Dès le lendemain , tant pour punir Javotte de sa désobéissance que pour la retirer du beau monde , où on croyoit qu'elle puisoit sa vanité ; elle fut mise en pension chez des Religieuses , qui avoient fait un nouvel établissement dans un des faubourgs de Paris. Ce ne fut pas sans lui faire des reprimandes & des reproches de la faute qu'elle avoit faite , & sans de grandes menaces de la laisser enfermée jusqu'à ce qu'elle fût devenue sage.

Javotte fit bientôt sçavoir à son amant le lieu où on l'avoit enfermée. Il ne faut pas demander s'il s'y rendoit tous les jours. On ne voyoit que lui aux parloirs. Pancrace, qui l'aimoit éperdûment, lui proposa de l'enlever, & Javotte y consentit. Ce dessein fut exécuté de nuit à la faveur d'une échelle qu'on appliqua aux murs du jardin, qui étoient fort bas. Car ces bonnes Religieuses avoient acheté depuis peu d'un pauvre jardinier ce jardin, dont les murs n'avoient été faits que pour garder des choux, qui sont bien plus aisés à garder que des filles. Sitôt que Pancrace eut ce précieux butin, il l'emmena dans un château sur la frontière, où il y avoit une garnison qu'il commandoit; & de là il fit nargue aux Commissaires du Châtelet, qui se mirent vainement en peine de sçavoir ce que Javotte étoit devenue. Que si je puis avoir quelque nouvelles ultérieures de ce couple amoureux, je vous promets foi d'Auteur que je vous en ferai part. Revenons à notre autre Héroïne que nous avons laissée dans un étrange embarras.

Lucrèce se déterminâ tout-à-coup à déclamer contre les vanités du monde, & à se retirer dans un couvent; où elle ne resta

que quelques mois , sous prétexte que cette maison religieuse étoit trop peu austère : mais son véritable motif étoit la nécessité d'aller passer quelque temps chez une honnête sage-femme dont elle connoissoit la discrétion , qui la soigna fort secrètement & qui se chargea de la nourriture de son fruit. Enfin après deux mois & demi de pleine éclipse , Lucrèce entra dans une autre maison religieuse , mieux rentée & plus austère que la précédente. Elle y édifia pareillement tout le monde ; & il n'étoit bruit que de sa dévotion. Ce bruit vint jusques aux oreilles de Mlle Laurence qui venoit quelquefois voir une de ses amies dans ce couvent. Après qu'elle se fut instruite de la qualité de la nouvelle pensionnaire , elle crut que ce seroit bien le fait de son cousin Bedout , qu'elle s'étoit mis dans la tête de marier à quelque prix que ce fût. La proposition fut acceptée de part & d'autre. Ce fut ainsi que la vertueuse Lucrèce passa du cloître dans les chastes embrassemens de Jean Bedout , qui crut avoir la fleur de virginité la plus assurée qui fût jamais. S'ils vécurent bien ou mal ensemble , vous le pouvez savoir

quelque jour , si la mode vient d'écrire l'histoire des Femmes mariées.

Telle est la première partie du Roman Bourgeois ; ou plutôt telle est sa totalité : car ce que l'Editeur a eu l'effronterie d'ajouter à cet ouvrage agréable , à titre de seconde partie , est une rapsodie insipide & méprisable , qui n'a , de son aveu même , aucun rapport avec la première. Cet inutile & fastidieux supplément ne nous apprend plus rien sur le compte de Javotte , ni de Lucrèce , ni de Pancrace , ni de Nicodème , les seuls personnages qui nous aient intéressés jusqu'ici : mais il roule sur les ennuyeuses aventures & conversations de Charroffelles (Poëte dont on a dit un mot dans la première partie) avec une plai-
deuse nommée Collantine & sur quelques sentences burlesques rendues par un Juge nommé Belastre , qui n'a aucune des con-
noissances requises pour juger , ainsi que sur l'inventaire d'un Auteur désigné sous le nom de Mythophilacte dont le Procès-verbal est présenté au juge Belastre par le Greffier Volaterran , ainsi nommé parce qu'il vole toute la terre. La pièce la plus curieuse de cet inventaire est une épître

dédicatoire au Bourreau. En général , toute cette seconde partie du Roman Bourgeois est du plus mauvais ton , & fait injure à la première.

SEPTIÈME CLASSE.

NOUVELLES HISTORIQUES ET CONTES.

Les Nouvelles Françaises. Paris 1657.

MADemoiselle de Montpensier , lors de sa retraite à Saint-Fargeau , dans la première année de la majorité de Louis XIV , y eut une Cour composée de femmes aussi distinguées par l'esprit que par la figure. M. de Segrais , qui savoit plaire comme il savoit écrire , imagina cet Ouvrage pour l'amusement de la Princesse & de sa brillante Cour. N'osant pas les nommer dans une espèce d'avant-propos , il essaya de les faire connoître par leur portrait. Ces portraits réunis forment une espèce de galerie très-agréable à parcourir. Elle sert , pour ainsi dire , d'entrée au Roman. Comme les exemplaires de cet Ouvrage sont devenus peu communs , nous croyons devoir en offrir d'abord

ce qui dispose à le lire avec intérêt, & y joindre ce que nous avons pu découvrir par des recherches particulières.

AURÉLIE * est une Héroïne dont le courage est aussi relevé que la naissance, & son esprit est aussi grand que l'un & l'autre. Il est vaste, étendu, pénétrant. La facilité qu'il a de s'exprimer, en marque l'abondance & la richesse. Elle est constante & résolue dans l'affliction; douce, modeste & civile dans la prospérité; accueillante en tout temps & avec discernement; honnête sans affectation, fière sans orgueil, libérale avec ordre; & sur-tout très-savante dans l'art de placer un bienfait. Sa taille, ses yeux, sa gorge, son

* (Mademoiselle de Montpensier.) Anne-Marie-Louise d'Orléans, fille unique du premier lis de Gaston, Duc d'Orléans, frère de Louis XIII, & héritière de tous les biens de la branche de Bourbon-Montpensier, naquit en 1627, & mourut sans alliance en 1693. Ses Aventures sont assez connues par ses Mémoires, dont la dernière & la meilleure édition est en 8 vol. 1746. Ce fut en 1663 qu'elle se retira à Saint-Fargeau, & c'est à cette époque qu'il faut rapporter la naissance des Nouvelles qui sont l'objet de cet article.

teint, la bouche, sont dignes des plus grandes louanges ; & quand on les voit, on se sent incapable de les louer.

URALIE * a de l'esprit comme les personnes qui en ont le plus, mais jamais personne ne l'a eue comme elle. Elle en a toujours ; elle l'a toujours charmant, toujours juste, toujours bon. Elle l'a plein de bon sens dans les choses sérieuses, plein de clarté dans les choses profondes. Il est grand, délicat, inépuisable, hardi ; mais si heureux dans sa hardiesse, qu'on ne peut se fâcher de ce qu'elle dit. Si elle loue, elle persuade ; si elle blâme, on ne sauroit la contredire. Elle est sûre en amitié, affectionnée pour ses amis, & ardente pour eux ; elle est secrète, quoiqu'elle parle avec facilité.

* (Madame la Princesse de Tarente.) Elle s'appeloit Amélie de Hesse, & étoit fille du Landgrave de Hesse-Cassel. Elle épousa, en 1648, Henri-Charles de la Trémouille, qui s'appela toute sa vie le Prince de Tarente, parce qu'il mourut avant le Duc de la Trémouille, son père, en 1672. On a publié, depuis quelques années, les Mémoires de ce Prince, qui sont remplis d'événemens intéressans. Quant à la Princesse, elle mourut en 1693, âgée de 68 ans.

Elle aime la conversation , & sa conversation la fait aimer. Elle est le charme des honnêtes gens , & la terreur des personnes ridicules ; incapable d'abandonner le grand monde , & plus encore d'en être jamais abandonnée.

SILERITE * est d'une beauté incomparable ; son esprit peut encore moins se comparer. C'est le plus grand feu qu'on puisse jamais concevoir. Il a la délicatesse la plus touchante , & l'éclat le plus capable d'éblouir. Ce sont des lumières qu'on ne peut fixer , & une promptitude qu'on ne peut suivre. C'est un enjouement toujours préparé , & un fonds prodigieux de choses dignes d'être retenues. Ses grâces naturelles étouffent tout l'artifice que les autres recherchent avec soin. Elle fait ce qu'elle n'apprit jamais , & l'on ne peut apprendre ce qu'elle fait. Sa sévérité est fière , & sa modestie est sans sévérité. Elle donne un tou

* (Madame la Comtesse de Maure.) Elle s'appeloit Anne Doni d'Attichy , & avoit épousé Louis de Rochenouard , Comte de Maure , Grand Sénéchal de Guienne , qui mourut en 1669 , sans postérité. Il étoit cadet du premier Duc de Mortemart , père de Madame de Montespan.

à ses pensées, qu'elle seule peut donner. Elle aime mieux les choses dites avec esprit & délicatesse, quoique un peu hasardées, que les façons puériles des autres avec leur retenue sotte, honneuse, ou étudiée.

APLANICE * attache & se fait respecter par un cœur plus noble encore que sa naissance. Elle est

* (La Duchesse de Châtillon-sur-l'Oie, née Montmorency.) Le nom qu'on lui donne ici, est tiré d'un mot Grec que la Maison de Montmorency a pris pour devise. Ce mot se prononce *aplanos*, & veut dire *sans tache*. La Duchesse de Châtillon étoit fille du Comte de Bouteville-Montmorency, qui eut la tête tranchée en Grève, pour cause de duel, en 1617, & étoit, par conséquent, sœur du Maréchal de Luxembourg. Elle épousa, en 1645, Gaspard de Coligny, quatrième du nom, Duc de Châtillon-sur-l'Oie, qui fut tué dans la guerre de la Fronde, à l'attaque de Charenton près Paris, en 1649. Elle n'en eut point d'enfant, & se fit adjuger, pour ses reprises, le Duché de Châtillon. Elle fit de grandes passions, ayant la beauté, l'esprit, & les talents qui les inspirent. En 1664 elle se remaria avec Christian-Louis, Duc de Meckelbourg, & mourut en 1695, laissant le Duché de Châtillon au second fils du Maré-

bonne, désintéressée, généreuse, pleine d'esprit, & son esprit est plein d'agrément. Il est vif & juste en sa vivacité, amateur des choses naturellement dites, touché des conceptions les plus naïves, & plus clairvoyant que qui que ce soit pour les découvrir. Elle écrit spirituellement & sans peine; elle aime les vers; elle en fait faire; elle fait peindre en miniature & dessiner, & tout cela bien plus par son naturel que par étude ou application. La beauté est si naturelle aux femmes de sa nation, que la nommer, c'est dire qu'elle est belle. Elle aime ses amis avec empressement, les cultive avec soin, en parle avec chaleur. Son humeur est douce, gaie, égale; & pour être naturellement libre, elle n'en a pas moins la solidité, la décence & la conduite.

chal de Luxembourg, son frère. Sa mère (de la Maison de Vienne) lui survécut aussi-bien qu'au Maréchal; & l'on ne fera pas fâché d'apprendre que cette Dame ayant eu le courage d'assister à l'Oraison Funèbre de son fils, célèbre par tant de victoires, qui fut prononcée par le Père de la Rue; ce Jésuite tira, de sa présence, un grand parti, en l'apostrophant au milieu de son discours.

GÉLONDE. * L'air galant est son partage. L'agrément qui est en elle, l'a fait plus belle qu'elle ne l'est encore, quoique son teint, ses yeux, sa grande blancheur, la propreté de sa personne, la liberté & la proportion de sa taille la rendent remarquable entre celles qui le font le plus. Mais toutes ses actions plaisent; l'accueil obligeant lui est tout particulier; mille personnes tâchent de l'imiter, & elle n'imité qu'elle-même. Elle est bien-faisante par inclination; son esprit est toujours porté à la gaieté, ennemi des choses qui fâchent, plus opposé aux discours qui désobligent, & plus susceptible d'espérance que de crainte. Elle est touchée des choses galantes, plus que des choses sérieuses & tendres; de la galanterie plus que des galans. Son humeur est franche, ouverte, ennemie de toute avarice, quelquefois de l'ordre même. Comme elle aime beaucoup de personnes »

* (Madame la Marquise de Mauny.) Elle s'appeloit Charlotte Brulard, & étoit fille du Marquis de Puisieux, Secrétaire d'État, & petite-fille du Chancelier de Sillery. Elle avoit épousé en 1641 François d'Étampes, Marquis de Mauny, premier Écuyer de Gaston, Duc d'Orléans, père de Mademoiselle de Montpensier, qui mourut en 1667, & elle en 1697.

elle est aimée de beaucoup de monde ; plusieurs cultivent son amitié , comme elle conserve celle de plusieurs. Aimable en toutes choses , jusqu'aux défauts dont on pourroit l'accuser.

FRONTENCE * méprise mille belles qualités qui sont en elle , & voudroit pouvoir trouver

* (Madame la Comtesse de Bregis.) Son nom étoit Charlotte Saumaïse de Chafan. Elle étoit nièce du Savant Claude Saumaïse , & épousa , fort jeune , M. de Fiecelles , Comte de Bregis , Lieutenant-Général des Armées du Roi , Conseiller d'État d'épée , Envoyé extraordinaire en Pologne ; & depuis , Ambassadeur en Suède. Elle fut célèbre par son esprit , par ses talens , par ses charmes , & par ses amis. Elle conserva la beauté & les grâces de son esprit jusques dans un âge avancé , ce qui donna lieu à ce Couplet si connu :

Vous avez , belle Bregis ,
Plus de printemps que les lys ,
Car tous les lys n'en ont qu'un ;

Vous en avez cinquante , & bien-tôt cinquante-un.

Elle étoit née à Paris en 1619 , & mourut en 1693. Nous avons un Recueil de ses Lettres & de ses Poësies , imprimé à Leyde en 1698.

l'art de les cacher. Sa négligence ne sert qu'à découvrir la grâce naturelle de sa beauté, qu'on peut dire être toute à elle. En effet, elle ne brille jamais davantage que lorsqu'elle est dénuée de tout ce que les autres empruntent de l'ajustement. La fraîcheur de son teint, l'ordre & l'éclat de ses dents, & le vif éclat de ses lèvres, suffiroient seuls pour faire trois belles personnes. Avec cela, ses yeux sont clairs & remplis de lumières; sa voix est pleine de charmes, & aussi douce que légère. Les vers & les chansons qu'elle fait avec facilité, ont la justesse de son esprit, & la sensibilité de son cœur....

Le nom de M. de Segrais est si connu, que nous pourrions nous dispenser de le faire mieux connaître. Mais comment résister au plaisir de parler un moment des personnes qui ont honoré leur siècle par leurs talens ?

Jean Regnault, sieur de Segrais, de l'Académie Française, étoit natif de la ville de Caen, dont il fut premier Échevin. Connue par son esprit, & aimé par son caractère, il eut des amis & des protecteurs. Il fut placé auprès de *Mademoiselle*, en qualité de son Gentilhomme; & ce fut dans le loisir qu'il eut à Saint-Fargeau, qu'il acheva la Traduction de l'Énéide qu'il avoit déjà commen-

ée. Après l'exil de la Princesse, il se retira chez Madame de la Fayette, qui lui donna un appartement, & avec qui il travailla au Roman de *Zaïde*, & eut part à la composition de la *Princesse de Clèves*, Ouvrage auquel le Duc de la Rochefoucault contribua aussi. Ses Églogues, ses Idyles, ses Chançons, sont assez connues. Il a laissé plusieurs Ouvrages posthumes, entr'autres, une Traduction des Géorgiques, qu'il estimoit, dit-on, plus que son Énéide. Cet Ouvrage fut imprimé en 1712. On a publié, depuis, un Segresiana, où l'on trouve quelques Anecdotes de Littérature. On y a joint ses Églogues, & l'*Amour guéri par le temps*, Tragédie Lyrique du même Auteur, qui n'avoit pas encore été imprimée, & n'a jamais été représentée; la *Relation de l'Isle imaginaire*, & l'Histoire de la Princesse de Paphlagénie, imprimée en 1646, par l'ordre de Mademoiselle. Cette édition a été suivie d'une autre faite à Amsterdam en 1712, qui est beaucoup plus belle. La Préface de l'une & de l'autre est de M. de la Monnoye.

M. de Segrais avoit été très-uni avec M. Huet, & se brouilla avec lui, à l'occasion suivante. Ce dernier, passant par Caen en 1693, fut engagé à se trouver à l'Académie, qui devoit, ce soir-là,

s'assembler chez M. de Segrais, qui lui promit d'y lire ses conjectures sur la restitution d'un passage du quatrième Livre des Géorgiques de Virgile, où ce Poëte parle de l'application qu'ont les Égyptiens à la récolte du miel, & qui commence au vers 287. M. Huet n'approuva point la restitution; il soutint que c'étoit faute d'entendre cet endroit de Virgile, qu'on le croyoit corrompu, & faute de savoir l'opinion qu'avoient les Anciens de la situation, & du cours du Nil; que Virgile, en ce lieu, n'avoit point parlé selon la vérité de la Géographie, telle qu'on la connoît aujourd'hui, mais selon l'opinion reçue de son temps. M. de Segrais, prévenu pour son sentiment, qu'il avoit puisé dans Lacerda, Commentateur de Virgile, le défendit par un Écrit qu'il envoya à M. Huet, à Paris, avec une Lettre; le Prélat répondit à cet Écrit par un autre beaucoup plus long. M. Huet dit que depuis ce temps M. de Segrais n'avoit plus pour lui ni ouverture, ni la même affection.

Segrais mourut le 25 Mars 1701, âgé de 76 ans.

L'AUTEUR place Aurélie dans une campagne agréable auprès de Paris, ayant avec elle cinq femmes des plus aimables

& des plus spirituelles de la Cour. Ces Dames, (Aurélie à leur tête) pour rendre leurs entretiens plus amufans & plus intéreffans, conviennent enfemble que chacune d'elles préparera une histoire, & fe tiendra prête à raconter, lorsque les autres l'exigeront de fa complaifance.

EUGÉNIE. *Première Nouvelle, par Aurélie.*

Le Comte d'Aremberg est envoyé des frontières d'Allemagne par fes parens, pour voir l'Italie. En paffant par les montagnes avec deux valets-de chambre & un gouverneur, il eft attaqué par fept ou huit voleurs. Il fait la plus vigoureuse défenfe; mais fon gouverneur & un de fes gens font tués, & il eft en danger de périr, lorsque le Comte d'Almont, gentil-homme François, qui voyage auffi, furtient, s'unit à lui, & par fon courage, contraint la troupe criminelle à prendre la fuite. Cet événement lie les deux voyageurs. Ils parcourent l'Italie enfemble, & ne fe féparent qu'à Rome, d'où le Comte Allemand part pour aller re-

joindre ses parens, & le gentilhomme François pour revenir à Paris.

Ce dernier étoit fils unique ; un an après son retour d'Italie, on lui propose un parti fort avantageux. C'étoit une très-belle personne, ornée de toutes les grâces, & douée de tous les talens, D'Almont consent à l'épouser.

D'Aremberg étoit arrivé à Paris la veille du jour pris pour la cérémonie. De sa fenêtre il apperçoit beaucoup de carrosses à la porte d'une Église voisine. Il demande la raison qui rassemble tant de personnes dans le même lieu ; on lui apprend qu'une très-belle personne se marie. La curiosité l'entraîne à l'Église. Il est frappé de la beauté de l'objet que l'hymen va lier. Ses traits charment son imagination, & se gravent dans son cœur. Il jette un regard d'envie sur le mortel heureux..... Il apperçoit d'Almont. C'est lui qui va posséder tant de charmes. Le devoir & l'honneur l'obligent de respecter la chaîne qui va se former. Il ne s'exposera pas à troubler les jours de celui à qui il doit la vie. Il sort de l'Église ; il se promet de laisser ignorer au Comte d'Almont son

arrivée à Paris ; il se condamne à éviter constamment la rencontre & la vue d'un objet sacré pour lui. Mais ses précautions sont inutiles ; la destinée prévaut contre la vertu. Entraîné par la violence de son penchant, il se déguise ; il entre au service de la jeune Comtesse sous l'habillement d'une femme. Tous les jours il voit les charmes qu'il veut respecter ; tous les jours il brûle d'un feu plus ardent. Son zèle plaît à sa maîtresse. Il obtient sa confiance ; il apprend qu'elle n'aime pas son mari, parce que son cœur étoit engagé avant que sa main fut liée à d'Almont. Quelle confidence ! Il dévore le tourment qu'elle lui cause, & son cœur n'en est que plus enflammé. La Comtesse lui peint l'amant qu'elle cache & qu'elle adore, sous les traits les plus séduisans & les plus capables de le désespérer. Il joint toute la délicatesse de l'esprit à toute l'ardeur du sentiment. Ses lettres sont communiquées ; d'Aremberg peut s'arbreuver du poison mortel qu'elles renferment pour lui. Il a fait des vers aussi galans que ceux d'Ovide. Une blessure au doigt en étoit le sujet. On force le

Comte

Comte à les lire & à les juger ; voici ce qu'ils renferment :

Oh ! le galant poulet dont j'avois le dessein,

Si j'eusse pu me servir de ma main !

Oh, qu'il eût été doux ! Oh, qu'il eût été tendre !

Mais las, j'en perds l'espoir, & vois d'un œil marri

Que de l'air dont vos yeux commencent à s'y prendre,

Mon cœur sera réduit en cendre

Avant que mon doigt soit guéri.

Mais que m'est-il besoin de parler ou d'écrire ?

Si vous voulez, de mon martyre

Et la cause & l'effet, en même-temps savoir.

Aimable Iris, de tant d'attraits pourvue,

Daignez, sur moi, jeter la vue,

Et consultez votre miroir :

Pour juger de mon désespoir,

Il ne faut que vous avoir vue ;

Hélas ! il ne faut que me voir.

Au lieu des louanges que ces vers peuvent mériter, & que la Comtesse doit attendre, pour l'objet qui l'intéresse, d'Aremberg ne prononce que le reproche de trahir un mari respectable par ses sen-

1775. Septembre.

H

rimens; elle y joint le conseil de rompre une chaîne criminelle, qui, tôt ou tard, peut causer son malheur. La Comtesse lui apprend que ses réflexions ont prévenu ce conseil; qu'elle a reçu un billet, par lequel, l'objet de son attachement lui demande un entretien particulier; & qu'elle vient de lui répondre, moins pour lui accorder ce qu'il desire, que pour lui annoncer qu'après cette dernière foiblesse, elle se privera à jamais du plaisir de le voir. D'Aremberg est chargé de porter cette lettre. Il forme un projet extravagant, & qui n'en est que plus croyable. Il va quitter le sexe qui le déguise pour reprendre le sien; & sous ses véritables traits, il est résolu de prendre la place de son rival, & de déclarer sa passion, lorsque la Comtesse se rendra le soir au petit Cours, qui est le lieu désigné dans la lettre pour le rendez-vous.

Cette idée est suivie, quoique la réflexion puisse en éclairer l'erreur & le danger. D'Almont est instruit de la démarche que sa femme doit faire. La malignité ou le hasard l'a trahie. Il se rend le premier au Cours. D'Aremberg y arrive

peu de temps après lui. La nuit les dérobe l'un à l'autre. Les épées sont tirées ; le sang coule bien-tôt. D'Almont cède aux coups de d'Arembert, qui, cependant, ne songe qu'à se défendre. Le désespoir s'empare de lui en voyant son ami étendu à ses pieds. Il vole à la ville pour lui envoyer du secours. Ce soin est inutile. La mort du Comte est prononcée. Il respire pourtant encore lorsqu'il est secouru. Il accuse sa femme de son malheur. Il veut la voir lorsqu'il est transporté chez lui. Elle se justifie, autant qu'il est possible, par la résolution qu'elle avoit prise. Tout s'explique. Ce n'est point l'objet qu'elle aime malgré elle, qui a causé le malheur qu'elle pleure ; c'est d'Aremberg qui envoie deux Religieux pour en faire l'aveu de sa part. D'Almont, témoin des pleurs de sa femme, lui pardonne, & lui laisse ses biens. D'Aremberg retourne en Allemagne. D'Almont meurt. La Comtesse épouse son amant, lorsque les bienféances le permettent.

ADÉLAÏDE, *deuxième Nouvelle.*

Un ancien Comte de Provence venoit de perdre une femme sur laquelle il s'étoit toujours reposé du soin de ses États. Ne se sentant ni le talent, ni le desir de les gouverner par lui-même, n'ayant, d'ailleurs, qu'un fils trop jeune encore pour lui en confier l'administration, il se remaria à la Comtesse de Toulouse, laquelle étant veuve, & ayant, de son côté, une fille unique, héritière de toutes ses possessions, avoit accepté volontiers la main du Comte de Provence, dans l'espérance de conclure un jour le mariage de sa fille avec le fils de ce Comte, & de réunir les deux Comtés par cette alliance. La Comtesse de Roussillon, autre veuve, se rend à la Cour d'Avignon *, pour implorer la justice & la protection du Comte, contre deux neveux qui pré-

* C'étoit dans cette ville que les Rois, & depuis les Comtes de Provence, résidoient ordinairement.

tendent disputer à sa fille Adélaïde la succession au Comté de Roussillon. Cette Comtesse tombe malade en Provence, & y meurt, laissant sa fille, qu'elle avoit amenée avec elle, orpheline. *Batilde*, à qui elle l'a particulièrement recommandée, s'étoit chargée de l'élever comme son propre enfant; mais craignant que la rare beauté de cette Princesse n'inspirât quelque goût à *Carloman*, (on appeloit ainsi le jeune Comte de Provence.) Elle la tenoit, le plus éloignée qu'elle pouvoit, de toute familiarité avec ce Prince. Ce dernier n'étoit pas veillé de moins près. Ils ne pouvoient se voir qu'en public.

Toutes ces précautions n'empêchèrent pas que *Carloman* & *Adélaïde* ne conçussent, l'un pour l'autre, la passion la plus vive; la Comtesse la soupçonna, & se hâta d'en arrêter les progrès, en négociant, sous main, le mariage d'*Adélaïde* avec le vieux Duc de Calabre. Les propositions furent acceptées. Un Gentilhomme, nommé *Lascaris*, est chargé, en secret, d'équiper un vaisseau pour conduire la Princesse en Italie. *Batilde*

feint d'avoir un voyage à faire sur les côtes de la mer, pour en visiter les ports. Elle emmène sa fille & la jeune Comtesse de Rouffillon avec elle; & arrivée à l'endroit où *Lascaris* l'attendoit, cette dernière est enlevée & conduite en Calabre dans le vaisseau préparé, sans pouvoir connoître encore sa destinée.

La Comtesse revient à Avignon, pour y répandre le départ & le mariage d'Adélaïde. Elle a laissé à *Lascaris* l'ordre de l'instruire après les premiers momens de navigation, du sort qui lui est préparé, & de rendre cette nouvelle encore plus affreuse, en lui persuadant qu'elle est oubliée de l'amant à qui elle se croit ravie.

Elle ne devoit pas croire un infidèle rapport; mais l'amour violent est crédule. Sur le champ, malgré son désespoir, elle imagine un moyen de se soustraire, du moins, à toute l'horreur de son sort. *Lascaris* avoit fait monter dans le même vaisseau, sa femme, sa fille & son fils, pour accompagner la Princesse. Adélaïde propose de céder à Mademoiselle de *Lascaris*, la main du Duc de Calabre,

Séduit par l'ambition, il consent à l'échange. Adélaïde, en faisant cette offre, ou plutôt en demandant cette grâce, a promis de se jeter dans un Couvent, & de se dérober au monde.

On relâche au premier port. On trouve un vaisseau prêt à faire voile pour l'Espagne ; Adélaïde s'y embarque. Le jeune Lascaris lui est donné pour l'accompagner, & peut-être aussi pour s'assurer si elle remplira les engagemens qu'elle a pris d'entrer dans un Couvent.

L'infortunée ne fut pas long-temps en mer sans se voir attaquée par un corsaire du Roi de Maroc. L'équipage se défend ; Lascaris est tué des premiers. Elle prend sa place, & anime ses gens de la voix & de l'exemple. Elle combat en héros, mais elle est contrainte de se rendre au pirate, qui, étonné du courage, & touché de la bonne mine de ce jeune homme, car il la croyoit tel, lui accorde la vie, & lui promet même la liberté, s'il veut servir quelque temps sur son bord en qualité de soldat, ce qu'Adélaïde accepte, dans l'espoir de

pouvoir suivre des idées que l'excès du malheur vient de lui suggérer.

Oublions un moment cette victime de l'amour, pour revenir à l'amant aussi malheureux qu'elle, qui pleure sa perte à Avignon.

Le rendre Carloman n'a pas plutôt appris la fatale union de sa maîtresse avec le Duc de Calabre, qu'il vole à la Cour de ce Prince, pour tâcher, par quelque moyen que ce puisse être, de parler à sa chère Adelaïde, ou de jouir au moins du plaisir de la revoir encore. Il rode tout le jour autour du palais qui renferme le trésor qu'il cherche; son dessein est de se faire remarquer par la Princesse, persuadé que dès qu'elle l'aura apperçu elle lui procurera les moyens de l'entretenir. Mais elle est invisible; personne ne paroît aux fenêtres; le château ne lui offre de tous les côtés que des croisées inaccessibles par leur hauteur, & défendues par des barreaux de fer. Il se met dans une troupe de Comédiens pour parvenir à se faire voir à la Duchesse de Calabre; il joue en effet devant elle; il y chante, il y danse; il choisit même des rôles con-

formes à sa situation ; ses gestes , ses regards passionnés , qui se portent sans cesse sur la loge de la Princesse , tout exprimait sa passion. Adelaïde n'eût sans doute pas été si long-temps à le reconnoître ; mais elle n'étoit pas-là , & jouoit de son côté , un rôle bien différent.

Le jeune Comte se désespéroit , & commençoit à croire , que , frappée peut-être de la sainteté de ses nouveaux engagements , elle avoit renoncé à lui pour toujours. Lorsqu'étant un matin dans une Eglise , une vieille femme , sous l'affublement d'une dévote , vient se mettre à genoux à ses côtés , & levant les yeux & les mains au Ciel , lui fait entendre ces paroles , qu'on eût prises , au mouvement de ses lèvres , pour d'ardentes prières ;
 « Comédien , ne me regardez pas , mais
 » écoutez avec attention. A l'entrée de la
 » nuit , trouvez-vous sur le port , mettez-
 » vous dans un petit bateau , qui vous
 » conduira au pied de la grosse tour du
 » château : attendez -là une échelle de
 » soie qu'on vous jettera d'une fenêtre où
 » il y aura un linge étendu. Soyez secret ,
 » & vous serez heureux ».

La Duchesse de Calabre s'étoit en effet laissée toucher par la bonne mine du prétendu baladin, & suivoit les mouvemens d'un cœur très-facile. Il ne faut pas demander si Carloman exécuta de point en point les ordres de la Duchesse. Il étoit déjà dans l'appartement de la Princesse, qu'il ne voyoit pas encore. La fortune, qui avoit déjà donné à cette fille heureuse le mari d'Adelaïde, alloit encore lui livrer son amant, lorsqu'un grand coup qu'on frappa à la porte annonça l'arrivée inattendue du Duc. Le Comte regagne précipitamment son échelle de corde, & la descend avec tant de hâte qu'il se laisse tomber dans la mer. Il nage quelque temps & se saisit d'une nacelle, qui n'étoit pas la même qui l'avoit amené. Il monte dedans; elle n'avoit ni rames, ni aviron pour la conduire. Il sent qu'elle s'éloigne du rivage; il fait de vains efforts pour l'arrêter; en peu d'heures le voilà à la merci des vagues & des vents. Il passe dans cet état deux jours & deux nuits, luttant contre les flots & la faim. Il est aperçu enfin par un bâtiment, dont il voit se détacher aussi-tôt une chaloupe qui vient le

prendre. Ce bâtiment portoit Adelaïde , qui , toujours sous l'habit de matelot , avoit fait révolter l'équipage contre son corsaire , & s'étoit emparée de son vaisseau. C'est sur ce vaisseau que se fait la reconnaissance de nos deux amans , & qu'ils arrivent triomphans à Marseille , où ils couronnent par leur union la flamme la plus constante & la plus héroïque. Le vieux Comte de Provence étoit mort. Batilde avoit repassé dans ses Etats de Languedoc. Carloman se trouva alors paisible possesseur de la Provence , & du cœur de sa maîtresse.

HONORINE, troisième Nouvelle.

Ce Conte renferme peu d'événemens, peu de situations propres à développer l'éloquence du cœur , & à exciter de grands mouvemens dans l'ame ; mais les caractères excitent le sourire par le ridicule.

Honorine est une fille unique & de grande condition , déjà très-riche & destinée à l'être encore davantage. Elle n'a plus que son père , qui , pour lui procurer

un mariage conforme à sa fortune, l'amène à la Cour, où il a l'imprudence de la laisser vivre dans la plus grande liberté.

Honorine a de l'esprit, mais sa naissance & sa beauté la rendent vaine : ses grandes richesses ne l'empêchent pas d'ailleurs d'être de l'avarice la plus sordide. Joignez à ces dispositions une envie extrême de plaire. Tel étoit son caractère. Sa maison fut bientôt le rendez-vous de tous les élégans. *Honorine* n'étoit guère moins embarrassée que flattée de ces nombreuses & brillantes visites ; d'un côté son ame intéressée la faisoit pencher pour les amans les plus riches ; de l'autre, sa vanité la sollicitoit en faveur de ceux qui se distinguoient par leur opulence. Ce n'est pas tout ; ses prétentions à l'esprit la dispoient à écouter ceux qui passaient pour en avoir. Un galant qui auroit été tout-à-la-fois riche, petit-maitre & bel esprit, eût sans doute décidé son choix ; mais comme elle voit ces avantages partagés entre plusieurs, ses attentions se partagent, & elle prend trois amans pour pouvoir mieux choisir.

Le premier s'appeloit *Mortalgan*. Il

étoit Bourguignon, mais ses discours & ses actions annonçoient un habitant de la Garonne : naissance, fortune, courage, art de plaire ; il avoit tout ; & cependant il étoit loin de ce partage heureux.

Le second étoit nommé *Egeric*, assez mal fait de sa personne ; mais intéressé dans les grandes affaires, jouant gros jeu, usant d'ailleurs noblement de ses richesses ; il s'étoit fait beaucoup d'amis, & avoit acquis la réputation d'homme d'honneur & de probité ; du reste, son esprit étoit médiocre, sa galanterie peu délicate, ses manières assez communes ; mais sa magnificence réparoit tout.

Le troisième étoit un Milord ruiné, nommé *Orton*, qui s'étoit retiré à Paris, où il avoit appris parfaitement la langue Française. Il tournoit joliment une chanson, faisoit des vers très-galants & très-déliés ; en un mot, il l'emportoit sur les deux autres par l'esprit ; mais il leur étoit inférieur par la fortune & par le train. « Il avoit un caractère doux & franc, un procédé discret & respectueux ; mais il étoit d'une humeur si légère & si facile, que, comme les plus petites espérances

l'embarquoient , il se rebutoit des moindres rigneurs.

Tels sont les trois amans qu'Honorine a distingués dans la foule. Ils se sont déclarés le même jour , & ils sont également reçus. A mesure qu'elle les connoît davantage , son irrésolution augmente. Elle aime les grands airs de Montalban , mais elle craint sa fatuité ; l'opulence d'Egeric la tente , mais sa bêtise la révolte ; la pativité d'Orton la rebute , mais son esprit l'enchanté. Cependant elle ne peut se résoudre à en congédier aucun. Tandis que fière de leurs soins elle croit régner sur eux , une rivale , peu digne de plaire , mais pleine d'artifice , les lui enlève tous trois. Le dépit & la vanité exigent qu'elle les ramène ; elle y employe des moyens qui ne tournent qu'à sa honte , & qui causent enfin son malheur. La foiblesse a été plus consultée que la bienséance. Son père , instruit de son desir , la contraint d'aller attendre le retour de sa raison dans un Couvent.

MATHILDE, quatrième Nouvelle.

Roger de Montafilant , & Roland son père , deux Seigneurs Normands , s'étoient sacrifiés au service de Guillaume Duc de Normandie , lorsqu'il entreprit la conquête de l'Angleterre , & s'étoient retirés de la Cour & de l'armée , l'un à cause de son grand âge , l'autre à cause d'une injustice qu'on lui avoit faite. Ils vivoient tranquilles dans leurs terres , loin de l'intrigue & de l'ambition ; lorsque la fortune osa troubler leur bonheur.

Guillaume le Conquérant avoit trois fils. Robert , à qui il avoit laissé la qualité de Duc de Normandie , depuis qu'il avoit pris celle de Roi d'Angleterre ; Guillaume , qu'on appelloit le Comte du Maine ; & un troisième , qu'on nommoit le Prince Henri. Robert étoit allé à la Terre-Sainte , dans le temps de cette fameuse Croisade , qui se fit sous le règne de Philippe Premier , Roi de France , & eût peut-être été élu Roi de Jérusalem , au préjudice de Godefroi de Bouil-

lon, s'il n'eût préféré son héritage, & l'amour de son pays, à ces glorieuses conquêtes, où il eut tant de part *. Le Comte du Maine avoit suivi son père en Angleterre, & le Prince Henri étoit resté en Normandie pour la gouverner, avec la Reine, sa mère, qui tenoit, pour l'ordinaire, sa Cour à Caen, dans l'Abbaye de la Trinité.

Le château de Montafilant n'étoit qu'à trois lieues de la Ville de Caen. Roger ne peut résister au desir d'aller faire sa cour au Prince Henri; il en devient, en peu de temps, l'ami intime. Les bontés dont ce Prince l'accabloit chaque jour, étoient bien propres à le consoler de l'injustice qu'on lui avoit faite à l'armée; cependant, il conservoit toujours un air sombre & mélancolique, dont Henri ne pouvoit pénétrer la cause. Il engagea enfin Roger à la lui découvrir. Montafilant lui apprend qu'il adore Mathilde,

* On l'appeloit Robert *le Diable*, à cause de son courage & de son intrépidité dans les combats.

objet charmant, fille unique du Baron de Douvre, dont il a le bonheur d'être aimé, mais dont il craint de ne pas obtenir la main, par les bornes que sa retraite indispensable a mises à sa fortune & à son élévation. Le frère de Mathilde a été enlevé par des pirates dès sa jeunesse; on a lieu de croire qu'il ne vit plus, & Mathilde paroît destinée à hériter de tous les biens de sa Maison.

Le Prince, flatté de cette confiance, offre à son ami de le servir par son crédit auprès des parens de Mathilde, & d'employer la médiation de la Reine même pour lui faire épouser sa maîtresse. Il lui demande ensuite à l'accompagner dans quelques-unes des visites nocturnes qu'il lui rend. Le Chevalier n'y consent qu'à regret. En amour, il est dangereux d'avoir un Prince pour confident. Roger le mène donc avec lui chez Mathilde. Henri la voit & en devient épris. Il dissimule à son ami l'impression que la beauté de cette personne a faite sur son cœur; & feignant toujours de vouloir le servir, il engage la Reine, sa mère, à faire venir Mathilde à la Cour. On sent

que le desir de la voir plus aisément , étoit le motif qui le conduisoit. Roger n'est pas la dupe du zèle apparent que ce Prince lui témoigne , & s'apperçoit bien-tôt que son ami est devenu son rival. Il en conçoit un chagrin extrême , & prend toutes les précautions nécessaires pour prévenir les suites d'une passion que Mathilde est loin de partager.

Le Prince , qui s'apperçoit bien-tôt que son secret est connu , & que son projet est renversé , prend le parti de faire enlever Mathilde & sa gouvernante ; Roger découvre la trahison , & vole , avec les ailes de l'Amour , pour délivrer les objets qui en sont la victime. Sa juste démarche entraîne un combat , & ce combat coûte du sang au Prince qui reste blessé sur le champ de bataille , tandis que Roger emmène les deux victimes qu'il a sauvées.

Quelques justes que soient les coups qu'il a portés à son Prince , il est obligé de chercher un asyle chez l'étranger. Mathilde , que la reconnoissance enflamme autant que l'amour , consent à le suivre ,

pourvu qu'il s'engage, par serment, à la respecter comme une sœur, & à prendre la qualité de frère. Il promet tout, & leurs vœux se portent vers le Dannemarck, où il a des parens.

Ils partent, & s'arrêtent cependant dans la première ville où ils peuvent se croire en sûreté, pour écrire à un père tendre, & condamné à pleurer son fils, la résolution qu'il a été obligé de prendre. La lettre la plus touchante lui apprend qu'on attendra sa personne ou sa réponse, autant de temps qu'il sera nécessaire. Roland est à peine instruit, qu'il vend secrètement ses biens, & marche sur leurs traces, en bravant les entraves de la vieillesse.

Dès qu'ils sont réunis, ils s'embarquent pour le Dannemarck, sur un vaisseau Hollandois. La fortune vient encore troubler leur destinée. A peine comptent-ils deux jours d'une navigation déjà troublée par la tempête, qu'ils sont attaqués & pris par un Capitaine Écossais, qui les conduit dans son pays, ennemi déclaré des Hollandois. Quoique François, ils sont déclarés de bonne prise, & enfermés

dans la citadelle d'Edimbourg, dont ce Capitaine étoit Gouverneur.

Ici l'amour de Montafilant effuie de nouvelles traverses & mille fois plus cruelles que les précédentes. Le Capitaine Ecois, homme intéressé & peu délicat sur les moyens de faire fortune, engage Monrose, favori du Roi, à venir voir la jeune prisonnière, qu'il n'a pas plutôt apperçue, qu'il conçoit pour elle un amour aussi tendre que respectueux. Le Seigneur réunit les grâces de la personne, & les délicareffes du sentiment; sa première idée est d'acheter la liberté de Mathilde & de ses compagnons. Mais un courtisan, dont il suivoit les conseils, lui en donne un autre. C'est de faire envisager à Mathilde cette même liberté qu'il desire lui rendre, comme le prix des complaisances qu'elle aura pour lui, & de traiter cependant les prisonniers avec bonté. Cette voie ne réussit pas à Monrose. Il vient voir souvent la jeune prisonnière; il lui adresse les lettres les plus touchantes. C'est Roger qui, de concert avec Mathilde, en dicte les réponses: on se doute bien que si d'une part elles sont remplies de té-

moignages d'estime & de reconnaissance, de l'autre elles n'ont rien qui puisse flatter sa passion. Monrose tombe malade de chagrin de se voir dédaigné. Le Roi apprenant la cause de la langueur qui le consume, a la cruauté de vouloir de force contraindre la prisonnière à se rendre à ses desirs. Il ordonne qu'elle & ses compagnons soient resserrés plus étroitement & traités avec la dernière rigueur, tant qu'elle se montrera insensible aux vœux de Monrose. Il est persuadé que sa résistance ne vient que des conseils qu'elle reçoit du vieillard & du jeune homme qui sont avec elle, dont l'un passe pour son père & l'autre pour son frère. Dans l'état déplorable où il sont réduits, privés des secours les plus nécessaires, & enfermés dans un sombre cachot, Mathilde & Roger sont du moins soutenus par leur amour; mais le sort du vieux Montafiant exciteroit la compassion dans les cœurs les plus barbares.

Le favori, dont le mal augmentoit chaque jour, est instruit des cruautés qu'on exerce pour lui contre ces étrangers; il en a horreur. Il demande à par-

ler à Roger qu'on lui amène. Il lui peint l'excès de l'amour qu'il ressent pour Mathilde, & lui déclare le dessein où il est de l'épouser. Il engage en même temps Montafilant à faire agréer ce dessein à sa sœur. « Vous avez, lui ajoute-t-il, ma vie & ma mort entre vos mains. Si vous déterminez Mathilde à contondre mes vœux, espérez tout de ma reconnaissance. La faveur dont je jouis auprès du Roi, me met en état de vous procurer le sort le plus digne d'envie; mais n'attendez point de grâce du Souverain; ni que je lui en demande pour vous, si votre sœur & vous m'êtes inexorables; allez réfléchir sur ce que vous venez d'entendre de ma bouche. » Roger est reconduit en prison. Il est aisé de se représenter les violens combats qui agitent son cœur; partagé entre la tendresse filiale & l'amour. La première l'emporte. Ce n'est pas la fortune éclatante qu'on lui offre qui le séduit, c'est la misère affreuse où il voit son respectable père qui le porte à se sacrifier pour la finir. Il annonce sa résolution à sa maîtresse; elle lui reproche d'abord son peu de courage & son infidélité, c'étoit le reproche na-

turel de la passion ; mais réfléchissant ensuite sur le motif qui fait agir son amant , elle ne peut s'empêcher d'admirer & d'imiter sa générosité. Elle fait dire à Monrose qu'elle accepte avec reconnoissance l'honneur qu'il lui fait. Cette nouvelle rappelle le favori des portes du tombeau. Les prisonniers sont élargis sur le champ, & logés dans les plus beaux appartemens de la Cour. Mathilde est parée de tous les diamans de la Couronne , & conduite à l'Eglise , au grand mécontentement de la fille du Roi d'Ecosse ; laquelle avoit des vues sur Monrose. La gouvernante accompagne sa pupille au pied des Autels. Le vieux Roland & son fils assistent aussi à la cérémonie. Ce dernier , comme on se l' imagine bien , a le désespoir peint sur le visage. Il voit sa maîtresse passer dans les bras d'un autre , & c'est lui-même qui la livre. Mathilde tombe évanouie au moment que le favori étend la main pour la lui présenter , & la gouvernante jette un cri d'étonnement en demandant à haute voix qu'on l'entende avant d'achever la célébration du mariage. Elle a reconnu , que Monrose est frère de Mathilde , à

une rose qu'elle lui a vue sur la main ; parfaitement semblable à celle qu'elle lui avoit remarquée cent fois avant que les Pirates l'eussent ravi à ses parens. On examine le fait qui se trouve véritable ; un poignard qu'on trouve caché sous la robe de Mathilde en la déshabillant fait croire que le Ciel vouloit prévenir un inceste. Elle est rendue à son amant. Monrose épouse la fille de son Roi , & le vieux Roland, au comble de la joie & du bonheur , se voit amplement dédommagé , ainsi que son fils , de la perte des biens qu'ils ont laissés en Normandie.

ARONDE, cinquième Nouvelle.

Durant les querelles sanglantes qui armèrent si long-temps les Maisons de Bourgogne & d'Orléans l'une contre l'autre. Le puissant parti que chacune d'elles avoit dans la Capitale , y prévaloit tour-à-tour , & remplissoit cette ville de meurtres & de carnages. Un jour que la faction d'Orléans avoit l'avantage , les
plus

plus signalés de celle de Bourgogne furent contraints de sortir de Paris. *Agnès*, fille du Duc de Bourgogne, se vit obligée de fuir aussi, & de se retirer à Dijon, où son père se trouvoit alors. Elle part donc, accompagnée de quelques domestiques, & d'une Dame de condition, nommée *Iolante*, cachant avec soin son nom & sa qualité, pendant la route. Elle la faisoit à cheval, selon l'usage des Dames de ce temps-là. La fatigue l'oblige à s'arrêter, le second jour de marche, dans une auberge, pour s'y reposer. Arrive dans le même lieu un jeune Prince de la Maison de Bourbon, sous le nom d'Aronde, qui revenoit de faire la guerre en Hongrie contre les Turcs. Il y avoit signalé sa valeur par trois ou quatre victoires. La crainte de tomber entre les mains des partisans de la Maison de Bourgogne, dont la sienne étoit ennemie, l'avoit engagé à voyager aussi *incognito*. *Agnès* ne l'avoit jamais vu, & le Comte de Clermont, (c'étoit le nom de ce jeune Prince) ne connoissoit pas non plus la Princesse de Bourgogne, ayant été éle-

1775. Septembre.

I

vés, l'une en Flandre ou à Dijon, l'autre à la Cour de France.

Le Comte de Clermont s'enflamme pour la Princesse. Le soin de lui plaire, pendant qu'il est avec elle dans cette auberge, ajoute aux avantages de la jeunesse & de la bonne mine; il s'aperçoit qu'il ne déplaît pas. Animé par l'espoir, il ose demander à la Princesse la permission de la suivre à Dijon; elle l'accorde, sans laisser trop soupçonner le plaisir que lui cause cette résolution. La complaisance paroît être son seul motif. Ils partent. Quelle est la surprise du Prince, lorsqu'arrivé à Dijon, il apprend que la personne dont il est épris, est la fille du Duc de Bourgogne? Il n'eut tenu qu'à lui de se faire pardonner son audace & son imprudence, en découvrant qui il étoit; mais soit par la crainte d'être arrêté dans une Cour, ennemie alors des Maisons d'Orléans & de Bourbon, s'il y étoit reconnu; soit pour voir si son seul mérite, ne suffisoit pas pour toucher le cœur d'une Princesse, sans le vain secours de son nom & de sa qualité; il se détermina à garder toujours l'*incognito*.

Le Comte de Clermont, instruit du rang de la Princesse, n'en ose pas moins s'offrir à ses yeux. Elle le reçoit avec bonté, lui permet de la voir, & de lui rendre les soins respectueux que son état exige. Quelque temps après il désire de s'attacher particulièrement au Duc de Bourgogne, pour se rapprocher de la fille. Elle favorise ses démarches; & il obtient une place auprès du Duc. L'art de se rendre agréable, le rend bien-tôt nécessaire. Il est initié dans les amusemens de la Princesse; & sous la forme d'un courtisan aimable, il fait faire parler son amour.

Il y avoit à la Cour de Dijon un certain Duc de Clarence, proche parent du Roi d'Angleterre, que ses sujets révoltés avoient forcé à quitter ses États. Il se flattoit de pouvoir relever sa fortune, avec l'appui d'un Prince aussi puissant que le Duc de Bourgogne, s'il pouvoit l'intéresser à son sort. Dans cette vue, il mettoit tout en usage pour plaire à la Princesse Agnès, & pour tâcher d'obtenir sa main. Son amour étoit trop intéressé pour paroître sincère.

La Princesse qui devinoit le motif des assiduités de *Clarence*, ne l'aimoit point, mais ne le rebutoit pas, par égard pour son rang, & par pitié pour ses malheurs. Le Duc Anglois voyant qu'Aronde étoit agréable à Agnès, s'avise de le prendre pour son négociateur auprès d'elle. Le Comte de Clermont s'acquitte de cette commission avec tant de finesse, & les suites en sont si heureuses pour lui, que ne pouvant plus douter qu'il est aimé, il est prêt à déclarer son nom & son rang. La fortune vient traverser ce dessein.

Le Duc de Bourgogne fut obligé de partir; à la hâte, pour aller au secours de sa faction, laquelle commençoit à succomber dans la capitale; il envoya, en même-temps, sa fille & Philippe, son fils, à Bruxelles. Le Comte apprend cet événement en s'éveillant; & sans différer, se met en marche pour suivre la Princesse. Il la devance de plusieurs jours; entre dans Bruxelles déguisé en bourgeois, s'y forme un parti capable de résister à celui que les Anglois y ont, & qui refuse de recevoir Agnès. Il fond,

avec les bourgeois qu'il a gagnés, sur les rebelles qui gardoient les portes, les dissipe, & fait entrer la Princesse, à qui il déclare enfin son nom, son rang, & son amour.

Le Prince & la Princesse se rendirent, peu de temps après, à Paris, où la présence du Duc de Bourgogne avoit rendu la supériorité à son parti, & apaisé les fureurs dont cette ville étoit le théâtre. Ce fut dans le tumulte sanglant que ce Duc étoit venu calmer; que le Connétable d'*Armagnac*, le Chancelier de *Martels*, plusieurs Evêques, & les principaux qui tenoient pour la Maison d'Orléans, furent massacrés par les *Bourguignons* (c'est le nom qu'on donnoit aux partisans du Duc de Bourgogne; comme ces derniers appelloient *Armagnacs*, ceux qui leur étoient opposés.)

Le desir d'obtenir la main d'Agnès, dont il avoit déjà le cœur, engage le Comte de Clermont à se dévouer tout entier aux intérêts du Duc de Bourgogne; à ce motif s'en joignoit encore un autre non moins puissant, c'étoit le desir de retirer le Duc de Bourbon son père d'entre

les mains des Anglois, qui l'avoient fait prisonnier à la fameuse bataille d'*Azincour*. La Cour de France ne se mettoit pas fort en peine de négocier la liberté de ce Prince; & personne n'étoit plus propre à l'obtenir que le Duc de Bourgogne. Ce Prince accorda sa fille au Comte de Clermont. Le mariage alloit se conclure lorsque le Duc de Clarence vint le traverser. Ce Duc voyant Agnès prête à lui échapper, & par conséquent toutes ses espérances de fortune évanouies, inspire au Comte les plus violens soupçons contre elle, & parvient à lui persuader, que c'est lui, Duc de Clarence, qu'elle aime. Il lui montre des lettres de cette Princesse, & s'offre même à le rendre témoin des faveurs qu'il en reçoit toutes les nuits. Pour cet effet il le fait placer dans un lieu d'où il peut voir une des fenêtres de l'appartement d'Agnès, & l'avertit qu'à une telle heure de la nuit, il le verra monter dans la chambre de la Princesse, ce qui s'exécute de point en point. Le Duc de Clarence, après être resté chez Agnès assez de temps pour convaincre son malheureux rival qu'il est trahi, vient le

retrouver , & lui demande , par la plus noire perfidie , s'il croit encore à la vertu de sa maîtresse. Le Comte furieux écrit à la Princesse une lettre pleine des reproches les plus amers sur sa trahison , & lui déclare qu'il renonce à sa main. Quatre jours après , il apprend qu'elle est morte de la douleur que lui a causé la rupture de son mariage. Son corps est exposé sur un lit de parade , mais couvert , l'infortuné Comte ne peut refuser à son amour d'aller verser au moins quelques larmes sur les cendres de son infidèle.

Ce fut là que le traître Anglois , vaincu par les remords dont il étoit tourmenté , vint découvrir à Clermont la trame horrible de son crime , en lui apprenant que les lettres qu'il lui a fait voir , comme écrites de la main de la Princesse , étoient supposées & contrefaites ; que l'échelle par laquelle il étoit monté dans l'appartement d'Agnès , lui avoit été jetée à l'insçu de cette Princesse , par une de ses femmes qu'il avoit gagnée & dans la chambre de laquelle il étoit resté caché tout le temps qu'il avoit feint d'avoir passé avec Agnès. " Je suis , lui ajouta-t-il en lui pré-

» sentant un poignard , je suis le plus abo-
» minable des hommes. J'ai causé la
» mort de la plus vertueuse Princesse , &
» le désespoir éternel du plus généreux
» Prince , mais je t'apporte de quoi te
» venger & me punir. » Nous passons à
regret sous silence les discours parhétiques
& déchirans que l'Auteur met dans la bou-
che de ces deux rivaux à l'aspect du cer-
cueil lugubre de leur maîtresse. Il y a peu
de situations plus tragiques , & plus pro-
pres au développement des passions que
celle où il les place ici. Le Comte de Cler-
mont méprise trop le perfide Anglois pour
vouloir être son bourreau. Il l'abandonne
à ses remords. Quant à lui , il prend la
résolution de retourner en Hongrie pour
y chercher la mort dans les combats. Le
Duc de Bourgogne , ce Prince le plus rusé
& le plus politique de son siècle , vient
pour l'en détourner en lui offrant sa fille
aînée à la place de la cadette qui n'est
plus. Clermont persiste dans sa résolution ;
le Duc le prie de venir voir au moins cette
Princesse avant de partir. Le Comte y con-
sent, quoique bien certain que sa vue ne
fera pas sur lui l'impression que le Duc

en attend. Qui peut décrire l'étonnement & la joie du Comte de Clermont lorsque le Duc de Bourgogne , au lieu de la fille aînée , lui présenta Agnès pleine de vie & parée comme elle eut été le jour de ses noccs ! Sa mort avoit été supposée. Son père ayant reconnu l'injustice des soupçons que le Comte osoit former contre Agnès, l'avoit envoyée à la campagne pour quelques jours , faisant courir le bruit qu'elle étoit morte , & confirmant ce bruit par l'exposition d'un cercueil accompagné de tout l'appareil d'un deuil véritable. Son dessein auquel sa fille se prêta , étoit de se venger un peu par ce tour singulier & cruel pour le Comte , du mal qu'il leur avoit fait , quoiqu'involontairement. Ainsi dans ce Roman l'un des plus intéressans , qu'on puisse voir , la fille , l'amant , le père , le rival même jouent chacun la Comédie , d'une manière à la vérité bien différente , & par des motifs bien opposés.

Ce fut ce même Comte de Clermont qui , par sa sagesse , termina enfin les différends de la Maison de Bourgogne avec Charles VII, & qui l'aida à reconquérir sou-

Royaume sur les Anglois , qui l'avoient usurpé.

FLORIDON. *Sixième Nouvelle.*

Après que *Frontence* eut raconté l'histoire du Comte de Clermont , il ne manquoit plus que le Conte de *Silerice* pour remplir les six journées consacrées à l'amusement d'*Aurèlie*. Elle récita , pour s'acquitter comme les autres , la Nouvelle suivante.

« Contre la cruelle coutume des Ottomans , l'Empereur *Amurath* respecta la vie de deux frères qu'il avoit. Il se consenta d'emprisonner le stupide *Ibrahim* , qui étoit fils d'une même mère que lui. Mais non-seulement il laissa vivre le Prince *Bajazet* , né d'une autre Sultane , il l'aima encore d'une amitié si extraordinaire , qu'il ne pouvoit être un moment sans lui. »

La mère d'*Amurath* vivoit , & quoique âgée d'environ quarante ans , elle étoit encore une des plus belles femmes de l'Empire. Son fils , par déférence pour elle , la laissoit gouverner à son gré , & elle s'acquittoit de cet emploi pénible & dif-

ficile , avec autant de sagesse que de gloire. L'âge n'avoit pas éteint en elle certains desirs que l'envie de dominer remplace ordinairement dans les femmes. Elle étoit encore susceptible d'amour ; & malgré l'aversion si naturelle aux belles-mères pour les enfans de leurs maris , elle ne put se défendre de l'impression que fit sur elle la beauté de Bajazet. Elle se résolut donc à lui faire l'aveu de sa passion.

Le Prince y répondit d'abord avec un transport égal , mais bien-tôt il devint amoureux de Floridon , jeune confidente de la Sultane , qui s'aperçut de cette intrigue , & qui , dans les premiers momens , les accabla , l'un & l'autre , de reproches , & se porta à un tel dépit , qu'il y avoit tout à craindre pour les jours de Bajazet & de Floridon : mais se rappelant tout-à-coup sa tendresse passée pour les deux coupables , elle se radoucit , & consentit à partager les caresses du Prince avec sa favorite ; mais elle prit en même-temps la résolution de ne plus la voir , & la fit transporter à Péra ; c'est ainsi qu'on nomme cette partie de Constantinople qui est de l'autre côté du Bosphore. Elle ordonne , du reste , qu'elle soit logée

dans un ferrail magnifique, & qu'on ne la laisse manquer de rien. Elle permet, en même-temps, à Bajazet d'aller passer un jour de la semaine avec elle. Le partage n'étoit pas égal; mais malgré son inégalité, il annonce, dans la Sultane, une passion bien étrange, jointe à une modération plus étrange encore.

Tandis que le Prince Bajazet exécutoit, de son mieux, les conditions & articles de paix que l'amour de la Reine venoit de lui accorder si généreusement, Amurath, qui avoit porté la guerre en Perse, s'y signaloit chaque jour par de nouvelles victoires; il avoit poussé ses conquêtes jusqu'à l'ancienne Babylone, aujourd'hui Bagadet en langue Turque, dont il s'étoit rendu maître. Il ne comptoit pas encore s'arrêter-là, lorsque l'armée de quatre cens mille hommes qu'il commandoit, refusa, tout-à-coup, d'aller plus loin. Cette mutinerie s'anrionça, dans tout le camp, par le bruit des boucliers & des sabres que les soldats mécontents frappaient les uns contre les autres. Bajazet est soupçonné d'être l'auteur de cette révolte. Le Sultan dépêche vers lui un Capitaine de ses Gardes, pour lui demander sa tête. Cet Officier

est étranglé lui-même par ordre du Prince, & du consentement de la Sultane, sous prétexte d'imposture. Ainsi, la Sultane sauve une troisième fois la vie à son amant. Ce nouveau bienfait devoit, ce semble, rendre Bajazet plus fidèle au traité que la Reine avoit conclu avec lui. Mais l'amour connoît-il des traités? Le Prince ne se contenta pas du seul jour qui lui étoit accordé pour voir Floridon. Ses visites chez elle deviennent plus fréquentes. La Sultane en est instruite, & s'en assure par ses propres yeux; elle en conçoit une rage & une douleur inexprimable.

Ce fut dans ce moment qu'un second envoyé du Sultan, vient lui demander la tête de Bajazet. Elle abandonne cet ingrat à sa mauvaise destinée. Le Chiaoux (Officier assez semblable à nos Huissiers) dépêché par Amurath, prend avec lui le Juge du peuple, avec quatre muets, & va aussi-tôt faire étrangler l'infortuné Bajazet. L'Empereur ne porta pas loin la peine de ce fraticide; étant revenu à Constantinople deux ou trois mois après, il y mourut d'une débauche qu'il fit. On prétend qu'avant d'expirer, il voulut faire périr son frère Ibrahim,

que sa mère déroba à la vengeance du Sultan, & que, par ce moyen, elle gouverna encore long-temps sous le nom de ce fils imbécile. Elle se réconcilia avec sa favorite, & finit par être déposée & étranglée dans une révolte qu'un Visir excita contre elle.

Ce Roman paroît bien propre à inspirer de l'horreur contre le despotisme oriental, & à faire bénir les Gouvernemens où le Souverain ne veut être absolu que pour faire le bien.

Cette sixième Nouvelle est tirée de la même source où Racine puisa le sujet de Bajazet. Le Poëte & le Romancier ont un peu altéré l'Histoire, & il règne, dans les deux Ouvrages, des différences peut-être également éloignées de la vérité ; mais le fond est conservé dans l'un comme dans l'autre.

Lorsque Segrain & Racine traitèrent, chacun, ce sujet tragique, l'aventure étoit récente. Elle avoit pour garant le Comte de Chezy, Ambassadeur de France à Constantinople, qui en avoit été, pour ainsi dire, témoin.

A V I S.

C'EST ici la place destinée à tout ce qui est du genre merveilleux. Cette huitième Classe ne fera point remplie dans ce volume : indépendamment de ce que l'intérêt des matières nous a conduit beaucoup plus loin que nous ne l'avions pensé, nous nous croyons obligés de consacrer les pages qui nous restent à remplir, à un objet digne de notre attention, & capable de faire excuser notre infidélité.

Une société charmante, & composée de personnes les plus respectables, nous a fait l'honneur de nous écrire. La Lettre renferme des complimens & des reproches. On a été charmé, dit-on, de revoir les Fées du siècle de Louis XIV, mais nous paroissions avoir affecté de ne les montrer que de profil ; aurions-nous l'injustice de croire que leur physionomie peut perdre à l'examen des détails ? Cette question est suivie de l'éloge du *Palais de la Vengeance*, & du regret de n'avoir pas vu l'*Oiseau Bleu*. « Cet Oiseau dit-on, ajoute-t-on, méritoit plus d'attention de notre part. »

Nous répondons que son mérite nous est connu ; & que nous n'avons évité de le faire entrer dans notre petit cadre , que parce qu'il est toujours présent aux personnes qu'il a intéressées. Nous répondons encore que nous n'avons pas moins senti l'agrément ingénieux du *Palais de la Vengeance* , & que si nous avons été avarés de ces Contes , c'est que ceux de Madame d'Aulnoy ayant été réimprimés il n'y a pas long-temps , nous avons cru devoir nous borner , pour ainsi dire , à les nommer , & ne nous attacher qu'à des Fées qui fussent moins communément dans les mains de tout le monde. Nous ajoutons que persuadés qu'une excuse ne suffit pas quand on peut offrir un plaisir , nous nous occuperons à plaire , après avoir songé à nous justifier. Nous prévenons , cependant , les Dames qui nous ont fait l'honneur de nous écrire , que le travail qu'elles exigent n'aura pas toute l'étendue que le zèle voudroit lui donner , parce que nous avons appris qu'un Libraire , instruit que les Contes de Mademoiselle de la Force , & de Madame la Comtesse de Murat , n'ont pas été recueillis comme ceux de Madame d'Aulnoy , & n'ont même jamais été imprimés sous leur nom , en prépare une édition complete , qu'il ne tar-

dera pas à-publier. * Pour justifier notre discrétion , qui pourra , peut-être , nous être reprochée comme une nouvelle faute par ces mêmes Dames , nous allons ajouter au plaisir que leur a fait le *Palais de la Vengeance* , par le récit de deux Anecdotes qui peuvent les amuser.

Le titre de ce Conte singulier paroît d'abord annoncer des fureurs , des tourmens , un séjour ténébreux. L'imagination est bien détrompée , en trouvant un lieu de délices , le rendez-vous de tous les enchantemens. Le génie qui y préside , jaloux du bonheur de deux amans , dont l'un est l'objet de sa jalousie , & l'autre de son dépit , les rassemble dans ce séjour magique , pour détruire leur amour , par l'excès même de leur bonheur. Son projet réussit. La monotonie , la solitude , le retour des mêmes soins & des mêmes idées , font succéder la langueur aux transports , & l'ennui à la volupté. Les deux amans finissent par

* Nous prévenons le Public que les Contes de Madame de Murat seront enrichis de plusieurs morceaux de tout genre , qui ont été trouvés parmi les papiers de cette Dame , & qui sont rassemblés dans le portefeuille d'un Homme de Lettres très-distingué , qui s'est donné la peine de les revoir.

trouver du plaisir à s'avouer qu'ils ne se voyent plus qu'avec peine.

Cette idée est ingénieuse, & ne pouvoit fournir qu'un Conte agréable. Lorsque l'Ouvrage parut, il réussit ; on en parla beaucoup. Il étoit alors d'usage de former des parties de cabaret. On soupoit chez des Traiteurs renommés. Les personnes du plus grand monde, les Hommes de Lettres les plus célèbres s'y rassembloient sans mystère ; & la délicatesse souvent égaloit la gaité. Dans un de ces soupers charmans, le Conte de Madame de Murat fut l'objet de la conversation. Les esprits s'animèrent ; les détails de l'Ouvrage furent appréciés comme ils étoient sentis. Le fils de la maîtresse du lieu, né avec de l'esprit, & élevé avec quelque soin, frappé de ce qu'il entendoit, remué, excité, entraîné par un sujet peut-être analogue au caractère de son ame, s'enferma dans sa chambre lorsque les convives se furent séparés, barbouilla du papier toute la nuit, fit un plan, forma des scènes, trouva des pensées, les rima ; reprit la plume le lendemain, retrouva sa première ardeur, continua sa besogne, & fit enfin une pièce en vers & en trois actes, qu'il intitula l'École des Amans.

Quelques jours après, les mêmes personnes

s'étant encore rassemblées, il fut encore question du Conte nouveau. Joli (c'étoit le nom de ce jeune Auteur) écoutoit avec une attention qui fut remarquée. On l'interrogea du ton le plus railleur. Des plaisanteries n'en imposent pas au génie. Joli osa avouer la pièce qu'il avoit osé faire; il en proposa même la lecture. Sa sécurité déconcerta les rieurs. On l'écouta; on l'applaudit. L'admiration fit naître l'intérêt: les Gens de Lettres qui étoient parmi les convives, relisent la pièce; les beautés en sont mieux senties; les imperfections en sont éclairées par la critique la plus sincère & la plus réfléchie. L'Ouvrage de Joli est annoncé aux Comédiens. L'Aréopage l'écoute, l'admire; il est joué; le Public couronne son audace; il jouit du plus grand succès.

Ce Phénomène Littéraire parut au Théâtre le 18 Octobre 1718, & reparut encore le 4 Avril 1731, avec le même applaudissement. Le sujet, sans doute, étoit difficile à traiter. Des amans ennuyés l'un de l'autre, sont un peu contagieux; comment rire, comment s'attendrir vis-à-vis de deux êtres qui ne sont ni plaisans, ni malheureux, ni ridicules même? Le génie supplée à tout; mais comment éprouver la chaleur du génie dans une situation toute de glace! Joli, en

répondant à la question par son Ouvrage, doit étonner par son succès.

Le Sage & Fuzelier traitèrent le même sujet quelque temps après. Les libertés de la foire, & la gaité de leur esprit, favorisèrent leur entreprise. La pièce fut donnée sous le même titre ; elle réussit beaucoup. On la trouve dans le second volume du Recueil de la Foire. C'est une saillie, une bluette. On fait aisément deux ou trois scènes comiques ou burlesques ; & tout sujet peut les fournir. Mais trois actes sérieux, intéressans, raisonnables, quand le sujet est froid, triste, & infiniment borné ? On peut dire que l'entreprise est une témérité, & le succès un prodige.

Cependant, comme il est des sujets que le caractère de l'ame, la rencontre des situations, ou la vanité de l'esprit, peuvent faire adopter, de préférence à d'autres, quelque homme d'esprit fera peut-être tenté d'imiter l'audace de Joli. Une seconde Anecdote que nous avons annoncée, pourra l'aider à enrichir un fond presque stérile.

Un Homme de Lettres très-célèbre, très-aimable, très-regretté, d'un esprit gai, d'une so-

ciété charmante, aime & fut aimé. La tendresse, ou l'esprit de galanterie, lui fit imaginer de joindre aux charmes d'un doux commerce, les libertés d'une petite maison, dont il pouvoit cependant se passer. Les ordres furent donnés : l'art épuisa ses ressources ; l'amour ne fut jamais plus agréablement logé.

Le jour fut pris pour se rendre dans ce lieu charmant. On s'y fait conduire dès le matin. La curiosité se promène par-tout ; le sentiment ne néglige rien ; tout est admiré ; tout est payé d'un transport. La matinée se passe ; le dîner est servi. Les heures déjà couloient plus lentement. Après le repas, un entretien tendre succède à la vivacité des transports ; l'admiration commence à se taire, l'habitude se fait déjà sentir : la pendule est consultée. On ne doit se séparer que le soir, & le soir est loin encore. Comment achevera-t-on la journée ! Le plus sincère des deux en fait la question ; la réponse le justifie — Si nous étions à Paris, nous irions à l'Opéra ; nous entendrions du bruit, nous recevrons quelque visite. Ici l'on est bien seul — Bien seul, répond-on en respirant avec peine ; & il n'est encore que six heures — Si vous étiez chez vous, dans l'impossibilité de sortir, loin de moi, n'espérant pas me voir, à

« quoi occuperiez-vous votre esprit ? — Je penserois à vous ; je vous écrirois ; je me plaindrois de votre absence — C'est ce que je ferois moi-même. Il me vient une idée ; elle est singulière. Il faut l'adopter & la suivre. Je vais faire demander un paravent. Nous diviserons cette pièce ; nous nous écrirons , chacun de notre côté ; & sans recourir aux commissionnaires , souvent infidèles ou paresseux , nos billets parviendront plus promptement.

L'expédient est employé ; on demande un paravent. Il n'y en avoit pas dans la maison. On en fait chercher un dans le voisinage ; il fut trouvé ; on le plaça ; on écrit ; on répondit ; on écrit encore ; on jetoit les lettres par-dessus le paravent : la soirée s'écoula. La gaité revint ; l'amour eût encore un moment de triomphe. Sans cette idée , heureuse & singulière , l'ennui , peut-être , le châtioir sans retour.

*TABLER des Volumes Troisième &
Quatrième.*

Tome Troisième.

DU VRAI & parfait Amour , écrit en Grec
par Athénagoras , contenant les Amours hon-
nêtes de Théogènes & de Charide , de Phéré-
cides & de Mélangénie , pag. 5

*Les Amours Pastorales de Daphnis & de
Chloé , par Longus. 52*

Histoire du Saint-Gréaal. 98

*Histoire secrète des Femmes Galantes de
l'Antiquité. 116*

*Almahide , ou l'Esclave Reine , par M. ou
plusôt , par Mademoiselle de Scudéry. 146*

Tome Quatrième.

Les Aventures de Télémaque , pag. 5

*Recueil des Fables composées pour l'éduca-
tion de Monseigneur le Duc de Bourgogne ,
par M. de Fénelon. 116*

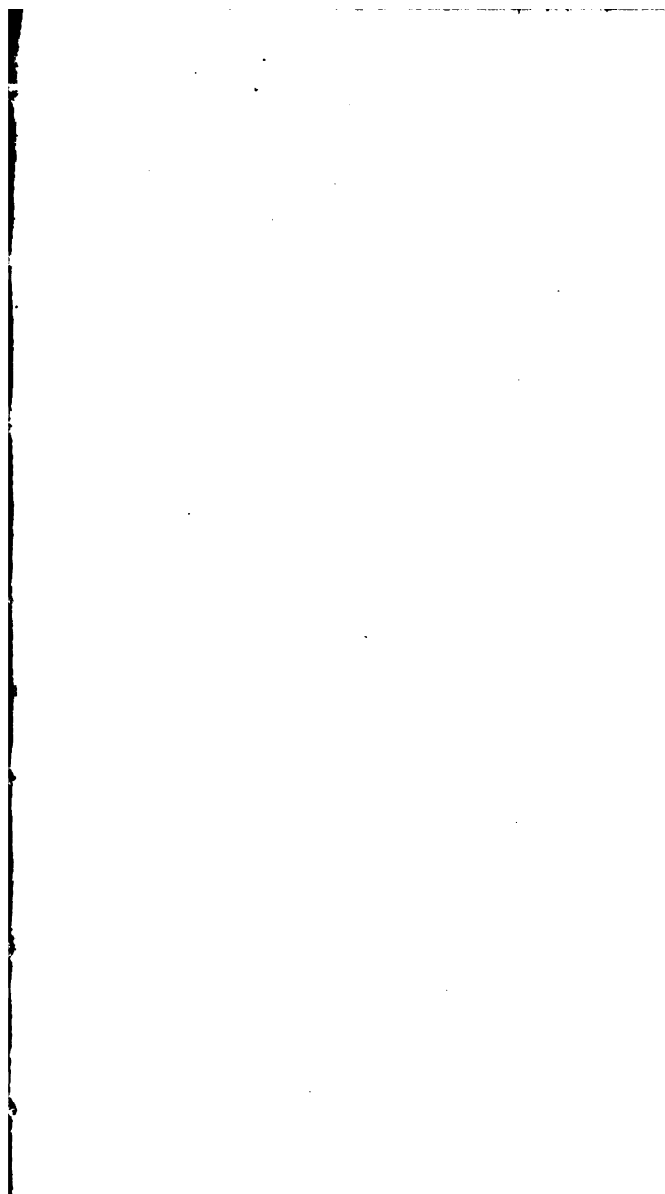
<i>Le Roman Bourgeois.</i>	120
<i>Les Nouvelles Françaises.</i>	155
<i>Avis, contenant quelques Anecdotes au sujet des Romans des Fées,</i>	207

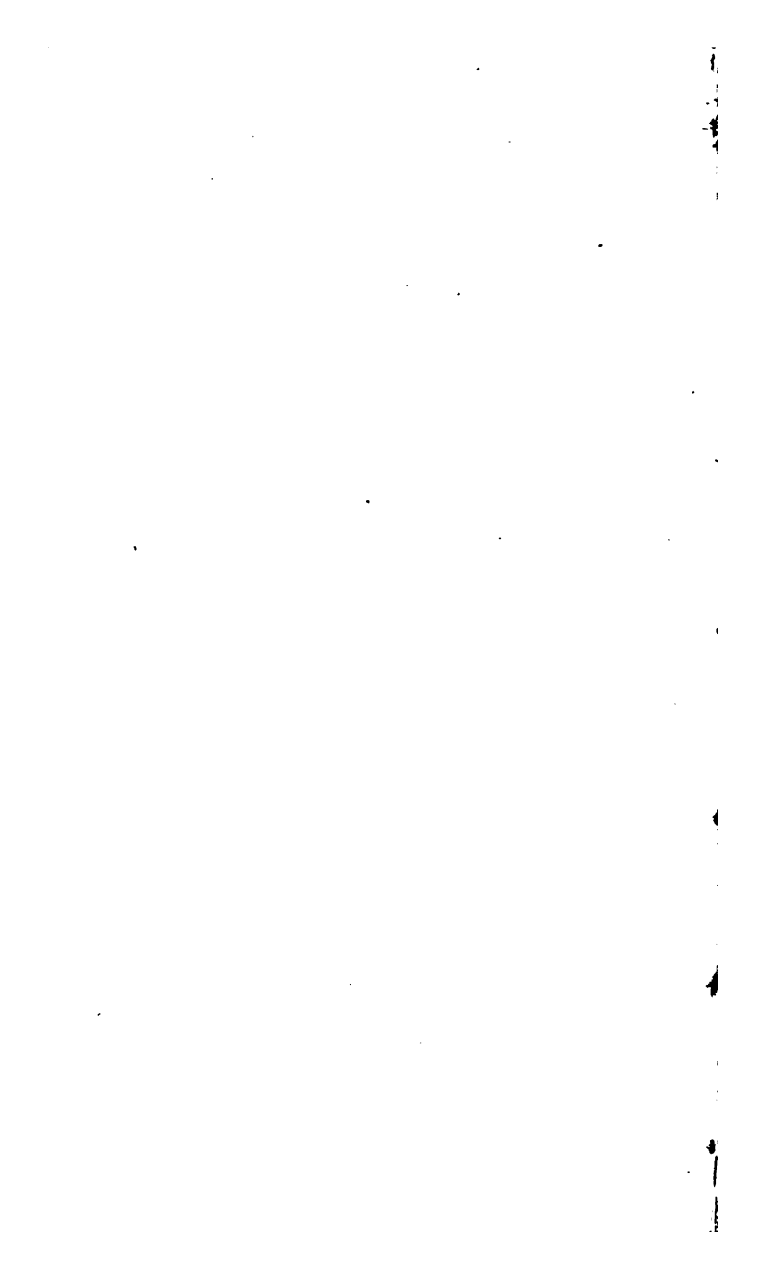
A P P R O B A T I O N.

J'AI LU, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le Volume du mois de Septembre de la *Bibliothèque des Romans*, & je crois que cet Ouvrage, qui, en donnant des Romans la plus exacte analyse, en sauve les longueurs, ne peut manquer d'être très-favorablement reçu du Public. A Paris, ce 31 Août 1775. CRÉBILLON.

6

De l'Imprimerie de M. LAMBERT, rue de la Harpe.





**THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT**

**This book is under no circumstances to be
taken from the Building**

MAY 21 1915

JUL 2 1915

AUG 1 1915

MAY 2 1916